

SIXIÈME CAHIER DE LA SIXIÈME SÉRIE

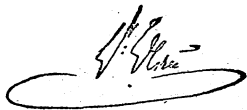
ELIE EBERLIN

GEORGES DELAHACHE

juifs russes

LE BUND ET LE SIONISME

UN VOYAGE D'ÉTUDES



CAHIERS DE LA QUINZAINE

paraissant vingt fois par an

PARIS

8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes ; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie ; nous y avons publié un si grand nombre de textes et commentaires, de documents et renseignements, de contributions, de dossiers et de travaux portant sur l'histoire du peuple d'Israël ; en particulier sur l'histoire contemporaine de ce peuple ; en particulier sur l'affaire Dreyfus ; en particulier de Bernard-Lazare sur l'oppression des Juifs dans l'Europe orientale ; et ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie, ces textes, commentaires, documents, renseignements, contributions, dossiers, travaux étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct ; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-

CATALOGUE ANALYTIQUE SOMMAIRE

de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries.

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries; tout y est classé dans l'ordre; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand-jésus, forme un cahier très épais de XII + 408 pages très denses, marqué cinq francs; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre, comme premier cahier de la sixième série; toute personne qui s'abonne à la sixième série le reçoit, par le fait même de son abonnement, en tête de la série; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

CAHIERS DE LA QUINZAINE

CAHIERS DE LA QUINZAINÉ

Raoul Allier. — *L'enseignement primaire des indigènes à Madagascar*. — Aujourd'hui reprenant ce quatrième cahier de cette sixième série, je m'aperçois que dans les transcriptions que j'avais commencé de faire, justement pour débarrasser de tout souci de transcription la lecture du cahier même, j'ai omis plusieurs transcriptions importantes ; cette omission était inévitable ; il eût fallu, pour ainsi dire, transcrire presque tout ; car presque tout se prêtait à la transcription, presque tout s'indiquait, presque tout s'imposait pour la transcription.

Je ne me rappelle pas si j'ai transcrit, dans le chapitre II, *vieillesse condamnée*, du 29 mai 1904, un important passage, et qui détermine fort exactement la situation des protestants probes envers un essai du monopole de l'enseignement ; l'auteur vient de citer le texte du contrat, de la convention passée entre le gouvernement de la République française et la Société des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, représentée par sa supérieure générale, résidant à Paris ; on sait que le gouvernement et les différents Instituts catholiques avaient imaginé, par ces contrats, *vieillesse condamnée*, de faire de l'enseignement congréganiste, de l'enseigne-

Charles Péguy

ment confessionnel, catholique, l'enseignement officiel, gouvernemental, de revêtir un enseignement confessionnel d'une investiture officielle, de faire coïncider avec un monopole de l'enseignement congréganiste un monopole de l'enseignement d'État, de faire exactement recouvrir une institution d'Église par une institution d'État ; c'était superposer exactement les deux monopoles, faire peser simultanément, faire coïncider en tous leurs points les deux servitudes dont, dans les temps modernes, et sauf exceptions, nous ne souffrons guère qu'alternativement ; et même ainsi nous en souffrons beaucoup ; tel était aussi l'effet du contrat passé avec les Frères de la Doctrine chrétienne ; « il aurait été impossible de donner à des écoles officielles un cachet plus nettement confessionnel ».

Mais comme il faut être juste pour tout le monde, et que l'État croit volontiers que l'égalité s'obtient par des égalisations de servitudes, par des égalisations de complicités de servitudes, et par des égalisations de redoublements de servitudes, « pour atténuer un peu le caractère de cette convention, le gouvernement, — M. André Lebon était alors ministre des colonies, — offrit aux protestants français, représentés par la Société des missions évangéliques, de conclure avec eux un accord semblable. La proposition fut écartée par eux. Le caractère confessionnel, conféré aux écoles du gouvernement, leur apparaissait comme trop contraire aux principes essentiels. Il supprimait cette neutralité religieuse de l'État qui était, là-bas, désirable par dessus tout. Il compromettait des droits évidents. Au lieu de s'associer à ce régime et de le consolider, il

fallait en désirer la fin. Pourtant les écoles protestantes françaises reçurent une subvention globale de dix mille francs, élevée un peu plus tard à vingt mille. C'était une légère compensation, mais qui ne leur attribuait point une existence officielle. »

Ici est exactement la limite entre une intervention licite et une intervention illicite, entre une intervention légitime et une intervention illégitime de l'État dans la nourriture et dans le fonctionnement des institutions confessionnelles, quelles qu'elles soient; si l'État, j'entends l'État comme il est aujourd'hui, et sans entrer dans l'examen des questions qui tiennent à l'institution même de l'État, si l'État juge qu'une institution confessionnelle est utile à l'intérêt commun, il subventionne cette institution confessionnelle; mais sans rien lui demander, ni rien lui imposer, que des garanties techniques et de compétence; au contraire si l'État juge qu'une institution confessionnelle n'est pas utile à l'intérêt commun, il ne subventionne pas cette institution confessionnelle; en aucun cas il ne doit opprimer les consciences, ni en écrasant les consciences religieuses dessous les asservissements, sous la servitude d'État, ni en écrasant les consciences non confessionnelles sous la double coïncidente servitude, servitude d'État, servitude d'Église; avant tout, que l'État ne soit pas d'Église; et que l'Église ne soit pas d'État; que les écoles confessionnelles, ayant déjà tout cet immense appareil autoritaire de l'Église, ne soient pas officielles; et que les écoles officielles, ayant déjà tout cet immense appareil autoritaire de l'État, ne soient pas confessionnelles; c'est la formule même où nous devons nous en tenir, aussi longtemps que des remaniements plus pro-

Charles Péguy

fonds, que de véritables révolutions n'auront pas renouvelé l'humanité, supprimant la servitude d'État, supprimant la servitude d'Église; aussi longtemps qu'il y aura des servitudes, qu'au moins elles soient isolées, qu'au moins elles ne soient pas solidaires, liées, et ne se recouvrent pas; qu'elles ne se doublent pas, qu'elles ne se renforcent pas l'une l'autre; et que nous n'ayons qu'à en supporter une à la fois, quand nous sommes contraints d'en supporter.

J'étais si pressé de tomber sur cette admirable histoire de ce bon officier militaire qui peuplait les écoles gouvernementales que je crois bien que j'ai oublié, page précédente, au commencement du chapitre VI, *l'art des statistiques*, une note importante :

Dans les premiers jours de mars 1904, une dépêche officielle de Tananarive était communiquée à la presse : « Les mesures prises récemment en France au sujet des congrégations et de leurs écoles ont amené le gouverneur général à modifier la réglementation de l'enseignement à Madagascar conformément à l'orientation donnée par le gouvernement de la métropole. Un arrêté récent pris à ce sujet supprime désormais aux associations religieuses toute subvention. »

On voit comment retentissent dans nos colonies nos agitations démagogiques métropolitaines; de même que cet *essai de monopole* à Madagascar faisait comme un parfait exemple de laboratoire de ce qui nous attend à Paris en France, de même les événements de Madagascar forment comme un prolongement agrandi des événements qui en France ne donneraient encore que des indications; je me permets d'attirer l'attention sur la méthode même que suit un gouverneur général dans la

plus parfaitement insulaire de nos grandes colonies; ce général gouverneur général ne se demande pas ce qu'il faut à sa colonie considérant sa colonie; pour savoir ce qu'il faut à sa colonie, au pays dont il a le gouvernement, il y aurait un moyen, qui serait de considérer un peu sa colonie, elle-même; seulement ce moyen-là serait un moyen qui serait à la portée des intelligences même les plus anciennes; ce serait le moyen direct, le moyen immédiat, vivant, pratique, pragmatique et réaliste; un général gouverneur général a d'autres moyens; nos préfets, nos préfets maritimes, nos préfets militaires n'ont point en vain passé par nos grandes écoles, par nos grandes administrations militaires, et par nos grands gouvernements; à la méthode réaliste et vivante ils préféreront toujours les méthodes étatistes, gouvernementales, et, pour tout dire d'un mot, les méthodes scolaires; au lieu de regarder, au lieu de considérer l'objet même de leur étude, l'objet de leur travail, et le terrain de leur administration, ils commencent par avoir soin de regarder partout ailleurs, de préférence; et au lieu de travailler la réalité sur la réalité même, ils commencent par demander à des gouvernements extérieurs, supérieurs, non pas seulement des indications, mais des commandements; travailler sur la réalité, cela est donné à tout le monde, cela est bon pour tout le monde; ce qui est fin, ce qui est supérieur, et vraiment digne d'un général, c'est de gouverner de la réalité en regardant ailleurs qu'à cette réalité; le général, si cette comparaison ne l'offense pas, est comme un ouvrier qui se garderait par-dessus tout de regarder son travail; de peur de voir son ouvrage; un tel ouvrier ne réussirait pas beaucoup dans les arts et dans les

métiers, parce que la réalité industrielle a des sanctions immédiates que les fictions gouvernementales n'exercent point; et inséparablement c'est comme elles ont des sanctions immédiates que toutes les réalités non gouvernementales requièrent aussi des méthodes immédiates; et inséparablement c'est parce qu'elles ne subissent point des sanctions immédiates que les fictions gouvernementales peuvent se passer de méthodes immédiates; l'un tient à l'autre; l'un entraîne l'autre; un ouvrier industriel est contraint de regarder son travail, immédiatement, parce que s'il ne regardait pas son travail même il recevrait de son travail même des sanctions immédiates; un général au contraire peut ne point regarder son travail, parce qu'il est couvert contre les sanctions, contre le jeu automatique des sanctions, par l'énorme appareil de la force gouvernementale; un général gouverneur général ne demande point à la colonie ce qu'il faut à la colonie; mais il demande au gouvernement central, aux agitations démagogiques métropolitaines ce qu'il faut faire à la colonie; c'est un triomphe de plus de la méthode indirecte, scolaire, extérieure, extrinsèque, livresque, factice, et comme on s'y attendait ce triomphe de la méthode indirecte est aussi le triomphe de la méthode gouvernementale.

C'est aussi le triomphe de la centralisation; de même que cet essai de monopole nous faisait un parfait exemple de laboratoire pour nous donner une idée de ce qui nous attend, de même que le gouvernement de ce général nous donne un bon exemple de méthode indirecte, pareillement, et particulièrement, le gouvernement de ce général nous donne un assez bon exemple de ce que c'est qu'un gouvernement centralisateur; il

ne suffit point de dire qu'un gouvernement centralisateur est un gouvernement qui rapporte tout au centre; il y a lieu d'examiner d'un peu plus près quelle est la méthode et le jeu de la centralisation.

Tout cela se tient; tous les maux dont nous souffrons se tiennent; la méthode de la centralisation est essentiellement une méthode de monopole; et elle est, non moins essentiellement, une méthode indirecte; et enfin elle est une méthode de laboratoire; et particulièrement l'emploi de cette méthode à Madagascar fonctionne comme un appareil de laboratoire.

La méthode de la centralisation consiste essentiellement à tout rapporter à un centre; en ce sens la centralisation exercée à Madagascar nous fournit un exemple éminent de centralisation; car si la méthode de la centralisation consiste essentiellement à tout rapporter à un centre, plus le point à qui l'on rapporte sera éloigné du monde que l'on rapporte, plus le centre sera éloigné du réel et de la périphérie, plus l'exemple sera éclatant, plus l'opération de la centralisation paraîtra.

La centralisation sévit partout; quand on rapporte à Paris le gouvernement d'Orsay, d'Orléans, des Charentes, de Lyon, de Marseille, il y a évidemment exercice, et il peut y avoir abus de la centralisation; sortant de l'ordre géographique et entrant dans les autres ordres de classement, dans l'ordre mental par exemple, quand on rapporte au gouvernement de l'État tout l'immense travail d'art et de philosophie, de science; de même quand on rapporte au gouvernement de l'État tout l'immense travail industriel, économique, il y a évidemment exercice, et il peut y avoir abus de la centralisation; mais tous ces exercices et tous ces abus

Charles Péguy

peuvent n'être pas pleinement et scandaleusement apparents; ils ne sont pas comme schématisés d'avance; au contraire une centralisation dont le centre est à Paris et la circonférence à Madagascar, par la longueur même du rayon, par la disproportion du point central et de l'objet circonférentiel, apparaît comme une centralisation *maxima*, comme un schème tout fait de centralisation.

Les schèmes tout faits, les schèmes de la nature et de l'histoire valent toujours mieux que les schèmes que nous pouvons imaginer; non seulement ils sont réels, ce qui est l'unique vertu, et les autres sont imaginaires, mais ils sont toujours mieux faits; techniquement, professionnellement, ils sont toujours d'une meilleure fabrication; nous ne pourrions imaginer un exemple de centralisation aussi bien fait que cet exemple de Madagascar, historique, réel, tout fait; saisissons donc cet exemple.

Une île immense; des intérêts immenses; des besoins immenses; un avenir immense; mais des difficultés immenses; des droits, des exigences, des compétitions; des populations sujettes; un terrain immense; des citoyens colons; un immense travail à faire; tel est l'objet circonférentiel, et qu'il faudra rapporter.

Quelques bureaux de ministère à Paris; quelques cartons verts; quelques fonctionnaires; quelques inintelligences et quelques stérilités; quelques routines et quelques encroûtements; un ministre, un secrétaire ou un sous-secrétaire d'État temporaire, étranger, venu d'ailleurs, allant ailleurs; toujours provisoire, passager, intermittent, succédané, placé là par quelque combinaison parlementaire; quelques rancunes et quelques endur-

cissements; quelques manœuvres éphémères, un budget particulier voté au hasard des combinaisons et des préoccupations étrangères; quelques vices militaires ou civils, également coloniaux; dominant le tout, le jeu des influences, des recommandations, des ambitions, des faveurs politiques parlementaires, gouvernementales; quelques habitudes; quelques vices; quelques exercices, quelques abus d'autorité de commandement: voilà le centre.

Cela étant, qui commandera; lequel des deux commandera l'autre, s'il faut qu'il y ait commandement, et aussi longtemps qu'il y aura commandement; lequel des deux, de cet immense objet circonférentiel, ou de ce point central infime; la nature, la raison, l'histoire demanderaient que, à ne considérer que les proportions mêmes, s'il faut qu'il y ait commandement, ce fût l'objet circonférentiel qui commandât au centre; pour tout ce qui tient à lui, objet circonférentiel, et seulement pour cela; mais que l'on se rassure; ce ne sont point la nature, la raison, l'histoire qui gouvernent les gouvernements; et la méthode de la centralisation ne manque point de se schématiser ainsi :

Étant donné un objet circonférentiel immense, et un point central infime, liés par un fil d'une longueur invraisemblable, et d'une ténuité plus invraisemblable encore, la méthode de la centralisation demande que ce soit du point central que partent les commandements qui au bout de ce long fil font marcher comme des pantins les réalités immenses.

Une énorme réalité pendue au bout d'un long fil et se mouvant comme elle peut au bout de ce long fil; ce fil attaché à un centre, à un point, à un infime point

central; et tout le gouvernement de cette masse venant de ce point, passant par ce fil; tel est le schème de la méthode de la centralisation que nous obtenons tout fait et parfait dans cette réalité de Madagascar; une île énorme, un point de ce point qu'est Paris, pour Madagascar, et vu de Madagascar; un fil de nulle épaisseur jeté par-dessus l'Afrique; de sorte que les moindres variations du centre se manifestent, retentissent en immenses variations des immenses réalités, comme si leur amplitude était multipliée par la longueur même du rayon, comme si leur importance était multipliée par l'importance même de la masse, par son importance proportionnelle, par le rapport, par l'énorme rapport de la masse au point; ainsi les moindres inclinaisons politiques, au centre, les moindres caprices parlementaires, au centre, les moindres faveurs ministérielles, au centre, les moindres jeux gouvernementaux, au centre, donnent automatiquement, à la périphérie, des variations, des altérations énormes de la masse; un mot dans une discussion parlementaire, non pas même un discours, mais une interruption, un tour de scrutin, ou un amendement imprévu, tout cela dicté par les causes les plus étrangères possible à la colonie, font que la colonie subit ou ne subit pas tel traitement, reçoit ou ne reçoit pas tel commandement, subit tout un régime ou ne le subit pas; il y a donc, par la méthode de la centralisation, et sans entrer dans la critique même de l'État moderne, premièrement une inversion du courant du commandement, deuxièmement une énorme disproportion entre le commandant et le commandé.

Premièrement une inversion du cours du commande-

ment; j'ai beaucoup insisté, dans les trois leçons que j'ai faites l'hiver dernier à l'École des Hautes Études Sociales, sur la primordiale importance qu'il y avait, dans toute étude portant sur les mouvements sociaux, à considérer le sens du mouvement, à se demander quel est le sens du cours, dans quel sens il faudrait dessiner la flèche du fleuve, la flèche qui sur une carte sociale représenterait le courant; j'avais dit que toute étude portant vraiment sur des réalités sociales revient forcément à faire une étude portant premièrement sur des mouvements sociaux; j'ai dit ensuite que dans toute étude portant sur des mouvements sociaux il y avait un intérêt primordial à considérer dans quel sens allait le mouvement; sur un itinéraire de mouvement donné, il peut y avoir des mouvements montants et des mouvements descendants, des ascensions et des descensions de mouvements sociaux, des croisements, des collisions; étant donné le schème que la réalité nous a fait à Madagascar, la nature, la raison, l'histoire demandaient que le courant partît de la périphérie, c'est-à-dire que ce fussent les besoins et les droits de la colonie qui fissent l'origine du mouvement; il fallait qu'il y eût comme un appel exercé par la colonie et venant de la colonie et allant au centre; et il fallait que le commandement venu du centre ne fût qu'une réponse à cet appel; au contraire la méthode de la centralisation demande que le mouvement initial soit le mouvement centrifuge et qu'il fasse un mouvement de commandement.

C'est le renversement même, c'est le renversement bout pour bout du mouvement naturel, rationnel, raisonnable, historique; la nature, la raison, l'histoire

Charles Péguy

demandent que ce soit la périphérie qui fasse l'appel, qui donne la secousse initiale, qui fasse la toute première mise en train; la nature, la raison, l'histoire demandent que le mouvement parte de la périphérie, de la masse éloignée, de la partie circonférentielle intéressée; parti de là, et de là seulement, la nature, la raison, l'histoire demandent que le mouvement remonte au centre, parvienne au centre, atteigne le centre; et le mouvement d'autorité gouvernementale qui revient, qui descend, qui part du centre, qui revient à la périphérie intéressée, ne doit être qu'une réponse à l'appel venu de la colonie, à l'appel venu des besoins de la colonie, besoins de droits, besoins d'intérêts; le mouvement d'autorité, qui emporte les commandements, n'est qu'un mouvement de réponse.

Quand donc la méthode de la centralisation demande que le mouvement initial vienne du centre, que la toute première mise en mouvement soit donnée au centre et par le centre, que le premier et le seul courant qui passe par l'itinéraire du fil soit le courant descendant d'autorité gouvernementale, cette méthode ne fait pas moins qu'un renversement total, une inversion complète dans le sens du courant qui fait la communication des colonies et de la métropole; elle substitue au sens naturel, rationnel, raisonnable, historique, exactement, bout pour bout, un sens factice, le sens contraire.

Notons que le même phénomène se produit toutes les fois que fonctionne la méthode de la centralisation; peut-être pourrait-on dire que ce phénomène de retournement n'est pas essentiel à la méthode de la centralisation, qu'il en est un abus, ou le résultat d'un abus, et non pas le résultat d'un exercice; et en effet, si l'on

voulait s'en tenir à la rigueur d'une analyse qui remonterait elle-même à des recherches plus approfondies, portant sur des états plus anciens de la matière, il y aurait un autre schème de la centralisation, il y aurait un autre état, une autre forme de la méthode de la centralisation, un autre mode de la centralisation, aujourd'hui à peu près effacé : le schème primitif de la centralisation serait d'une opération qui, pour un mouvement social intéressant une partie de la périphérie, partirait de cette partie de la périphérie, et reviendrait à cette partie de la périphérie, ayant, entre deux, passé par un centre.

Si nous avons quelque jour le temps et les moyens de faire une étude un peu plus poussée de la centralisation, nous n'omettrons point de commencer par étudier cette forme primitive, première, aujourd'hui presque effacée, de la centralisation ; historiquement et logiquement cette forme en effet précède l'autre ; elle peut se schématiser ainsi : étant donnée une partie de la périphérie, avec ses besoins, besoins de droits, besoins d'intérêts, la première forme de la centralisation demande que tout mouvement social intéressant cette partie de la périphérie, au lieu de se mouvoir sur place et d'y agir, soit contraint de passer par un centre, par le centre, si éloigné que soit ce centre ; cette première forme historique et logique de la centralisation demande que le mouvement social, né à la partie intéressée de la périphérie, aille au centre, aille passer par le centre, et revienne ensuite à la partie intéressée de la périphérie, à la partie originelle ; cette forme aujourd'hui presque effacée de la centralisation demande donc enfin que l'impulsion vienne de la périphérie, que

Charles Péguy

le mouvement fasse un voyage d'aller et retour; telle serait, telle a été la forme complète, antérieure, première de la centralisation; un mouvement né au bord, et forcé de passer par le centre avant de revenir au même bord.

Cette première forme, complète, s'est aujourd'hui à peu près effacée, et elle a été remplacée dans la pratique par une forme beaucoup plus simple, plus simple de moitié, la seule dont nous ayons parlé aujourd'hui, car aujourd'hui nous n'avons voulu que ne pas laisser tomber le magnifique exemple de centralisation que nous avait apporté le gouvernement de Madagascar; en pratique la première moitié de l'ancienne centralisation s'est usée la première, s'est effacée toute; à mesure que le gouvernement central croissait en force, en autorité de commandement, et que le sentiment de la liberté baissait partout, disparaissait de partout, et particulièrement se refroidissait aux extrémités, la partie du mouvement qui venait de ces extrémités s'atténuait, s'oblitérait, elle aussi, et la partie du mouvement au contraire qui venait du centre envahissait toute l'opération; si bien qu'aujourd'hui, et dans l'immense majorité des cas, il est strictement vrai de dire que la méthode de la centralisation fonctionne ainsi, que l'impulsion vient du centre, et que tout le mouvement social, qui devient dans l'espèce un mouvement d'autorité de commandement gouvernementale, marche du centre à la périphérie, au lieu qu'il faudrait qu'il y eût un mouvement d'appel, d'exigence, de réquisition allant en sens inverse, contraire, préalable et à qui le mouvement descendant d'autorité ne fût qu'une réponse; et ce mouvement redescendant d'autorité a tout envahi au con-

traire, tout annulé ce mouvement montant d'exigence et de liberté.

On est conduit ainsi au résultat suivant; je ne veux pas revenir aujourd'hui sur ce que j'ai dit de la formidable disproportion que nous avons constatée entre cette énorme masse de la réalité, que l'on rapporte, et ce tout petit point perdu de centre, à qui l'on rapporte; mais, pour ne considérer aujourd'hui que l'amplitude, l'écart de l'angle, et la longueur de l'éloignement, qui ne voit qu'étant donnée la longueur du rayon, toute variation d'angle donnée au centre ou à proximité du centre ponctué ressort aux extrémités en oscillations de plus en plus formidables; il y avait autrefois à la tête de la vingtième brigade d'infanterie française, à laquelle, si j'ai bonne mémoire, j'ai l'honneur d'appartenir, un général qui se nommait, je crois, Le Loup dē Sancy de Rolland, ou de Roland; je puis bien le nommer, sans délation, puisqu'il est depuis plusieurs mois passé dans la deuxième section, réserve, de l'État-Major général de l'armée; autrement dit, il a pris sa retraite; il a fait la retraite, comme le disaient nos anciens; et même il se l'était faite un peu avant d'être atteint par la limite d'âge, parce qu'étant brigadier depuis on ne sait combien d'années, et ayant, pour de bonnes raisons, l'assurance qu'il ne passerait jamais divisionnaire, il éprouva le besoin, quelques mois avant la limite fatale, de démissionner à grand fracas, si mes souvenirs sont exacts, afin de bien démontrer au peuple nationaliste que le gouvernement de défense républicaine trahissait la France; enfin ce général n'était pas très aimé de ses subordonnés, ni très estimé, j'entends comme général, et non comme homme;

Charles Péguy

comme homme je ne le connais pas; on lui attribuait une certaine incapacité technique et professionnelle; enfin les officiers qui servaient sous ses ordres avaient coutume de résumer sa manière de la manière suivante : Quand il a, disaient-ils, fait tourner la queue de son cheval, il veut que le dernier homme de la dernière section de son dernier bataillon de réserve ait instantanément accompli le mouvement correspondant.

Ce brave général n'était déjà pas si bête; et mon Dieu, s'il est permis de prononcer encore un tel nom, il faisait comme tout le monde aujourd'hui; j'entends comme tout le monde gouvernemental; mais qui n'est pas, aujourd'hui, du monde gouvernemental; ce général pivot nous fournit tout simplement le plus parfait symbole que nous puissions trouver de ce qu'est devenue aujourd'hui la centralisation; il était un centre, lui aussi, cet homme, et la queue de son cheval était un objet peu éloigné de son centre; quand il tournait d'un quart de cercle cet objet situé à proximité, il n'y avait aucune raison pour que les hommes situés à la dernière extrémité de sa brigade n'eussent pas fait, instantanément, un immense quart de cercle, proportionné.

Nous sommes gouvernés ainsi; ne cherchons pas ailleurs; nous tenons ici un symbole parfait; tous nos gouvernements sont comme ce général de brigade; et nous gens du commun nous sommes tous comme les soldats de ce général; un gouvernement pivote, en quelque instant; donc il faut que tout le pays, toute l'immense et rebelle réalité du pays parcoure, en ce même instant, l'immense arc de cercle, fasse l'immense conversion, opère l'immense changement de direction correspondant; je le répète, c'est ce qui se passe

aujourd'hui partout; c'est là toute la centralisation, tout l'étatisme, et je puis le dire sans offenser M. Déroulède, c'est là tout le jaurésisme; et si nous nous sommes arrêtés à cet exemple de Madagascar, si nous avons retenu pour l'examiner cet exemple culminant, ce n'était nullement pour nier ou pour négliger tous les autres innombrables cas de la centralisation; c'était au contraire pour étudier sur un exemple éminent, éminemment simple, éminemment bien fait, éminemment caractéristique, le mécanisme de l'opération, c'était pour avoir pur le schème de la méthode, à seule fin de retrouver plus facilement ensuite et cette méthode, et ce mécanisme, et ce schème, dans les exemples beaucoup moins simples, beaucoup plus complexes, et beaucoup plus revêtus, que nous présente de toutes parts la réalité.

Avant d'en venir, si nous le pouvons, à ces exemples beaucoup plus pleins, je veux dire encore un mot, et ce sera tout pour le commentaire d'aujourd'hui, je veux dire encore un mot de cet exemple schématique de centralisation que nous avons trouvé dans l'enseignement primaire des indigènes à Madagascar.

Dans la note où nous nous sommes arrêtés, ce n'est plus même un commandement de général, une giration de gouvernement qui ressort aux extrémités en une immense conversion correspondante; c'est un simple mouvement populaire, un mouvement politique parlementaire, un mouvement démagogique central qui commande, qui détermine aux extrémités un immense changement de direction; le gouverneur général, qui ne regarde point la colonie de son gouvernement, ne regarde pas même, au dehors, un mouvement officiel,

Charles Péguy

administratif; et ce n'est pas même sur une indication gouvernementale qu'il s'aligne, dans son gouvernement lointain; il prétend prendre un alignement, prendre son alignement de gouverneur général sur les fluctuations d'une opinion publique mouvante, corrompue, fléchissante et complètement désordonnée.

Si un alignement pris sur quelques rigidités centrales donne aux extrémités, pour les variations angulaires les plus minimes, les déplacements, les aberrations les plus inattendues, que dirons-nous d'un alignement pris sur les mouvements les plus mous, sur les agitations les plus incertaines, sur les incessants déplacements des mobiles démagogues; quand ce général essaie de s'aligner sur les variations gouvernementales mêmes, quelles oscillations ne risque-t-il pas d'imprimer, quelles titubations ne risque-t-il pas de faire accomplir à la colonie dont il a le gouvernement; mais quand c'est sur les variations de la foule qu'il veut aligner ses commandements généraux.

« Les mesures prises récemment en France au sujet des congrégations et de leurs écoles ont amené le gouverneur général à modifier la réglementation de l'enseignement à Madagascar conformément à l'orientation donnée par le gouvernement de la métropole; » quand on sait ce que c'est que l'orientation d'un gouvernement, et en particulier quand on a vu l'orientation de ce gouvernement, quand on sait comment le gouvernement de la métropole donne l'orientation à Paris, on ne se demande plus comment on peut se représenter cette orientation à Madagascar; c'est un alignement qui manque tout de même un peu de file de base, une orientation dont la boussole manque un peu de constance;

un gouvernement central qui s'oriente uniquement sur les fluctuations de la démagogie; et un gouvernement colonial qui se guide uniquement sur les orientations du gouvernement central; cela donne un gouvernement colonial qui se guide uniquement, au deuxième degré, sur les fluctuations, multipliées, des mouvements démagogiques; cette reduplication du déplacement caractérisera le gouvernement colonial; et en lui s'achèvera l'exercice de la tyrannie contemporaine.

On peut la résumer ainsi; on peut la représenter dans le schème suivant : d'immenses mouvements démagogiques, tout confus, tout barbares, tout mous et pourtant redoutables, par leur masse, par leur inconsistency même et par leur incohérence, par leur fluidité lourde et coulante, par tout ce qu'ils ont de vaseux, de fangeux, de boueux, par un perpétuel danger d'enlèvement politique et social, d'immenses mouvements colloïdes et gélatineux, sans un point d'appui, sans une résistance, ni un morceau de pierre, les plus dangereux de tous les mouvements démagogiques, justement par ce qu'ils ont de visqueux, de pâteux, sans une idée, sans une organisation sérieuse; et au lieu d'introduire un peu de fixité dans les fluctuations de cette masse mouvante, un gouvernement central qui met au service des mouvements de cette masse toute l'énorme raideur de l'État moderne, institué au contraire par les moyens de la dureté; de sorte que les fluctuations de cette masse molle rebondissent en retombées de cette lourde masse dure; enfin, tout là-bas, un gouvernement général qui prend les agitations de ces remous démagogiques, les soubresauts de ce gouvernement central pour le point fixe de son orientation; déplacements doubles, redou-

Charles Péguy

blés; aberration double, redoublée; premièrement les aberrations informes et vaseuses, colloïdales, de ces foules démagogiques, perdues, bêtes, ignorantes, corrompues, barbares, vicieuses, flattées, grotesques, flatteuses, corruptrices, cruelles, méchantes, mauvaises, détournées, surnoises, orgueilleuses et basses, rampantes et mordantes, servantes maîtresses, et qui joignent toutes les corruptions de la fausse grandeur à toutes les corruptions des misères véritables; deuxièmement les aberrations raides subordonnées d'un gouvernement d'État; troisièmement les aberrations multipliées, agrandies d'un gouvernement colonial.

Nous avons ici un schème parfait des servitudes contemporaines, une représentation parfaite de la servitude, et de la tyrannie moderne; c'est à cela que nous sommes enfin parvenus; l'humanité a subi beaucoup de tyrannies depuis le commencement de son histoire; et, à dire le vrai, depuis qu'on la connaît, elle n'a guère subi que des tyrannies; une tyrannie de plus ne serait donc pas pour l'épouvanter, ni même pour l'étonner beaucoup, si vraiment cette nouvelle et jusqu'à plus ample événement dernière forme de tyrannie, la tyrannie contemporaine ou moderne, particulièrement la tyrannie qui se nomme aujourd'hui de défense républicaine, enfin la tyrannie dont nous jouissons, ne présentait certains caractères particulièrement inquiétants.

Non seulement elle présente certains caractères particulièrement inquiétants, mais de tous ces caractères le plus inquiétant est qu'elle présente, surtout, une superposition, une coïncidence, une coexistence, un surajoutement nouveau de deux anciennes formes de tyrannie qui n'avaient point encore accoutumé beaucoup

d'aller ensemble; parmi toutes les formes de tyrannie que la vieille humanité n'a guère cessé de subir, on a vu deux grandes sortes, on connaissait deux grandes espèces que l'on pourrait nommer respectivement les tyrannies dures et les tyrannies molles; tyrannies dures, c'est-à-dire tyrannies lourdes et fixes des gouvernements autoritaires, tyrannies consistantes des sectes sectaires, des autocraties, des théocraties, des aristocraties, des bureaucraties, des fonctionnaires, des administrations gouvernementales; tyrannies molles, c'est-à-dire tyrannies lourdes et sans consistance des foules, corruptions des plèbes, décadences des publics, dominations des esclaves; tyrannies molles et tyrannies dures, l'humanité a éprouvé, depuis le commencement de son histoire, ces deux sortes, et toutes les sortes de tyrannies; et elle a naturellement éprouvé beaucoup plus de sortes de tyrannie qu'elle n'a introduit de formes de libertés.

Mais jamais peut-être on n'avait vu aussi parfaitement organisé, aussi régulièrement accepté le surajoutement de toute une tyrannie dure, globale, totale, universelle, à toute une tyrannie molle, globale, totale, universelle; jamais peut-être on n'avait vu comme aujourd'hui un parfait surajoutement, un parfait redoublement de tyrannies qui paraissaient incompatibles; un aussi parfait surajoutement de toute une tyrannie dure à toute une tyrannie molle, et la mise de toute une tyrannie dure au service de toute une tyrannie molle; c'est en effet à la corruption de la démocratie moderne, et à son dépérissement de nos jours presque totalement accompli en démagogie que nous devons cet accouplement monstrueux.

Les tyrannies dures, anciennes, simplement dures,

Charles Péguy

avaient leurs avantages et leurs inconvénients; elles avaient naturellement plus d'inconvénients que d'avantages, puisqu'elles étaient des tyrannies, et qu'étant des tyrannies elles faisaient des servitudes; mais enfin elles présentaient quelques avantages compensatoires; par leur fixité même, qui faisait leur dureté, elles pouvaient apporter quelque sécurité au travail de long achèvement, et par suite à toute vie, qui n'est qu'un travail de long achèvement; Renan, qui n'était point aussi démocrate qu'on nous l'a récemment fait, s'est plusieurs fois représenté le long achèvement de la science poursuivi sous la tyrannie dure d'une autorité gouvernementale monarchique.

Les tyrannies molles, anciennes, simplement molles, les tyrannies de plèbes, de tourbes et de foules avaient leurs avantages et leurs inconvénients; elles avaient naturellement plus d'inconvénients que d'avantages, puisqu'elles étaient des tyrannies, et qu'étant des tyrannies elles faisaient des servitudes; mais enfin elles présentaient quelques avantages compensatoires; par leur mobilité même, qui faisait leur mollesse, elles pouvaient laisser quelque ouverture, quelque échappatoire aux éruptions des libertés, aux évasions, aux invasions, aux interruptions, aux brisures et aux introductions; les révoltes et les troubles de la vie pouvaient à la rigueur passer par là; et dans l'histoire, des crises de labeur intense ont souvent coïncidé avec des crises de bouleversements démagogiques; la Renaissance; la Révolution française; tant d'autres.

Mais tyrannies dures et tyrannies molles, tyrannies de chefs et tyrannies de troupes, je ne crois pas que jamais ces deux tyrannies, qui paraissent inconciliables,

incompatibles, aient coïncidé comme elles paraissent vouloir coïncider dans le monde moderne, d'une coïncidence aussi régulière, aussi organique, aussi solide, aussi statutaire, aussi parfaitement acceptée; considérons en effet comment fonctionnent, dans la réalité, nos gouvernements modernes, prétendus démocratiques, réellement démagogiques, nos gouvernements d'État; ils cumulent tous les inconvénients des tyrannies molles et tous les inconvénients des tyrannies dures; ils ajoutent tous les inconvénients des tyrannies dures à tous les inconvénients des tyrannies molles, étant eux-mêmes constitués par la superposition d'une tyrannie dure d'État à la tyrannie molle de la foule.

Des tumultuations molles font se gonfler, bouillonner et tournoyer les foules vaseuses, des mouvements démagogiques, un jour antisémitiques, un jour anticatholiques, toujours antiquelque chose, l'agitent en remuements de fermentations; survient l'État, le gouvernement de l'État; et au lieu d'opposer quelque solidité aux fluctuations de cette masse informe, loin de faire aux libertés menacées un rempart de son ancienne solidité, il n'a rien de plus pressé que de mettre au contraire toute sa solidité, toute sa rigidité, toute sa dureté au service de ces bas-fonds tumultueux; il redouble, alourdit, sanctionne toutes les démagogies de toutes les forces, de toutes les sanctions de la démocratie, de la légalité; il pose, il met toute sa force de gouvernement par-dessus toute la force de la foule.

Rien dès lors ne peut résister; rien ne peut se sauver; rien ne peut échapper aux oppressions de ce régime; ce régime cumule tous les inconvénients des tyrannies dures avec tous les inconvénients des tyrannies molles;

Charles Péguy

et il ne cumule point, il annule au contraire les quelques avantages qu'elles peuvent respectivement avoir; car en pareille matière les inconvénients se cumulent, et les avantages ne se cumulent point, et les avantages au contraire se détruisent; un tel régime détruit les uns par les autres les quelques avantages que pouvaient respectivement présenter les tyrannies molles et les tyrannies dures; la sécurité du long travail et de la vie, qui se pouvait assurer sur la fixité du gouvernement, disparaît sous le temporaire envahissement des foules sirupeuses, tyrannie alternative incohérente intermittente; et les éruptions de la liberté, qui pouvaient passer dans les inattentions de la foule, sont brisées par la rigidité du gouvernement.

Ce régime au contraire cumule tous les inconvénients, toutes les oppressions des unes et des autres tyrannies; l'incohérence, l'inconsistance de la foule retombe sur la continuité du travail et de la vie; la cohérence de l'État, la consistance du gouvernement retombe sur la discontinuité de la révolte et de la liberté; tout est réglé.

J'arrête ici ce commentaire; nous recommencerons comme et quand nous pourrons; du train dont je vais, un sociologue même s'apercevrait que je ne suis pas près de rattraper mes textes; surtout au train dont vont les textes depuis le commencement de cette sixième série; tant mieux donc, et que les textes continuent à marcher d'un bon pas; le cahier que l'on va lire n'a pas besoin que je le présente; il est un cahier de plus apporté en contribution à l'histoire du peuple d'Israël, et particulièrement à l'histoire contemporaine

de ce peuple; dans le cahier de M. Henri Dagan, qui fut le premier cahier de la cinquième série, *l'Oppression des juifs dans l'Europe orientale, — les massacres de Kichinef et la situation des prolétaires juifs en Russie*, l'auteur étudiait et ces massacres particuliers, et cette situation générale avec toutes les ressources de la méthode historique, c'est-à-dire en employant comme un historien tous les documents et tous les renseignements que l'on pouvait avoir à cette date à Paris; nous complétons aujourd'hui cet ancien cahier dans les deux sens opposés; sur la situation générale et sur l'histoire générale du prolétariat juif en Russie, en particulier sur le « Bund » et sur le sionisme, un originaire et un intéressé, un juif russe, venu de Russie, aujourd'hui demeurant à Paris, nous donne et les résultats obtenus par la méthode historique, et le renforcement, l'approfondissement de ces résultats que peut seule apporter une expérience personnelle directe; sur les massacres de Kichinef, et sur la situation particulière qui précéda ces massacres, qui les accompagna, qui en résulta, un juif de France, au contraire, et même de Paris, venu de France là-bas, notre collaborateur Georges Delahache, dont on n'a certainement point oublié le cahier *Juifs*, cinquième cahier de la troisième série, nous apporte les résultats personnels directs d'un voyage d'études qu'il fit au pays même; enfin une nouvelle de Vladimir Korolenko, *la maison numéro 13*, traduite par M. Elie Eberlin, donne la vision directe et saisissante d'un épisode du massacre.

CHARLES PÉGUY

juifs russes

ELIE EBERLIN

LES PARTIS JUIFS EN RUSSIE

Introduction

Sur les onze millions de Juifs que l'on compte dans le monde entier la Russie en possède plus de cinq : cinq millions dont à peine un dixième épars dans les campagnes et hors de la *zone de résidence* (1) et quatre millions et demi environ entassés dans les villes et les bourgs du *Territoire*. (1) Derrière la double muraille de ce ghetto territorial et urbain vit, pense, souffre et s'agite la masse juive, tout un monde, une société complète avec la variété nécessaire de ses éléments, — ouvriers et intellectuels, savants et financiers, dirigeants et manœuvres... Au sommet une bourgeoisie financière, comme en Occident, mais sans aucune influence, plus bas une bourgeoisie moyenne, intellectuelle et commerçante, et enfin un immense prolétariat juif.

Un prolétariat méconnu, s'il en fut ! Car la classe la plus forte, la plus homogène, masse vraiment caractéristique de la nation, — le prolétariat juif a été de tout temps ignoré. On n'a jamais étudié le Juif que dans sa bourgeoisie, dit avec raison M. Bernard-Lazare, et les historiens juifs n'ont jamais fait que l'histoire de la

(1) Le *Territoire* ou la *zone de résidence* comprend vingt-six gouvernements où les israélites peuvent résider, mais dans les villes et les bourgs seulement.

bourgeoisie juive et à l'usage des bourgeois juifs de leur temps. (1)

Le Juif trafiquant, manieur d'argent, la bourgeoisie commerçante juive accaparait à elle seule la scène historique. Les antisémites l'attaquaient, les historiens juifs plaidaient les circonstances atténuantes. Mais le prolétariat, la masse juive, on se refusait à la voir, on persistait à la méconnaître.

Il se révéla au cours des dernières vingt-cinq années. Et des plaines glacées de Yakoutsck, où travaillent les ouvriers israélites, déportés par le gouvernement russe, jusqu'aux échoppes de *sweaters* de New-York et de San-Francisco retentissent les tristes chansons d'exil des prolétaires israélites. New-York avec son *Jewtown*, la plus formidable peut-être des agglomérations humaines, Londres, Paris, Vienne ont leurs quartiers ouvriers juifs. Tous les ans les villes du ghetto russe déversent sur l'Europe et l'Amérique le flot tumultueux d'émigrants, qui apportent partout leur intelligence assimilable, l'adresse de leurs bras et l'infatigable activité de leur énergie nerveuse.

Dans ces villes d'exilés, en Angleterre, en Amérique, ainsi que dans les grands ghettos russes c'est un souffle de renouveau, un frémissement contenu qui remue les masses miséreuses juives. Jamais depuis les prophètes peut-être le rêve d'une fraternité universelle, d'une justice sociale, jamais le besoin impérieux de contribuer à

(1) « Leur histoire étant une histoire apologétique des juifs par rapport aux chrétiens, une histoire faite en vue de démontrer les efforts progressifs des juifs vers l'assimilation, — ce qui n'est pas juste, — ils ont eu constamment une préoccupation : ne pas faire l'histoire des juifs en tant que nation. » — *Grande Revue*, août 1899. La conception sociale du judaïsme. Bernard-Lazare.

INTRODUCTION

l'affranchissement humain n'a été plus vivace en Israël qu'à l'heure présente.

Mais si ce rêve et ce désir se trouvent en accord avec la conscience de l'humanité civilisée, si le mouvement perpétuel des démocraties modernes emporte dans ses vagues puissantes les élans populaires juifs, il n'en est pas de même en Russie. Là, la poussée émancipatrice du prolétariat israélite se heurte à une sourde résistance. Elle s'y révèle grâce à l'époque et aux circonstances avec un caractère particulièrement tragique. Dans ces steppes immenses, au milieu de ces populations inertes et résignées, asservies par une longue discipline morale et sociale, la pensée juive ardente et indomptable travaille. Dans un pays où le christianisme est mis au service de l'oppression, où la résignation est le dérivatif des masses et le support des oppresseurs, les Juifs représentent l'élément de progrès, de critique, d'aspirations positives. Certes, il y a en Russie bien des causes d'ordre économique où s'alimente la haine anti-juive, et que nous allons essayer de faire ressortir au cours de notre étude. Mais aujourd'hui avant tout, — et nous ne saurions trop y insister, — ce sont les motifs d'ordre social et psychologique qui prédominent.

A l'heure où la Russie s'ébranle, où un vague frisson révolutionnaire parcourt les masses russes, le Juif y reconnaît avec joie ses instincts et ses traditions. Dans la lutte qui met aux prises le principe d'autorité avec celui de liberté il n'a pas hésité à apporter au second tout son appui, malgré l'exaspération de la réaction et les représailles de Kichinev. Il faut avoir été dans les grands centres juifs, il faut avoir étudié le Juif, soustrait à l'influence étrangère, produit de son milieu, de

Elie Eberlin

son éducation religieuse, de ses traditions nationales, pour connaître l'« esprit juif », le véritable esprit juif, non celui de l'oisif et du repu, mais du pauvre et du travailleur.

Nous ne pouvons prétendre donner ici un tableau complet de la vie économique et sociale des Israélites de Russie. Nous nous proposons seulement, en nous appuyant sur des chiffres et des faits, d'esquisser le grand mouvement intellectuel et social qui agite à l'heure actuelle le judaïsme russe, et de suivre la formation ainsi que l'évolution des partis qui se sont constitués au sein du prolétariat juif dans ce pays.

I

La population juive de la Russie : la bourgeoisie, la classe ouvrière, les petits marchands et les agriculteurs.

Si l'on calcule d'après la méthode Besser et Ballod le chiffre de la population masculine juive de Russie au-dessus de quatorze ans, on obtient 1.115.000 en chiffres ronds. Ces onze cent quinze milliers d'Israélites se répartissent ainsi d'après leur profession :

Manœuvres.....	85.000
Ouvriers de la grande industrie.....	25.000
Agriculteurs.....	21.000
Artisans.....	426.000
Industriels, financiers.....	3.000
Professions libérales (diplômés de l'Université, instituteurs religieux juifs)....	25.000
Marchands, intermédiaires, gens de professions indéterminées.....	530.000
Total (1).....	1.115.000

(1) Nous avons établi le chiffre de manœuvres, d'ouvriers de la grande industrie, d'agriculteurs et d'artisans en nous basant sur les données statistiques du *Recueil de matériaux sur la situation économique des Juifs de Russie* (Saint-Petersbourg, deux volumes in quarto). Le *Recueil de matériaux*, publié par les soins de la Société de Colonisation juive, est un ouvrage capital où les diverses manifestations de l'activité sociale des Juifs russes sont étudiées avec un soin tout particulier. Il est à regretter seulement que pour des raisons d'ordre fiscal et administratif le *Recueil* ne contienne pas de renseignements sur la classe de marchands, d'intermédiaires et d'industriels.

On voit donc que dans la population juive en Russie, l'artisan, l'ouvrier, le petit boutiquier prédominent. Les Juifs cultivés, diplômés, sont en infime minorité. Les lycées, les Universités, — on le sait, — sont fermés ou à peu près aux Israélites; le barreau, les fonctions d'État également. Il ne leur reste plus qu'une seule profession libérale, la Médecine.

La classe des Juifs propriétaires, rentiers, industriels est aussi peu nombreuse en Russie. Ce pays ne comptait en 1898 que vingt-cinq mille fabriques et usines avec un million et demi d'ouvriers, dont environ vingt-trois mille Juifs. En 1903 le nombre de ces derniers, d'après le *Recueil de matériaux sur la situation économique des juifs russes*, s'élevait à 33.933. Ce chiffre relativement faible d'ouvriers industriels juifs s'explique par des raisons multiples sur lesquelles nous insisterons plus loin.

Un tiers des usines situées dans le « Territoire » appartient aux israélites, mais, — chose curieuse, — le capital que ces usines représentent ne forme que 18 0/0 de la valeur totale de tous ces établissements industriels. Les industries les plus riches sont donc dans les mains des chrétiens. On se l'explique aisément. Les juifs russes, sauf quelques exceptions, n'ont pas de capitaux; ils ne travaillent que grâce au crédit et comme l'agrandissement de leur industrie est entravé par une multitude de lois restrictives, toute extension d'affaires devient impossible, les usines juives ne peuvent supporter la concurrence des industriels russes. Sans parler de toutes sortes de difficultés opposées aux israélites qui veulent fonder une société commerciale entre eux ou avec des chrétiens (dans ce dernier cas ils ne sont admis qu'en proportion infime), d'une manière générale

tout développement régulier de l'industrie leur est rendu impossible. Un fabricant juif, par exemple, ne peut visiter ses fournisseurs chrétiens habitant hors du *Territoire* sans risquer une expulsion et un renvoi sous escorte, en compagnie de voleurs et de criminels, dans sa ville du *Territoire*. On comprend que dans ces conditions, l'élément industriel juif du *Territoire*, tout en possédant des usines, est loin de former une classe capitaliste dans le vrai sens du mot. (1)

Si nous exceptons donc les juifs diplômés et les industriels, — peu nombreux comme nous l'avons vu, — il reste encore deux catégories très importantes dans la population juive de Russie : les marchands et les artisans. (2)

Parmi les marchands il faut distinguer les marchands de première et seconde guilde, dont le nombre n'est pas considérable à cause des droits de guilde, assez élevés en Russie, et une foule de petits boutiquiers qui se font une concurrence meurtrière et dont le gain moyen ne dépasse guère deux ou deux roubles et demi (3) par semaine.

Rentrent également dans cette catégorie : les commis, les colporteurs, les commissionnaires, les mendiants... Il y a là tout un peuple de gueux, une armée de sans-travail, un *Lumpenproletariat* comme il n'en existe dans aucune nation et que vient grossir tous les jours le campagnard juif, pourchassé dans les villes, l'artisan et l'ouvrier de la fabrique précipités dans les rangs des

(1) Voici quelques chiffres à ce sujet. A Vilna la classe aisée juive ne forme que 7 o/o de la population totale israélite ; le revenu moyen d'un fabricant juif est de 2.850 roubles, celui d'un banquier de 5.000 roubles par an. (Rapport du comte Pahlen, gouverneur de Vilna)

(2) Voir les catégories 4 et 7 de la table ci-dessus.

(3) Un rouble, 2 francs 65.

Elie Eberlin

sans-travail par les progrès du machinisme. C'est parmi ce prolétariat que se recrutent les éléments les plus actifs du « Bund », ainsi que le noyau de l'émigration.

Voici le tableau du nombre des artisans israélites des différents métiers dans les seize Gouvernements ci-après indiqués. Ce tableau a été dressé en 1891.

Gouvernements	Nombre des			Total
	artisans	aide-artisans	apprentis	
1. Bessarabie	15.165	6.586	2.677	24.428
2. Vilna.....	19.593	8.880	10.601	39.074
3. Vitebsk.....	12.706	3.703	3.211	19.620
4. Volhynie.....	23.392	7.304	5.667	36.363
5. Grodno.....	27.245	7.605	10.532	45.382
6. Iékatérinoslav...	5.608	1.510	901	8.019
7. Kiev.....	15.249	7.459	5.597	28.305
8. Kovno.....	26.226	3.555	4.897	34.678
9. Courlande.....	5.707	1.089	1.254	8.050
10. Minsk.....	24.368	7.752	8.471	40.591
11. Mohilev.....	14.301	4.983	2.070	21.354
12. Podolie.....	24.705	10.735	10.537	45.977
13. Poltava.....	3.978	1.959	1.779	7.716
14. Tauride.....	3.181	1.592	1.014	5.787
15. Kherson.....	13.853	4.952	2.757	21.562
16. Tchernigov.....	6.385	2.050	939	9.374
Total.....	<u>241.662</u>	<u>81.714</u>	<u>72.904</u>	<u>396.280</u>

Ce tableau nous montre que la majorité de la classe ouvrière juive se compose de petits artisans, qui travaillent soit seuls, soit avec un ou deux ouvriers au plus. Ces ouvriers, après quatre ou cinq ans d'apprentissage, se marient ordinairement et deviennent à leur tour propriétaires de petits ateliers; la classe des artisans juifs est donc essentiellement mobile et changeante; ses cadres se renouvellent sans cesse.

LA POPULATION JUIVE DE LA RUSSIE

D'ailleurs le nombre des petits patrons juifs diminue sensiblement et la prolétarianisation de la classe ouvrière suit sa marche régulière.

Comparons en effet ce tableau avec un autre dressé en 1901-1902 par une société de statistique juive. Il comprend aussi les dix gouvernements de la Pologne russe.

Gouvernements	Nombre des			Total
	artisans	aide-artisans	apprentis	
1. Bessarabie	8.580	7.075	5.321	20.976
2. Vilna.....	18.404	3.241	4.595	26.240
3. Vitebsk	10.671	7.077	5.725	23.473
4. Volhynie.....	18.146	12.729	6.089	36.964
5. Grodno	23.623	11.561	10.005	45.189
6. Iékaterinoslav...	4.910	2.220	909	8.039
7. Kiev.....	21.744	14.511	7.131	43.386
8. Kovno.....	14.313	3.590	5.621	23.524
9. Minsk.....	18.129	10.451	6.707	35.287
10. Mohilev	12.821	7.649	5.379	25.849
11. Podolie.....	19.753	13.392	7.656	40.801
12. Poltava.....	4.924	2.097	1.794	8.815
13. Tauride	3.732	2.237	1.497	7.466
14. Kherson.....	11.036	8.530	5.216	24.782
15. Tchernigov.....	5.196	3.666	2.201	11.063
16. Varsovie	16.149	3.540	3.598	23.287
17. Kalich.....	3.635	1.476	2.684	7.795
18. Petrokov.....	7.800	5.680	2.869	16.349
19. Kielce	3.397	1.220	1.837	6.454
20. Radom	7.253	2.505	3.480	13.238
21. Lublin	8.910	4.879	2.842	16.631
22. Siedlec	4.817	3.977	2.673	11.467
23. Lomja.....	5.466	2.490	2.347	10.303
24. Plock.....	2.909	1.194	1.723	5.826
25. Suwalki.....	3.318	840	1.163	5.321
Total.....	259.636	137.827	101.062	498.525

Elie Eberlin

Si nous retranchons de ce tableau les artisans, aide-artisans et apprentis des dix gouvernements de la Pologne, dont les nombres respectifs sont de 63.654, 27.801 et 25.216, nous verrons que dans une période de dix à onze ans le nombre des petits artisans, nous voulons dire des patrons, dans les quinze gouvernements du Territoire, a diminué de 45.680 (241.662 en 1891 et 195.982 en 1901), tandis que celui des ouvriers (aide-artisans et apprentis) n'a augmenté que de 31.254 (154.618 en 1891 et 185.872 en 1901).

Le taux moyen des salaires, tant dans les ateliers d'artisans que dans les fabriques, peut être considéré comme un taux de famine. Il ne dépasse pas 3 roubles et demi ou 4 roubles *par semaine*. Les salaires les plus fréquents sont de 2 roubles et demi à 3 roubles par semaine; salaires inférieurs de 1 rouble et demi à 2 roubles.

Les jeunes filles gagnent rarement de 6 à 8 roubles *par mois*, généralement de 3 à 4 roubles; quelquefois même un rouble et demi seulement.

Le prolétariat d'usines n'est pas très nombreux en Russie, la grande industrie n'ayant pas pris encore son essor. En 1902, d'après le *Recueil de matériaux*, on comptait dans les quinze gouvernements du Territoire 33.933 ouvriers de fabrique israélites, dont 26.587 adultes. Le nombre relativement restreint d'ouvriers juifs dans les établissements industriels s'explique par plusieurs causes : d'abord le manque de traditions, d'expérience et de connaissances techniques, nécessaires dans la grande industrie, — le repos du samedi, qui occasionne soit des diminutions de rendement, soit des difficultés d'organisation intérieure, — le nombre insuffisant de contremaîtres israélites, — enfin le désir même

LA POPULATION JUIVE DE LA RUSSIE

des ouvriers juifs de faire prévaloir leurs revendications de classe. Pour toutes ces raisons, les fabricants chrétiens et même juifs hésitent à prendre des ouvriers israélites à leur service. Néanmoins, dans certaines villes manufacturières du Territoire (Bialystok, Pinsk), la majorité des ouvriers de fabriques et de manufactures sont des juifs. Dans la ville de Bialystok, important centre industriel, connu par ses fabriques de draps, 72 o/o des ouvriers sont des israélites.

Voici le tableau des ouvriers juifs comparé à celui des ouvriers chrétiens dans différentes fabriques appartenant aux israélites de cette ville.

Genre de fabriques	Nombre de fabriques	Ouvriers		Total	o/o des juifs
		juifs	chrétiens		
Fabriques de drap	60	774	449	1.223	63
Filatures	4	101	117	218	46
Tentures	4	88	95	183	51
Fabriques de châles.....	9	276	123	399	69
Fabriques de couvertures	2	27	25	52	51
Gants et bas	2	12	»	12	100
Tabacs	4	527	»	527	100
Soies de porc	3	162	»	162	100
Brasserie.....	1	10	»	10	100
Tannerie.....	1	20	4	24	83
Scieries.....	1	10	1	11	90
Mécaniques.....	4	20	1	21	95
Menuiseries.....	3	27	10	37	72
Total.....	98	2.054	825	2.879	71

Les métiers favoris des artisans israélites en Russie sont : la confection des vêtements, la cordonnerie, la menuiserie, la tannerie, la reliure. A Vilna, par exemple, où le nombre des artisans est de 19.000, et où

deux tiers de tous les métiers sont exercés par les juifs, il n'y a que 5 o/o de tailleurs chrétiens.

Mais il ne faut pas croire que les métiers durs répugnent aux israélites. Juifs paveurs, ramoneurs, forgerons, maçons, charbonniers, potiers, charpentiers, — vous les rencontrerez par milliers dans les villes du « Territoire ». Une statistique curieuse, en date de 1857, nous donne quelques chiffres sur les ouvriers juifs de la Pologne russe, dont la population israélite n'était à cette époque que de 563.093 âmes. Sur ce demi-million de juifs on comptait alors 129.538 ouvriers, dont 32.957 tailleurs, 14.182 cordonniers, 1.973 maçons, 37.106 journaliers, etc.; le nombre de journaliers, manœuvres, cochers, débardeurs, etc., juifs, s'élève actuellement d'après le *Recueil de matériaux sur la situation économique des juifs russes* à 105.000. Il ressort en somme de toutes ces statistiques que sur trois israélites russes il y a au moins un ouvrier.

Quelques chiffres enfin sur les juifs agriculteurs.

Dans la Palestine, leur pays d'origine, les juifs étaient un peuple essentiellement agricole. Arrachés au sol natal par la conquête romaine, exilés en Europe, ne rencontrant partout que des territoires occupés, les Juifs, comme autrefois les Grecs ou les Phéniciens, durent s'adonner au négoce et aux métiers manuels. Pendant dix-huit siècles le travail de la glèbe leur demeura inconnu. Néanmoins, — métamorphose difficile entre toutes, — les boutiquiers, les marchands et les artisans juifs établis par le gouvernement russe en 1807 et 1808 dans les steppes des gouvernements de Kherson et d'Iékatérinoslav devinrent rapidement d'excellents colons. Il résulte d'une étude approfondie sur les colo-

LA POPULATION JUIVE DE LA RUSSIE

nies agricoles juives publiée dans le *Recueil de matériaux* que les agriculteurs juifs sont mieux outillés que les paysans russes et qu'ils ne le cèdent en rien aux colons des autres nationalités établis dans le Midi de la Russie. Si l'on considère tous les obstacles (règlements vexatoires, rigueurs administratives, calamités naturelles) qui aient accablé les premiers colons, si l'on tient compte de la difficulté pour un citadin de redevenir paysan, on ne peut qu'être surpris des progrès rapides réalisés par les juifs dans un laps de temps relativement court, et c'est là le témoignage le plus significatif de leur aptitude à l'agriculture.

Nous empruntons au *Recueil des matériaux* quelques données statistiques sur les juifs agriculteurs en Russie.

JUIFS AGRICULTEURS

Gouvernements	Nombre de colonies	Nombre de colons	Étendue de terres cultivées en déciatines (1)
Vilna.....	32	3.932	4.392
Vitebsk.....	28	1.648	1.914
Grodno.....	14	2.752	3.585
Kovno.....	15	4.954	2.649
Minsk.....	26	7.946	6.601
Mohilev.....	76	4.500	5.343
Volhynie.....	18	6.548	5.551
Kiev.....	23	15.960	2.812
Podolie.....	15	18.822	2.191
Tchernigov.....	4	1.024	1.280
Bessarabie.....	11	2.100	3.300
Kherson.....	22	19.419	42.839
Iékaterinoslav.....	17	7.849	17.650
Total.....	<u>301</u>	<u>97.454</u>	<u>100.107</u>

(1) Environ un hectare.

Elie Eberlin

Dans tous ces gouvernements, en Bessarabie surtout, les juifs sont employés aussi dans les plantations de tabac; un grand nombre d'entre eux s'occupent de la culture maraîchère et de l'horticulture. Environ 10.000 juifs travaillent dans les plantations de tabacs et 5.000 sont horticulteurs et maraîchers. En 1902 plus de 12.000 israélites s'étaient engagés comme journaliers pour les travaux des champs.

En dehors des agriculteurs juifs dans le « Territoire » il y a un certain nombre de colons israélites en Sibérie; en outre près de vingt mille juifs au Caucase, indigènes du pays, et parlant le géorgien, s'adonnent aussi à l'agriculture et à la viticulture.

Les causes historiques, psychologiques et morales du mouvement révolutionnaire parmi les Juifs russes.

Cette nombreuse population ouvrière est cantonnée, — ainsi que tous les israélites russes, — dans les vingt-six gouvernements du « Territoire ».

Dans les villes de cet immense ghetto leurs conditions d'existence sont effroyables. Entassés dans des demeures malsaines, ravagés par une misère auprès de laquelle la misère que l'on trouve à Paris, à Berlin ou à Londres paraît de l'aisance, réduits à des salaires de 40 et 50 centimes par jour, se multipliant sans cesse à cause de leur dénuement même, — comme tous les peuples faméliques, — ces malheureux agonisent lentement. De jour en jour, écrivait M. Bernard-Lazare en 1895, leur situation s'aggrave, ils s'écrasent dans ces cités comme un bétail trop pressé dans des étables trop étroites et nul espoir de délivrance ne luit pour eux; ils n'ont le choix qu'entre trois alternatives : se convertir, émigrer, ou mourir. C'est ce qui a été prévu par leur ennemi implacable, Pobiédonostzeff, le procureur du Saint-Synode.

Outre ce refoulement systématique dans les villes du « Territoire », d'autres mesures ont été prises contre les Juifs. On leur interdit certains emplois et certaines professions; on chasse les infirmiers juifs des hôpitaux,

on n'y admet même pas de malades israélites ; on congédie les employés juifs dans les compagnies de chemins de fer et de navigation ; on limite le nombre de ceux qui ont le droit d'entrer dans les Universités et les Lycées ; on les empêche d'être avocats, avoués, notaires, médecins et ingénieurs de l'État, scribes dans les bureaux de l'administration, voire clercs de notaires ; on les accable d'impôts spéciaux sur leurs loyers, sur leurs héritages, sur les viandes qu'ils tuent et sur les bougies qu'ils allument le vendredi soir.

A côté de ces taxes officielles décrétées par le gouvernement russe, ils subissent l'exploitation de l'administration et de la police moscovites, les plus corrompues, les plus vénales et les plus abjectes de l'Europe.

C'est surtout la classe des travailleurs qui est victime des vexations policières et du boycottage public. Les usines d'État, de fournisseurs d'État, les usines chrétiennes, en général, leur sont fermées. Les conseils municipaux antisémites obligent les adjudicataires de travaux publics à ne pas employer d'ouvriers juifs.

Bref, l'antisémitisme gouvernemental et public s'applique systématiquement à ravalier les Juifs, le prolétariat juif surtout, au niveau des parias.

Et malgré cela, c'est l'organisation prolétarienne juive qui paraît la plus dangereuse à l'autorité russe. Les ouvriers d'usines juifs ne forment que 2 o/o du prolétariat industriel chrétien ; la proportion des artisans juifs est aussi très minime. Et pourtant il y a trois fois plus d'ouvriers organisés israélites que d'ouvriers russes. Tandis que le parti social-démocratique russe n'a qu'un seul organe ouvrier en Russie, neuf journaux clandestins paraissent régulièrement dans les

villes du « Territoire », à Vilna, Varsovie et ailleurs. On tire de 4.000 à 5.000 les proclamations du parti social-démocratique russe et de 40.000 à 80.000 celles du « Bund ».

Une question se pose alors naturellement : Comment de ce peuple parqué dans les limites étroites d'une zone artificielle, privé depuis des siècles des droits essentiels de l'homme, voué au mépris et à la persécution, a pu sortir et s'organiser en quelques années, un prolétariat conscient, admirablement armé pour la lutte, et qui forme l'avant-garde de la Révolution russe?

Pour répondre à cette question, il faut tout d'abord connaître l'histoire des Juifs en Russie. Cette histoire n'est qu'une suite ininterrompue d'expulsions impitoyables, de vexations sans trêve et de tueries en masse.

Nous allons esquisser dans ses grands traits le martyrologe des Juifs russes, qui, à lui seul, pourrait déjà justifier cet état de malaise et de méfiance particulier qui règne dans cette fraction du prolétariat de l'Empire moscovite.

Les Juifs ne sont point des intrus dans l'Empire des tsars. Ils comptent parmi ses plus anciens habitants. Dès le troisième siècle avant Jésus-Christ, les chroniqueurs grecs mentionnent déjà la présence des Juifs, groupés en communautés florissantes, dans les colonies hellènes en Crimée. Cela n'empêche point les moscovites, maîtres depuis cent cinquante ans seulement de la Crimée, de se croire « autochthones » et de considérer les Juifs comme des étrangers, tout en les astreignant à toutes les charges et impôts, et au service militaire.

Les Juifs du nord et de l'est de la Russie, d'origine

lithuanienne et polonaise, ne deviennent « sujets » russes qu'aux dix-septième et dix-huitième siècles. Mais ils n'avaient pas attendu si longtemps pour connaître la douceur des tsars moscovites. Ainsi au quinzième siècle, Jean le Terrible s'empare de la ville de Polotzk (en Lithuanie); il offre aux habitants israélites le choix entre la conversion et la mort; et comme ceux-ci ne veulent pas abjurer la foi de leurs pères, les soldats moscovites les noient tous, femmes, enfants, vieillards, au nombre de quelques milliers.

L'un des successeurs de cet Ivan, de terrible mémoire, envoie ses troupes pour seconder l'hetman des cosaques Chmelniczki, qui, après avoir remporté quelques victoires sur les Polonais, massacra 300.000 Juifs. Dans une seule ville, Ouman, près de Kiev, les moscovites et les cosaques immolèrent 10.000 victimes. Les Juifs russes ne se relevèrent pas de ce désastre et le considèrent comme l'événement le plus tragique de leur vie d'exil.

Les survivants furent expulsés. D'ailleurs les Juifs avaient déjà été chassés de Russie bien avant, au douzième siècle, et s'étaient réfugiés alors en Pologne.

Le grand-duché de Moscovie tolérait à peine les Juifs. Le second des Romanov, Alexis (1645-76), décréta la peine de mort contre quiconque convertirait un chrétien au judaïsme; il défendit, également sous peine de mort, aux Juifs d'avoir à leur service des chrétiens. [Cette dernière loi fut confirmée en 1835 par Nicolas premier; mais la peine de mort fut remplacée par l'emprisonnement (Leroy-Beaulieu, *Empire des Tsars*, III, page 630).]

Sous Catherine première la Petite-Russie, théâtre des massacres de Chmelniczki, fut annexée à la Moscovie.

Alors, en 1727, le Haut-Conseil privé de l'Impératrice promulgua une ordonnance signée par Catherine et prescrivant d'expulser « les galeux juifs », hommes et femmes, demeurant dans l'Ukraine (Petite-Russie) et dans les villes russes en général, de ne leur permettre, sous aucun prétexte, d'y revenir, et de prendre les mesures nécessaires pour qu'à l'avenir le pays fût gardé avec vigilance et persévérance contre toute « intrusion juive ». L'attitude des autres souverains et souveraines russes ne varia jamais à l'égard des Juifs et ne différa guère de celle de Catherine première.

L'impératrice Anne confirma cette ordonnance de Catherine première en 1731 et la fit exécuter en 1740. Élisabeth, fille de Pierre-le-Grand, fit chasser en 1749 de Russie son médecin Sanchez, qu'elle avait depuis dix-huit ans à son service, parce qu'elle apprit par hasard qu'il était juif. Sept ans auparavant, en 1742, elle avait expulsé des États russes tous les israélites et pieusement en appela au ciel pour justifier cette mesure barbare. « Rien que des maux irréparables, dit son oukase, ne peut résulter pour nos fidèles sujets de la présence dans le pays de gens aussi endurcis dans la haine du nom du Christ le Sauveur. »

Survint le règne de Catherine II. Par son éducation philosophique elle était portée à la tolérance, mais le vieil esprit moscovite, dont elle ménageait les susceptibilités, lui interdisait d'aller trop loin dans cette voie. D'ailleurs l'amie de Diderot et de Voltaire s'inspirait très peu de leur philosophie dans sa politique. Elle commença donc par marcher sur les traces de ses prédécesseurs. Dans son premier manifeste, en invitant les étrangers à venir s'installer en Russie, elle eut soin

d'en exclure expressément les juifs. Mais à la fin de son règne, l'annexion de la Pologne, qui contenait des centaines de milliers de Juifs, força le gouvernement russe à s'occuper d'eux. Il n'était pas possible de refouler dans les États voisins un si grand nombre d'hommes; d'ailleurs le commerce, l'industrie et le fisc surtout se fussent trouvés mal de cette expulsion en masse. On laissa donc les israélites, mais on les accabla d'impôts et les décrets sénatoriaux de 1786, 1791 et 1794 les cantonnèrent dans les provinces conquises avec défense d'en sortir. Ces provinces constituèrent dès lors le fameux « Territoire juif ».

Donc, dès les premiers jours de leur entrée dans l'Empire russe, les Juifs furent soumis à ce régime d'exception qui pèse encore sur eux. En consultant les Juifs, dit M. Leroy-Beaulieu, là où ils les avaient trouvés, les Tsars semblent avoir voulu préserver la sainte Russie de la lèpre israélite. Considérant le Juif comme une peste, on l'a enfermé dans les provinces orientales comme dans un lazaret. De sorte que la plus élémentaire des libertés, celle d'aller et de venir, que même les juristes russes, comme M. de Martens, déclarent intangible, n'existe pas pour le Juif. Il n'est pas maître d'habiter où il veut, le droit de résider ou de voyager dans toutes les parties de l'Empire, droit garanti par la loi à tous les autres sujets du Tsar, la loi le dénie aux cinq millions d'Israélites et aux... forçats libérés.

C'est cette inique et cruelle restriction de domicile qui est la source principale des souffrances juives en Russie.

En montant sur le trône, Alexandre premier avait permis aux Juifs de louer et d'acheter sous certaines

conditions des terres dans les limites du « Territoire », ce qui leur était rigoureusement interdit avant. Il les autorisa également à se fixer dans les domaines de la couronne à condition d'y être agriculteurs.

Mais en même temps cet empereur défendait aux Juifs de se fixer à moins de cinquante verstes (cinquante-cinq kilomètres) de la frontière ; le « Territoire juif » fut ainsi rétréci considérablement.

Nicolas premier, allant plus loin dans cette voie, en retrancha les villes importantes de Kiev, Nicolaïev, Sébastopol et certaines rues de la ville de Vilna. Pourtant, à titre de faveur spéciale, il avait permis aux Juifs de voyager pour les besoins de leur commerce dans les limites du « Territoire ». Mais les Juifs qui habitaient la campagne furent impitoyablement chassés dans les villes. Nicolas premier inaugura aussi parmi les Israélites le système funeste des « cantonistes ». Les soldats levés parmi les Juifs, enfants de douze ans, étaient arrachés à leur mère, baptisés de force dans les « cantons-écoles » militaires et envoyés dans les régiments.

Sous Alexandre II, fils de Nicolas, les Israélites pour la première fois purent respirer. Aucune des lois restrictives ne fut abolie ni rapportée, mais elles furent appliquées avec moins de rigueur ; on tolérait le séjour des juifs hors de leur ghetto territorial ; ils purent fréquenter les Universités et, une fois leurs études terminées, habiter partout.

C'est sous le règne d'Alexandre II en 1871 qu'eut lieu la première grande émeute antijuive. Le général Kotzebue, gouverneur d'Odessa et Allemand de naissance, vexé de la sympathie que les Juifs de sa

ville témoignèrent à la France pendant la guerre de 1870-71, ne trouva pas de meilleure vengeance que de lâcher quelques milliers de Russes et de Grecs sur les juifs d'Odessa. Le pillage dura trois jours et a servi de précédent et de modèle aux émeutes de 1881 et au massacre de Kichinev. C'est également sous Alexandre II que les accusations de meurtre rituel se multiplièrent contre les Israélites. A Saratov, notamment, plus d'une centaine de juifs furent jetés en prison et plusieurs d'entre eux moururent avant la fin du procès. Malgré cela, les tolérances minimales accordées aux juifs par Alexandre II leur font considérer son règne comme leur âge d'or.

Sous Alexandre III et Nicolas II, en effet, on peut dire que la vie des juifs est devenue intolérable. Ces deux tsars ont encore rétréci le « Territoire » en défendant aux israélites l'entrée des villages, des places fortes, et en décrétant qu'ils ne pourraient plus habiter la zone frontière. (1)

A ces mesures restrictives vint s'ajouter encore le régime des « pogromes » ou émeutes antijuives, inaugurées en 1881, quelques mois à peine après la mort tragique d'Alexandre II. La Russie affolée et irritée cherchait instinctivement un bouc émissaire qu'elle chargeât de ses péchés et sur lequel elle fit retomber ses colères. Quelques jeunes Israélites des deux sexes avaient participé aux conspirations contre le « tsar

(1) Un oukase de date récente accorde le droit de séjour hors du « Territoire » aux familles des militaires ayant fait la campagne actuelle, aux conseillers de commerce israélites, etc. ; mais il n'apporte guère de modifications notables au droit du séjour des Juifs dans l'intérieur de la Russie.

CAUSES HISTORIQUES, PSYCHOLOGIQUES ET MORALES

libérateur ». La presse signala le Juif, « ce pelé, ce galeux », au courroux des populations. Le peuple déchargea sur lui à la fois ses vengeances patriotiques et ses rancunes privées. Les hommes au pouvoir étaient heureux en ces heures d'angoisse de trouver une diversion aux inquiétudes politiques et aux conspirations terroristes ; dès lors les « pogromes » devinrent le grand dérivatif du mécontentement populaire contre les autorités et le régime en général.

Les instigateurs poursuivaient un double but : c'était d'abord de tuer dans le peuple Juif tout esprit de révolte et de résistance aux conditions d'existence vile et basse qui lui ont été faites. C'était ensuite de démoraliser le peuple Russe lui-même, d'en faire le garde-chiourme du peuple Juif, pour leur rendre la liberté impossible à l'un et à l'autre. (1)

Mais si les Machiavels russes peuvent se flatter d'avoir réussi à démoraliser le peuple russe, — les massacres de Kichinev le prouvent suffisamment, — il leur fut impossible d'étouffer les revendications sociales des populations juives.

Cependant les persécutions, les souffrances subies par les Juifs en Russie ne sauraient expliquer à elles seules les progrès rapides du mouvement révolutionnaire juif en Russie. Parmi les peuples opprimés de l'empire des Tsars, — moins opprimés que les Juifs sans doute, — il y a des nations, — hier encore maîtresses de leurs destinées, — à qui le joug russe doit paraître plus lourd et un changement de régime plus nécessaire qu'à ces

(1) M. Roubanovitch, *Pages libres*. Les massacres de Kichinev, 1903.

éternels persécutés que sont les Juifs. Et néanmoins c'est le parti révolutionnaire juif qui est, de l'aveu de révolutionnaires russes eux-mêmes, le plus avancé et le mieux organisé de l'Empire.

Pourquoi donc le parti révolutionnaire juif semble-t-il dominer et conduire tous les autres?

Il faut en chercher la raison, nous semble-t-il, dans la nature et le caractère juifs, dans l'esprit juif en général. Le judaïsme, dit M. Leroy-Beaulieu (*Israël chez les Nations*, page 337), a été toujours une loi, une religion de tête, un culte de raison, peu favorables aux mystiques transports et aux divines langueurs.

« N'ayant aucun espoir de compensations futures (les juifs n'admirent que très tardivement, sous l'influence du Parsisme, l'immortalité de l'âme), le Juif ne pouvait se résigner aux malheurs de la vie. Et tandis que les peuples qui ont cru à l'au-delà, qui se sont bercés de chimères douces et consolantes, qui ont possédé le dogme des récompenses et des châtements, du paradis et de l'enfer, acceptaient en courbant la tête la pauvreté et la maladie, le Juif ne répondait aux fléaux qui l'atteignaient ni par le fatalisme du musulman, ni par la résignation du chrétien : il répondait par la révolte. Ainsi ces forcenés idéalistes qui conçurent la pure idée de Dieu un, furent, par un saisissant et explicable contraste, les plus intraitables des sensualistes. » (Bernard-Lazare, *l'Antisémitisme*)

Cette conception que les israélites se faisaient de la vie et de la mort fournit le premier élément à leur esprit révolutionnaire. Leur conception de la divinité leur donna le second élément. Elle les conduisit à concevoir l'égalité des hommes, et par conséquent l'idée de la

justice sociale. La charité n'existe pas pour l'antique Israël; l'aumône n'est qu'une restitution. C'est de la justice seulement qu'il est question dans les psaumes et dans les livres des prophètes. Le règne de la paix, l'établissement de la justice et la diffusion du bien-être parmi les-hommes, tel a été l'idéal social des prophètes; individualisme imbu d'idéalisme, tel est le sens profond des imprécations enflammées des prophètes. Or un individualiste imbu d'idéalisme est et sera toujours un révolté !

Nonobstant leur long esclavage, en dépit des années de martyre qui furent leur partage, malgré les siècles d'humiliations qui abaissèrent leur caractère, déprimèrent leur cerveau, rétrécirent leur intelligence, transformèrent leurs goûts et leurs aptitudes, les Juifs n'abjurèrent pas leur rêve, leur rêve d'égalité humaine et de justice sociale.

Et peut-être plus que les persécutions, plus que l'oppression politique et économique, c'est ce vieux sentiment atavique, cette haine enracinée de l'injustice qui travaille les masses miséreuses juives, d'où sortent les meilleurs combattants de la lutte engagée en Russie pour un avenir meilleur. (1)

(1) En dehors de ces motifs psychologiques ou historiques on ne saurait méconnaître les causes d'ordre économique et social (la concentration industrielle, les progrès du mouvement ouvrier russe); nous en avons d'ailleurs tenu compte dans les chapitres qui suivent. Mais si nous insistons sur les premiers, c'est que seuls ils peuvent expliquer l'essor puissant et rapide du mouvement ouvrier juif.

III

Le mouvement ouvrier juif avant la création du « Bund »

L'industrie, la grande industrie surtout, n'existait en Russie, il y a trente ans, qu'à l'état embryonnaire. Les petits artisans qui prédominaient alors, comme maintenant, dans la classe ouvrière juive du « Territoire » ne travaillaient que sur commande; la production se limitait aux besoins de telle ou telle localité déterminée. Et bien que l'exploitation de l'ouvrier fût grande et l'inégalité entre lui et le petit patron fortement accusée, l'antagonisme aigu entre la classe patronale et la classe ouvrière, antagonisme qui apparaît généralement à une époque avancée du développement économique, était encore latent. La population juive semblait être homogène, et les rapports sociaux empreints d'un caractère patriarcal.

L'abolition du servage vint les changer de fond en comble. L'industrie prend un essor considérable, le commerce se développe, grâce à la construction des chemins de fer. Dans un espace de trente ans la population des villes s'accroît rapidement jusqu'à décupler

dans certains centres industriels. Une nouvelle catégorie d'ouvriers apparaît, — les travailleurs d'usines et de fabriques. Le développement du commerce et de l'industrie ne reste pas sans influence sur la petite industrie. La capitalisation des métiers commence : le travail sur commande fait place au travail pour le magasin. Les magasins s'emparent du marché. La plupart des artisans tombent sous la dépendance des capitalistes, grands ou petits, qui leur fournissent la matière première et parfois même les instruments du travail. Il est de plus en plus malaisé de devenir patron. La concurrence se fait de plus en plus âpre. On travaille de 14 à 16 et même 18 heures par jour pour un salaire de 2 à 3 roubles par semaine. Lentement mais sûrement la différenciation entre les classes de la population juive s'opère et les antagonismes de classes, jusque-là effacés, s'accroissent de plus en plus. La prolétarianisation rapide de la petite bourgeoisie juive causée par les lois restrictives nouvelles et surtout par les « lois d'Ignatiev », qui pèsent lourdement sur la population juive, contribuent aussi dans une large mesure à préparer le terrain pour un grand mouvement ouvrier.

C'est en Lithuanie, à Vilna, centre intellectuel et commercial d'une réelle importance, que le mouvement ouvrier juif a pris naissance. Les premiers cercles ouvriers y datent des années 1885-1886.

C'étaient des jeunes « intellectuels », des étudiants surtout, qui commencèrent la propagande parmi les ouvriers israélites. Il faut remarquer que la jeunesse cultivée juive se tenait durant le règne d'Alexandre II à l'écart de son peuple. Profitant du régime de tolérance relative inauguré par ce tsar envers les juifs, elle se

rua dans les écoles russes, chercha à s'assimiler la langue et la littérature slaves; elle prit part à tous les mouvements littéraires, esthétiques, et surtout politiques de l'époque. L'auréole dont furent entourés, dans les milieux avancés, les noms de Karl Marx, le fondateur du socialisme scientifique, et de Ferdinand Lassalle, le fondateur du parti ouvrier allemand, — tous les deux juifs; — la possibilité de collaborer à l'avènement d'un régime libre dans ces milieux plus ou moins exempts des préjugés antijuifs encore très vivaces même chez les libéraux moscovites; ensuite le tempérament, le penchant révolutionnaire qui, quoi qu'on dise, est inhérent au caractère juif, — toutes ces raisons avaient déterminé une grande partie de la jeunesse juive à prendre place dans les rangs des révolutionnaires russes. Ils y avaient apporté un esprit de suite et de ténacité qui en forçant l'admiration de leurs camarades attira sur eux les colères du gouvernement.

Après la mort d'Alexandre II le réveil de la réaction autoritaire fut effroyable en Russie. Les juifs en furent les premières victimes. On déchaîna contre eux la populace des villes; une série d'émeutes commença, où les juifs furent saccagés, pillés et parfois massacrés; la presse, la presse officielle surtout, les autorités approuvaient hautement ces émeutes, les glorifiaient même comme un acte de protestation du peuple orthodoxe fidèle au Tsar et à la Sainte Foi contre ces juifs fomenteurs de troubles et éternels perturbateurs. Quelques « révolutionnaires » mêmes, dans leurs manifestes, encourageaient les émeutiers et voulaient voir dans le « pogrome » le prélude de la Révolution russe. Vous

LE MOUVEMENT OUVRIER JUIF AVANT LE BUND

devez battre le juif, disaient-ils, mais n'oubliez pas qu'il n'est pas le seul exploiteur. Il faut traiter de la même façon la police et les « tchinovniks » (les fonctionnaires).

Abandonnée ainsi par ses camarades d'hier, ne pouvant plus travailler pour le bien du peuple russe, la jeunesse juive se tourna vers le prolétariat juif.

« La jeunesse révolutionnaire juive, écrit vers cette époque un socialiste juif, n'a-t-elle pas trop négligé le prolétariat juif ? N'a-t-elle pas abandonné à son sort l'immense masse qui souffre, et à laquelle pourtant, pour des raisons historiques, ce n'est que la jeunesse révolutionnaire juive qui peut apporter l'esprit de lutte et d'organisation ? N'a-t-elle pas, la jeunesse intellectuelle juive, le devoir spécial d'organiser le prolétariat juif, pour le joindre au courant révolutionnaire général, et activer ainsi le mouvement russe lui-même ?... »

« Les « pogromes », poursuit-il, ont réveillé chez nous des sentiments latents, ils ont rendu la jeunesse plus sensible aux souffrances du peuple juif et ce dernier plus susceptible d'adopter nos idées révolutionnaires... Eh bien ! si nous ne voulons pas rester des témoins indifférents dans la lutte d'où dépend notre sort ; si nous ne voulons pas acheter notre bonheur au prix de sacrifices faits par d'autres, nous devons prendre une part active à la lutte révolutionnaire. Dans cette lutte nous montrerons, pour la première fois peut-être depuis notre séjour lamentable en Europe, une sorte de self-activité pour conquérir un sort meilleur. Jusqu'ici, nous attendions timidement l'amélioration venant du dehors

et nous n'avons pas compris que pour avoir droit à un avenir meilleur il faut savoir le conquérir... »

Les idées énoncées dans l'article que nous venons de citer animaient les jeunes gens juifs qui commencèrent à faire de la propagande parmi les ouvriers. Il faut cependant remarquer que ces pionniers ne pensaient pas créer un grand mouvement ouvrier juif indépendant ; ils n'attribuaient à ce mouvement en lui-même qu'une importance secondaire et leurs yeux étaient toujours tournés vers l'ouvrier russe, duquel ils attendaient le salut de l'ouvrier juif. Attachés au « Territoire », dit un rapport du « Bund », ne pouvant pas consacrer leurs forces au service de la cause révolutionnaire russe, les intellectuels juifs commencent une propagande active parmi le prolétariat israélite.

Cette propagande avait au début un caractère théorique ; on enseignait aux ouvriers l'histoire, les sciences naturelles, la géographie, l'économie politique ; on a créé ainsi une élite ouvrière ; en même temps des cercles de secours mutuels et des caisses professionnelles se fondèrent dans plusieurs villes du Territoire. Ces caisses ont rendu de grands services dans les grèves, dont la première eut lieu en 1888 et qui devinrent de plus en plus fréquentes. Ces grèves, toutes spontanées et, malgré l'absence de toute organisation préalable, couronnées de succès, déterminèrent un changement de tactique chez les socialistes juifs. A la propagande forcément restreinte de petits cénacles succède une vaste agitation. Le mouvement prend de l'extension. Il gagne Minsk, Smorgon et Varsovie. En Pologne, où la masse ouvrière juive était moins avancée qu'en Lithua-

nie et la classe cultivée beaucoup plus assimilée, le mouvement ouvrier juif s'est développé beaucoup plus lentement.

Mais il devient à Vilna, en Lithuanie, et en Russie Blanche, de plus en plus considérable. Une série de grèves commence, ayant pour but la limitation à dix heures de la journée de travail. Une loi promulguée encore sous le règne de Catherine II et limitant à dix heures la journée de travail sert de point d'appui aux revendications des grévistes. Cette loi restée sur le papier devient une arme légale dans les mains des ouvriers contre les patrons et la police qui les soutient.

Vers cette époque paraît aussi la brochure intitulée : *De l'agitation dans la masse ouvrière*. Destinée à combattre les errements de révolutionnaires juifs partisans de « petits cercles d'études » socialistes, et adversaires d'une large agitation, cette brochure précise en même temps le rôle et les devoirs des propagandistes et des agitateurs.

L'auteur, un des fondateurs du mouvement, après avoir retracé la marche de l'évolution capitaliste, passe à la lutte économique et politique des classes. Les tendances politiques futures du « Bund » se dessinent déjà dans cette brochure.

Le pouvoir politique est le but principal du prolétariat, lisons-nous. Mais le prolétariat ne saura être amené à la lutte pour le pouvoir politique que quand il aura vu l'impossibilité d'améliorer sa situation économique sous tel ou tel régime politique... Les luttes économique et politique sont donc étroitement liées entre elles.

L'auteur préconise une agitation continue et persévérante dans la masse ouvrière par les agitateurs intellectuels. Une communion étroite doit toujours exister entre ouvriers et propagandistes. La théorie et la pratique, les cercles d'études et la large agitation, loin de se contredire, doivent se compléter.

L'auteur réfute l'opinion répandue d'après laquelle les centres industriels peuvent seuls offrir un terrain favorable à la propagande. Il démontre non seulement la possibilité, mais la nécessité même de l'agitation parmi les artisans, vu surtout que l'évolution inévitable de la petite industrie vers la grande pourrait amener des crises à laquelle il faut préparer la classe ouvrière juive.

L'auteur aborde ensuite la question juive en Russie. L'émancipation nationale juive, dit-il, doit venir de la classe ouvrière. Plus la classe ouvrière juive sera une force révolutionnaire, plus les droits octroyés par la Constitution russe à la population juive seront étendus. Il préconise donc la formation d'un parti ouvrier juif. Cette idée fut reprise en 1894 et 1895 par quelques autres théoriciens.

La classe ouvrière juive ne peut plus, écrivaient-ils, attendre comme avant son salut des ouvriers russes ou polonais; certes sans eux elle ne fera pas grand chose. Mais il faut qu'elle s'organise, qu'elle puisse soutenir ses revendications et faire sentir le poids de sa volonté!...

L'affranchissement des ouvriers juifs doit être l'œuvre des ouvriers juifs eux-mêmes. Il y a des droits à conquérir au prolétariat juif, droit de libre séjour, droit à l'instruction; ces droits qui sont pour nous des reven-

dications essentielles ne sauraient avoir pour le prolétariat russe qu'une *valeur de principe*. C'est donc un parti ouvrier *juif* qui doit conquérir ses droits spécifiquement juifs.

La constitution d'un tel parti, spécialement juif, ne saurait être en contradiction avec les principes internationalistes du socialisme, car il n'existe pas parmi les juifs de parti national, révolutionnaire et non socialiste : la conscience prolétarienne ne sera donc pas obscurcie.

Les idées énoncées par l'auteur de la brochure furent très sympathiquement accueillies dans les milieux ouvriers. Il fallut pourtant attendre encore deux ans avant qu'un parti ouvrier organisé se constituât.

Au courant de ces deux années le mouvement a gagné plusieurs villes, entre autres Bialystok, qui est un grand centre ouvrier. Une grève monstre de 25.000 ouvriers (parmi lesquels 3.000 juifs) a lieu dans cette ville en 1895, grève dont le succès a relevé le courage des travailleurs. A Vilna, à Minsk, à Varsovie, des caisses professionnelles, des « caisses de combat » se fondent ; les grèves se multiplient partout et les trieurs de soies pour brosses organisent une sorte de « Trade-Union » purement économique, il est vrai, mais affiliée à l'organisation socialiste de Vilna.

Le groupe socialiste de Vilna se fait remarquer en général par son activité. Il publie des milliers de brochures de propagande en langue juive, en jargon. (1) En une seule année, — 1895, — parurent 5 brochures, soit 10.000 exemplaires. Ces brochures s'impriment encore à

(1) Le jargon est un patois allemand, mêlé de mots hébreux, russes, polonais, qui est la langue des juifs russes, roumains et galiciens.

l'étranger. La nécessité d'une imprimerie clandestine en Russie se fait bien sentir, mais les intellectuels conçoivent des doutes sur la possibilité de l'entreprise. Pour mettre fin à leur hésitation, les ouvriers de Vilna fabriquent eux-mêmes une presse, composent et impriment le premier numéro du journal *la Voix de l'Ouvrier*, tiré à 5.000 exemplaires.

Les ouvriers juifs vers cette époque commencent à entrer en relations avec les organisations prolétariennes de Russie et de l'étranger.

Ils envoient une adresse et des secours en argent aux ouvriers de Pétersbourg en grève (en 1894) ; en 1896, les délégués de plusieurs associations ouvrières déposent une couronne sur les tombes des morts de la Commune de Paris. Le Premier Mai est fêté dans toutes les villes ouvrières. Des réunions se tiennent partout. Dans les discours des orateurs, on réclame déjà la liberté de réunion, de grève, de coalition, de la presse.

Au Congrès socialiste international de Londres, le prolétariat juif de Russie est représenté par quatre délégués (de Varsovie, Vilna, Minsk et Smorgon), envoyés par trois mille ouvriers organisés de ces villes.

Le gouvernement russe s'émeut de plus en plus de ces progrès rapides du mouvement ouvrier juif. Une série d'arrestations et de perquisitions commence. On arrête à Bialystok quinze personnes, dont on condamne deux à cinq ans de déportation en Sibérie Orientale, deux à trois années de la même peine, et les autres à la prison et à la surveillance de la police. Un menuisier, nommé Segal, fut condamné à trois années de déportation pour n'avoir pas voulu nommer l'auteur d'un article socialiste, dont il fut trouvé porteur.

LE MOUVEMENT OUVRIER JUIF AVANT LE BUND

Malgré ces persécutions impitoyables, le mouvement se répand de plus en plus. Il gagne Vitebsk, Grodno, Dvinsk, Lodz, grandes villes manufacturières et industrielles. Les grèves se multiplient. Des journaux socialistes, le *Juedischer Arbeiter* et l'*Arbeiterstimme*, commencent à paraître régulièrement à des milliers d'exemplaires. Le groupe de Vilna, qui centralisait jusqu'ici les efforts des autres villes, ne peut plus suffire à la besogne. La création d'un parti régulier, d'une organisation générale s'impose.

IV

Le « Bund » et son activité; ses rapports avec le parti Social-Démocratique russe

Au mois de septembre 1897 eut lieu le premier congrès socialiste ouvrier juif, et c'est de ce congrès que date l'« Union générale ouvrière juive de Russie et de Pologne », ou le « Bund ». (1) Il ressort des travaux du congrès que deux raisons motivèrent la création d'un parti ouvrier juif : les nécessités d'une lutte active contre les lois restrictives qui pèsent sur le prolétariat juif en Russie, et les besoins de la propagande socialiste en langue juive. Le parti socialiste russe, se disaient les promoteurs du « Bund », combat pour les intérêts généraux du prolétariat en Russie. Il n'a ni le temps ni les moyens de s'occuper des intérêts spéciaux, ni de l'éducation politique des ouvriers des divers peuples habitant l'Empire. Cela doit être l'œuvre des partis nationaux. C'est donc à un parti ouvrier juif que doit incomber la tâche d'organiser le prolétariat juif.

Quelques mois après le congrès, en 1898, le « Parti social-démocratique ouvrier russe » s'étant consti-

(1) *Bund* veut dire Union. C'est surtout sous ce nom que l'« Union générale ouvrière juive » est connue en Russie, et c'est ainsi que nous l'appellerons au cours de ces chapitres.

LE BUND

tué, le « Bund » y entre, à titre d'organisation autonome. Le parti accorde au « Bund » de pleins pouvoirs dans toutes les questions relatives au prolétariat juif. De son côté, le « Bund » adhère au programme du parti, exposé dans son « Manifeste ».

En voici les points essentiels :

« La classe ouvrière russe est privée de tous les droits dont jouissent librement les ouvriers étrangers ; elle ne peut pas prendre part au gouvernement du pays ; elle n'a ni la liberté de grève, ni la liberté de coalition ; toutes les armes légales avec lesquelles le prolétariat européen et américain tend à améliorer son sort et à préparer l'avènement d'un état socialiste lui sont enlevées. La liberté politique est donc aussi indispensable aux ouvriers que l'air pur à la respiration.

« Mais cette liberté politique, c'est le prolétariat russe, et lui seul, qui saura la conquérir. Ce sera son premier pas vers l'affranchissement intégral, vers cette société où il n'y aurait plus l'exploitation de l'homme par l'homme.....

« Le parti social-démocratique estime que l'affranchissement des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.....

« Il reconnaît à chaque nationalité ou groupe ethnique le droit à la reconnaissance par les autres nationalités et groupes de son individualité propre. »

Ce droit à la reconnaissance de l'individualité « nationale » a déterminé, cinq ans après, la rupture entre le « Bund » et le Parti social-démocratique russe. Mais n'anticipons pas, et avant de traiter des rapports entre

Elie Eberlin

le « Bund » et le parti social-démocrate, russe, nous allons étudier son organisation, telle qu'elle a été arrêtée dans ses grandes lignes par le premier congrès et modifiée par les quatre congrès suivants qui se tinrent en 1898, 1900, 1901 et 1903.

Les fonds du « Bund » sont alimentés surtout par les caisses de grèves (caisses de combat). Le nombre des ouvriers, membres de ces caisses, payant régulièrement leurs cotisations, a été en 1900 de 200 à Bialystok (20 o/o du nombre total des ouvriers israélites organisés de la ville), 180 à Gomel (40 o/o), 350 à Vilna (25 o/o), etc.

Ces caisses de grève, comme leur nom l'indique, poursuivent un but économique. Mais elles subventionnent en même temps les bibliothèques ouvrières et les agitateurs. Dans chaque ville ces caisses sont soumises au contrôle du comité local du « Bund ». Ces comités, qui existent dans tous les chefs-lieux des gouvernements et dans tous les centres ouvriers, distribuent l'argent aux grévistes, lancent les proclamations et les appels, propagent les écrits et les brochures socialistes, publient même, dans certaines villes, des journaux. Les comités locaux sont placés sous la surveillance d'un comité central. C'est lui qui publie *la Voix Ouvrière*, (*Arbeiterstimme*) organe officiel du « Bund », se charge de l'importation des livres ou brochures prohibés, de leur transport et de leur livraison aux comités locaux. Il sert d'intermédiaire entre ceux-ci et le « comité étranger » qui est le représentant du « Bund » à l'étranger. Le « comité étranger » publie *l'Ouvrier juif*, (*Juedischer Arbeiter*) organe officiel du « Bund » à l'étranger ; il répartit les secours entre les

LE BUND

membres du parti arrêtés ou déportés, et contrôle l'activité des organisations bundistes à l'étranger.

L'organe suprême du parti est le congrès. Depuis la constitution du parti cinq congrès ont eu lieu. Les délégués des comités locaux et des deux associations ouvrières professionnelles (l'« Union des trieurs de soies pour brosses » et l'« Union des mégissiers ») y prirent part.

Les comptes rendus de ces congrès, les rapports des délégués, les discussions soulevées au sein du congrès et dans les journaux du parti donnent un tableau complet de l'activité économique et politique du « Bund » et des phases de son évolution.

L'activité économique du « Bund » durant la période qui nous occupe (1897-1903) s'est manifestée surtout par l'organisation de grèves, de caisses de grèves, par la création de cercles d'études, et par la publication de brochures et manifestes socialistes.

Il y a eu, de l'année 1897 à 1900, environ 312 grèves; le nombre des grévistes s'est élevé à 27.890. 140 grèves (14.032 ouvriers) ont été faites par les ouvriers d'usines et de fabriques, 169 (16.428 ouvriers) par les petits artisans, 3 par les monteurs et les démonteurs de radeaux; le nombre moyen d'ouvriers pour chaque grève était de 160 pour les usines et de 100 pour les ateliers d'artisans. Le résultat de ces grèves n'a été connu que dans 262 cas. 239 grèves (91,2 0/0) ont réussi et 23 (8,8 0/0) ont échoué. Le succès de la plupart des grèves s'explique par la solidarité des ouvriers, par les secours énergiques du « Bund » et par la désunion des patrons. L'augmentation des salaires et la diminution de la journée de travail, telles étaient les réclamations prin-

cipales des ouvriers dans la plupart des grèves (66 o/o pour les fabriques et 88 o/o pour les ateliers d'artisans).

De 1901 à 1903 il y a eu 172 grèves, avec 10.331 grévistes. Les résultats ne sont connus que pour 95 grèves dont 80 se sont terminées par la victoire des ouvriers, 12 par un échec, et 3 par une réussite partielle.

Signalons encore quelques autres réclamations : la suppression du travail aux pièces, le renvoi des contre-maitres, l'organisation des secours médicaux, la diminution ou la suppression des amendes et du travail de nuit, la demande de réintégration des ouvriers révoqués, etc.

Il faut noter que lorsqu'il s'agit de la réintégration des camarades renvoyés, les ouvriers bundistes font preuve d'une admirable solidarité. Ainsi les rapports nous citent des cas de grèves qui durèrent 7 ou 8 semaines parce que le patron ne voulait pas reprendre un ouvrier, et qui se terminèrent presque toujours par la victoire des grévistes.

Voici quelques renseignements statistiques sur ces grèves. La durée moyenne de grève dans les usines était de 18 jours (862 jours pour 49 grèves), et dans les ateliers d'artisans de 21 jours et demi (817 jours pour 38 grèves). De 89 grèves dont les durées sont connues une dura 18 semaines; une, — 15 semaines; deux, — 9 semaines; douze, — de 6 à 8 semaines (13,5 o/o); vingt-deux, — de 3 à 5 semaines (24,7 o/o); trente, — de 1 à 2 semaines (33,7 o/o); et vingt, — moins d'une semaine (22,5 o/o).

Il faut remarquer que grâce à ces grèves les travailleurs israélites sont parvenus dans différentes villes à améliorer notablement leurs conditions d'existence. Les

salaires dans quelques endroits (peu nombreux d'ailleurs) ont augmenté de 15 à 40 0/0, dans d'autres de 15 à 25 0/0. La journée de travail, qui était de 17 et de 16 heures, a été réduite jusqu'à 14, 12, et même 10 heures. Néanmoins il faut constater que dans les dernières années le « Bund » tend de plus en plus à abandonner le terrain de la lutte économique et à devenir un parti révolutionnaire politique.

Cette évolution s'explique par plusieurs raisons. En Russie le droit de grève n'existe pas. Toute participation à une grève constitue un crime politique, puni de l'emprisonnement ou de la déportation dans la Sibérie Orientale, sans jugement, par simple décision administrative. Et, — détail caractéristique, — un Juif est puni plus sévèrement, en matière de délits politiques, qu'un chrétien. Pour la même infraction, le premier est déporté en Sibérie, alors que le second est interné dans un gouvernement de Russie d'Europe.

Ceci, certes, n'est pas fait pour inspirer aux israélites des sentiments bien tendres pour le gouvernement russe. Mais il y a plus. Dans ce vaste ghetto, où sont parqués les cinq millions de Juifs russes, la question ouvrière se présente sous un aspect tout à fait autre que partout ailleurs. C'est moins une question de réglementation qu'une question d'offre et de demande. Il y a trop de bras et pas assez de travail. Les petits patrons, contre lesquels lutte le « Bund », sont eux aussi des prolétaires. En quelques années, toutes les concessions possibles ont été obtenues d'eux grâce à la solidarité des travailleurs. Et encore le sort de l'ouvrier ne s'est guère amélioré. Car s'il travaille moins et s'il est payé un peu mieux, il chôme davantage, par suite de la dispari-

tion lente mais fatale de la petite industrie, et de la crise générale où se débat depuis vingt-cinq ans la Russie et que les persécutions gouvernementales et les haines de races ne font qu'aggraver. Quant à la grande industrie, elle n'a pas encore pris son essor, et elle ne peut le prendre parce que l'absolutisme, ici comme partout, se met en travers du progrès. Il entrave le libre développement de l'industrie du « Territoire » juif par ses tarifs protecteurs accordés aux fabricants orthodoxes, par les vexations et restrictions de toute sorte prodiguées aux industriels israélites, et par sa persécution sauvage des organisations ouvrières juives. D'ailleurs le « Bund » n'est pas une organisation purement ouvrière; les chefs et bon nombre des militants sont des « prolétaires intellectuels ». Ils ont tout à attendre d'un changement de régime et ils contribuent beaucoup à pousser la masse ouvrière à la lutte politique. Et l'ouvrier juif, toujours prêt à s'enthousiasmer pour un idéal de justice, révolutionnaire par instinct, et aigri contre un persécuteur séculaire, paye volontiers de sa personne pour l'idéal de l'affranchissement humain. Le nombre des ouvriers israélites arrêtés et déportés est très considérable. Les adversaires du « Bund » lui reprochent même de sacrifier trop ses adhérents et démontrent que le nombre des victimes est plus grand dans le « Bund » que dans le parti socialiste russe ou polonais. D'ailleurs voici les chiffres, qui sont éloquentes par eux-mêmes. Le nombre de bundistes arrêtés, détenus, et déportés s'est élevé à mille environ pendant les années de 1897 à 1900 et à 2.180 dans les années 1901, 1902 et 1903. 2.180 personnes arrêtées sur 30.000 membres du « Bund », quelle effrayante proportion ! Le nombre

des israélites condamnés à la déportation est aussi de beaucoup plus élevé que celui de toutes les autres nationalités, les russes non exceptés. Du mois de mars 1903 au mois de novembre 1904, 384 condamnés politiques ont passé par la prison Alexandrovskaja, dont 53,9 o/o Juifs, 26,4 o/o Russes, 10,4 o/o Polonais, 5,9 o/o Géorgiens, 1,5 o/o Esthes, Lethes et Lithuaniens, et 1,9 o/o Arméniens, des Kirghizes, des Moldaves, Biélo-Russes (Blancs-Russiens) et Malo-Russes (Petits-Russiens); parmi les femmes, il y avait environ 64,3 o/o Juives, 39,9 o/o Russes et 1,8 o/o Moldaves.

Comment expliquer cette sévérité extraordinaire à l'égard des bundistes? Elle tient, il nous semble, à ce fait que les ouvriers juifs sont entrés les premiers en lutte ouverte avec le Tsarisme. Fils d'un peuple intellectuellement libre, comme le dit très bien M. Georges Delahache, ils ont compris l'importance et l'efficacité des protestations et des manifestations à ciel ouvert. (1)

(1) Le langage d'un des « Appels » du Comité du « Bund » est très explicite sur ce point :

« Dans les pays de l'Europe occidentale, lisons-nous, le peuple a les tribunes du Parlement, des réunions publiques, le livre, le journal où il peut parler librement de ses besoins. Ici nous sommes privés de tout cela. Il ne nous reste donc qu'une seule chose : porter nos revendications dans la rue. Et en vain l'odieuse gouvernement propage des bruits absurdes qu'en ce jour de fête pacifique du prolétariat, le Premier Mai, les ouvriers vont assassiner, piller, incendier, organiser des émeutes. Le gouvernement nous calomnie, car il comprend le danger que lui fait courir une manifestation qui réussit. Une pareille manifestation nous avance plus que des mois entiers de propagande clandestine. Car une manifestation dessille les yeux même des plus aveugles. Le gouvernement se révèle là dans toute son horrible nudité et provoque la haine et le mépris de tous les honnêtes gens. Voilà pourquoi le gouvernement traite les manifestants avec une cruauté inouïe, pourquoi il fait massacrer des gens qui se promènent paisiblement, pourquoi il ne recule devant aucun moyen pour empêcher les manifestations dans la rue. »

Ce sont les ouvriers juifs qui ont les premiers porté leurs revendications dans la rue. C'est dans les villes juives, pour la première fois, qu'a retenti le cri « A bas l'Autocratie » et qu'a été promené le drapeau rouge. Et tandis que dans des villes russes, excepté les capitales ou les grands centres ouvriers, il n'y a jamais de manifestations, dans tout bourg israélite où il existe une organisation ouvrière juive, il ne se passe pas d'année qu'il n'y en ait une ou plusieurs à enregistrer. On manifeste dans les synagogues. On manifeste dans les théâtres, on organise des meetings de protestation. (1) Or le gouvernement redoute surtout ces manifestations de rue, ces défis ouverts qui secouent la torpeur des populations, qui excitent les foules et créent un milieu sympathique aux révolutionnaires. C'est pourquoi il sévit contre les manifestants. Dans son exaspération il est allé même jusqu'à infliger des *punitions corporelles* aux manifestants de Vilna. En 1902, le gouverneur von Wahl se trouvait le soir du Premier Mai au théâtre de la ville lorsque de la galerie un paquet de petits billets fut lancé dans la salle. Un de ces billets tomba dans la loge du gouverneur. Il était ainsi conçu : « Le Comité social-démocrate de Vilna vous félicite à l'occasion de la fête internationale du Premier Mai. A bas l'autocratie ! Vive la liberté politique ! » Von Wahl ne

(1) Ainsi d'après le rapport du « Bund » il y eut trente manifestations au cours des années 1901 et 1902, avec un nombre de 7.520 manifestants ; en outre dix manifestations eurent lieu à l'occasion du Premier Mai, avec 1.000 manifestants à Varsovie, 700 à Minsk, etc. 260 réunions et meetings ont été tenus : plus de 36.000 personnes y assistaient. Le chiffre moyen des assistants pour chaque réunion variait de 100 à 150, mais il y eut des meetings de 1.000 et de 1.500 personnes.

LE BUND

l'entendit pas ainsi. Immédiatement, sur ses ordres, la police envahit la galerie et arrêta dix-huit personnes. On les traîna au commissariat et là, en présence du gouverneur, du préfet de police et d'un médecin, on administra à chacun des manifestants un certain nombre de coups de verges que von Wahl comptait à haute voix. Et quand l'exécution était terminée, le gouverneur remettait lui-même (trait d'esprit d'un fonctionnaire russe) à chaque victime un billet avec cette inscription : « Félicitations à l'occasion du premier Mai ».

Conçoit-on la torture morale de ces hommes conscients, de ces socialistes pleins du sentiment de leur dignité personnelle? Une grande consternation s'abattit non seulement sur les bundistes, mais sur la nation juive tout entière : jamais le mépris de la légalité, (1) jamais le triomphe de la soldatesque brutale ne se manifesta avec tant d'insolence et de cynisme.

Un appel du « Bund » traduisit éloquemment l'indignation générale :

...Pourquoi donc tombent sur nous à bras raccourcis tous ces gendarmes, mouchards, gouverneurs et cosaques? Pourquoi élève-t-on tant de prisons pour nous y enfermer? Pourquoi peuple-t-on par nous les déserts froids de la Sibérie? Que faisons-nous donc pour qu'on nous combatte par ces cruels moyens? Nous sommes des socialdémocrates, — l'avant-garde du prolétariat militant, — nous ne demandons qu'une chose : la vérité dans toutes les sphères de la vie sociale et individuelle. Nous voulons supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme, nous voulons le règne de la justice, de la liberté et de la fraternité. Nous ne

(1) Il faut remarquer que les Juifs, en leur qualité de citadins, ont été de tout temps soustraits à la peine des verges, « réservée » à la classe rurale.

voulons pas que la terre soit arrosée de sang, de sueur et de larmes et plongée dans un océan de misère et de famine. Nous ne voulons pas de despotes grugeant les peuples. Notre idéal est l'idéal radieux de la société socialiste...

La bande de voleurs, d'assassins et de débauchés qui tient le pouvoir avait essayé de tous les moyens pour combattre la Révolution : prison, déportation, massacres en masse dans les rues et dans les commissariats, assassinats hypocrites accompagnés de la comédie de l'« autopenaison », assassinats purs et simples par les balles des soldats, et enfin la dépravation « légale ». Mais tous ces moyens ont échoué. Et voilà que la bande a imaginé un nouveau procédé infernal, par lequel elle compte réduire le peuple au silence, en frappant son imagination par l'effrayante image de la honte suprême. Mais elle oublie qu'on ne peut saturer de violence l'atmosphère que jusqu'à une certaine limite. Au delà de cette limite, la révolte soulève toutes les couches de la société; un courage désespéré fait place à la soumission servile, les morts sortent des tombeaux et devant chacun se dresse ce dilemme fatal : jeter bas les chaînes de l'esclavage, ou mourir.

L'Appel voit dans l'exaspération du gouvernement les convulsions de son agonie :

Oui, le jour de la délivrance luit déjà. Et les tyrans tremblent, et s'agitent effarés les esprits des ténèbres. Car ils sentent que leur temps est fini et que le règne de la violence touche à son terme...

Il se termine par un appel à la vengeance :

...Nous luttons par des moyens pacifiques. Nous ne voulons pas verser du sang humain. Mais... la patience a des limites. Ce ne sera pas de notre faute si la vengeance et la haine populaires se traduisent un jour par un acte de violence... C'est à Wahl et à ses acolytes qu'en incombera la responsabilité...

Cet appel fut entendu. Deux jours après, un ouvrier juif, Hirsch Lekert, tira plusieurs coups de revolver sur

LE BUND

le gouverneur. Celui-ci fut légèrement blessé. Le « Bund » salua en termes enthousiastes l'acte du justicier, qui « avait vengé l'honneur de la classe ouvrière juive et la dignité humaine outragée et bafouée par un satrape du tsar ».

Lekert traduit devant une cour martiale fut condamné à la pendaison. Il est mort simplement et bravement. Sa mémoire, dit un Appel du « Bund », restera éternellement gravée dans les cœurs des prolétaires juifs et de tous ceux qui n'ont pas désappris encore à haïr l'injustice.

L'attentat de Lekert a relevé les courages. Le gouvernement dut abandonner la « politique des verges » et révoquer von Wahl. Quant au « Bund », il a repris avec plus de vigueur et de succès sa propagande anti-gouvernementale.

Le parti socialiste russe se rendait, compte dès le début de l'appui puissant que le « Bund » lui apportait dans sa lutte contre le tsarisme. Et l'organe officiel de ce parti, l'*Iskra*, ne ménageait pas à l'organisation ouvrière juive ses compliments et ses encouragements. Mais au cours des deux dernières années un changement survint. Des contestations sur les attributions du « Bund » au sein du parti furent élevées dans l'*Iskra*. Une polémique très acerbe s'ensuivit et au second Congrès du parti socialiste russe le « Bund » se sépara de ce parti.

Cette scission, il faut le dire, a été rendue inévitable par l'intransigence du parti et par les attaques de l'*Iskra*.

Comme nous l'avons déjà dit, le Parti socialiste russe reconnaissait dans son « Manifeste » à chaque nationa-

lité « le droit à la reconnaissance et à l'affirmation de son individualité propre ». Ce droit vague et mal défini n'a pas peu contribué à tenir à l'écart du parti russe les organisations et les partis socialistes de Pologne, de Lithuanie et d'Arménie. Seul le « Bund » y a adhéré. Mais à mesure que le mouvement ouvrier juif s'étendait, que l'organisation se compliquait et que l'éveil du sentiment national juif en Russie, provoqué par le sionisme, a gagné les masses ouvrières, la situation devait changer. Le « Bund » voulait sortir de la tutelle du parti, tout en restant lié à lui par une sorte d'union fédérale. Mais le Parti s'y est obstinément refusé. Le Congrès n'a même pas voulu considérer le « Bund » comme le représentant unique du prolétariat juif, et s'est refusé à reconnaître aux israélites, comme aux autres nationalités habitant la Russie, le droit à une autonomie de langues et d'institutions nationales, autonomie qui a été préconisée et adoptée pour les diverses races habitant l'Autriche-Hongrie par le Congrès de Brunn en 1897. (1)

Il ne restait donc au « Bund » d'autre ressource que de

(1) Voici les décisions de ce Congrès sur la question des nationalités :

1° L'Autriche doit être transformée en une confédération démocratique de nationalités.

2° Les *provinces historiques* (c'est-à-dire territoriales) doivent être remplacées par des *groupements nationaux autonomes* (national abgegrenzte selbstverwaltungskoerper), administrés par des chambres nationales élues au suffrage universel.

3° Les districts autonomes de chaque nationalité doivent être constitués en une fédération nationale (National einheillicher Verband), gérant avec l'autonomie la plus complète toutes les affaires touchant cette nationalité.

4° Les droits des minorités nationales seront garantis par des lois spéciales préparées par le Parlement central.

LE BUND

se détacher du parti, et de travailler en toute indépendance. Mais cette scission a sans doute affaibli le parti. On ne peut que le regretter pour les chefs de la Social-démocratie russe, qui ont sacrifié à l'unitarisme étroit et forcé, — héritage de l'absolutisme russe, — les intérêts supérieurs de la cause socialiste.

Quant au « Bund », il continue, ayant recouvré sa liberté, à lutter contre le tsarisme; mais ses tendances nationales s'accroissent de plus en plus, et sous ce rapport, le parti bundiste seconde les efforts et contribue à l'action d'un autre parti puissant, le parti sioniste.

Le Sionisme

Tandis que, en dehors du « Bund », il n'existe ni en Europe, ni en Amérique, de parti ouvrier israélite militant, il y a dans tous les pays de la dispersion juive des partis et des fédérations sionistes.

Le Sionisme, on le sait, aspire à la création d'un État juif en Palestine. Ce mouvement politique, dont l'initiateur et le chef était le docteur Herzl, récemment décédé, s'achemine à son but par plusieurs voies. Les négociations diplomatiques entamées avec le Sultan et les grandes puissances, la création d'institutions financières (la « Banque coloniale juive » et le « Fonds national »), destinées à l'achat des territoires palestiniens, l'agitation et la propagande en faveur de la cause sioniste dans les milieux juifs et non-juifs, telles sont les différentes manifestations de l'activité sioniste. Cependant le caractère du mouvement varie suivant les pays. En Russie, où se trouve le gros du peuple juif, le mouvement sioniste est plus intense, plus étendu et plus profond qu'en Occident.

Il y a à cela plusieurs raisons.

Le Sionisme, comme l'a dit M. Max Nordau, est une

LE SIONISME

désignation nouvelle d'une chose très ancienne. A l'origine, après la destruction du second Temple et la conquête romaine, le Sionisme s'est manifesté par des révoltes et des soulèvements. Ce désir naturel à un peuple vaincu, de recouvrer son indépendance, a revêtu après la dispersion, dans les pays d'exil, une forme mystique : le Messianisme. L'attente d'un Messie, qui ramènerait le peuple juif dans sa patrie, était la seule lueur de joie capable d'éclairer l'existence dans les ghettos du moyen-âge.

Ce n'est que vers la fin du dix-huitième siècle, sous la poussée des idées égalitaires de la Révolution française, qu'un changement survint. Le Sanhédrin convoqué par Napoléon en France, Moïse Mendelssohn et ses disciples en Allemagne déclarent qu'ils ne reconnaissent pas d'autre patrie pour le juif que celle où il est né et à laquelle il est tenu par des relations civiques. Le Sionisme, pour Mendelssohn et ses adeptes, n'était plus le retour dans la terre des ancêtres. C'était l'établissement du monothéisme juif, c'était le triomphe de la morale juive, morale de fraternité et de justice. Loin de se rassembler en un corps de nation, les juifs devaient rester dispersés parmi les peuples, afin de les amener à la fraternité universelle, au cosmopolitisme idéal.

Le moment semblait propice à la réalisation des théories de Mendelssohn. « La Révolution émancipatrice aidant, dit M. Rouffie dans son excellent article sur le Sionisme, (*Pages libres*, numéro 157) on pouvait entrevoir le jour où le judaïsme ne serait plus qu'une confession religieuse. En professant une religion d'idéal progressif, les juifs s'étaient préparés de bonne heure

à être les artisans du progrès social et du progrès économique. Que leur fallait-il pour y parvenir ? La liberté réelle et la légalité absolue, c'est-à-dire la dissolution de l'hostilité séculaire qui les entourait : ils ne l'obtinrent pas. »

L'antisémitisme, qui avait sommeillé, se réveilla dans toute l'Europe occidentale. Il a porté un coup décisif aux rêves de fraternité du sionisme spirituel de Mendelssohn et donné un regain de vigueur au sionisme traditionnel qui restait vivace au cœur d'une partie des juifs d'Occident, dont les aspirations ont trouvé un écho dans le livre retentissant de Moïse Hess, « Rome et Jérusalem », paru au lendemain du jour où les juifs allemands avaient acquis l'égalité des droits.

En Russie, les théories du philosophe juif d'Allemagne n'ont exercé aucune action sur ses coreligionnaires. Le souffle puissant de la Révolution n'est pas parvenu jusqu'aux bourgades juives de Pologne et de Lithuanie. L'émancipation des israélites, proclamée en France dès 1789, commençait à peine en Russie dans le troisième quart du dix-neuvième siècle. Et elle fut aussitôt arrêtée.

C'est pourquoi le sionisme en Russie, à la différence du sionisme occidental, garde tous les caractères d'un mouvement populaire. Le juif d'Occident aboutit au sionisme par un processus psychologique, parfois douloureux et compliqué. Le sionisme résulte, pour l'élite juive de l'Occident, dit M. Nordau, (1) en partie de leurs impulsions spontanées, de leur enthousiasme pour

(1) « Le Sionisme », page 8.

LE SIONISME

l'histoire et le martyrologe du peuple juif, de l'ambition qu'ils ont de sauver, pour un avenir sans fin, le tronc antique, d'ajouter aux hauts faits de leurs aïeux les hauts faits de leurs descendants ; en partie, le sionisme est le résultat de deux impulsions venues du dehors : premièrement le sentiment de nationalité qui, durant un demi-siècle, a dominé les pensées, les sentiments européens, et déterminé la politique mondiale ; secondement l'antisémitisme, qui a été, chez la plupart des sionistes, la contrainte qui les obligea à réfléchir à leurs relations avec les peuples.

Au contraire le juif russe est sioniste sans beaucoup y réfléchir, par sentiment, par instinct, par la souffrance et les désirs. On peut dire que le sionisme est l'expression du judaïsme dans l'Europe orientale.

Déjà, il y a un quart de siècle, l'exemple des Serbes et des Bulgares, appelés à la vie par le traité de Berlin, a fait germer confusément dans l'esprit de plusieurs israélites russes l'idée de l'établissement des juifs sur le sol des ancêtres. Une colonie agricole israélite, la première, fut fondée en 1879, en Palestine.

En 1881 des émeutes antijuives se produisirent dans plusieurs villes de la Russie. C'est alors que parut la brochure du docteur Pinsker, un juif russe : l'« auto-émancipation », qui préludait au sionisme politique, comme le dit M. Max Nordau, et contenait déjà ses principes essentiels. Les juifs, d'après M. Pinsker, ne sont pas seulement un groupement religieux, mais constituent une nation. Ils veulent vivre dans leur propre pays, en Palestine. Leur régénération doit être à la fois économique, physique, intellectuelle et morale.

Enflammés par les idées de Pinsker, plusieurs groupes d'étudiants et d'ouvriers juifs émigrèrent en Terre Sainte et y fondèrent une vingtaine de colonies agricoles. Plusieurs sociétés se formèrent en Russie et dans toute l'Europe pour venir en aide à ces colons. Le mouvement était ainsi esquissé. Mais il manquait d'ampleur et d'envergure. Pour qu'il s'étendit il lui fallait un chef qui ne fût pas seulement un prophète ou un pamphlétaire ; il lui fallait aussi un livre simple, précis, exposant non des aspirations mal définies, mais un système où se trouveraient réalisées les espérances un peu vagues des juifs persécutés. Le chef fut Théodore Herzl, et le livre : *l'État juif*. Ce livre, salué par des centaines de milliers de juifs comme un acte de délivrance, fut le point de départ du sionisme politique.

Les palestinophiles juifs de Russie, partisans de la petite colonisation en Palestine, se rangèrent en grand nombre sous la bannière sioniste. Ils prirent une part très active aux différents congrès sionistes, tenus à Bâle et à Londres. C'est principalement par l'argent des sionistes russes que sont alimentés les fonds du parti. Et si pauvres que soient la plupart des Israélites de Russie, dont le dénuement dépasse celui des prolétaires les plus misérables de l'univers, ils trouvent moyen de contribuer, à force d'héroïques sacrifices, par une cotisation minime en fait, mais relativement onéreuse pour eux, à l'œuvre de la propagande sioniste. Ainsi, la majorité des actionnaires de la « Banque coloniale sioniste » et des souscripteurs du « Fonds National », — établissements financiers du Parti, — se trouve en Russie.

LE SIONISME

Nous lisons, en effet, dans le rapport du « Comité d'action » :

« Naturellement, c'est la Russie qui tient la tête du mouvement sioniste. Les chiffres que nous avons sous les yeux et qui ne se rapportent qu'à l'année courante, (1903) nous montrent l'augmentation de notre mouvement dans ce pays. Au commencement de cette année, il y avait là-bas 1.146 sociétés; il y en a, en ce moment, 1.572. L'augmentation est de 426 sociétés, soit de 37 0/0 environ. Ce taux d'augmentation atteint dans certains rayons un chiffre bien plus élevé. Ainsi dans le rayon de Vitebsk, il atteint 61 0/0...

« Comme témoins vivants de l'extension du sionisme en Russie, nous pouvons voir à ce congrès des délégués de Sibérie, de Tachkent et des montagnards juifs du Caucase...

« Les nombres des Schekels (1) rentrés, des actions vendues et des dons reçus pour le Fonds national sont en rapport avec l'augmentation, en Russie, des sionistes organisés et actifs. Les timbres du Fonds national, qui constituent un impôt librement consenti, sont employés à toutes les occasions...

« En ce qui concerne la vie intérieure des groupes, celle-ci est agitée et intense. Comme preuve de l'activité sioniste en Russie, nous pouvons noter que le siège central russe a reçu dans le courant de l'année dernière 14.256 lettres et en a expédié 17.937. A côté de la propagande orale, il a été distribué un grand nombre de brochures et appels s'élevant à 180.000;

(1) Contribution annuelle de un franc environ payée par chaque sioniste.

pour le rayon d'Elisabethgrad seul, ce nombre a été de 83.000.

Les sionistes russes laissent le soin des démarches et des négociations politiques au docteur Herzl et aux Comités occidentaux. Ils s'occupent surtout de l'éducation politique et nationale des populations juives de l'Empire.

La plupart des sionistes d'Occident considèrent le sionisme comme une œuvre philanthropique, d'une philanthropie très large, il est vrai, « dédaignant les sentiers battus de la charité dégradante pour utiliser au profit des misérables les ressources de l'économie sociale »; (1) au contraire, les sionistes russes voient en lui leur régénération et leur rédemption nationale. Retour au judaïsme d'abord, et au pays des ancêtres ensuite, telle est leur devise. C'est pourquoi ils ont couvert le Territoire juif d'un réseau d'écoles, de bibliothèques, de salles de lecture. L'action économique n'a pas été négligée non plus. Des caisses d'épargne, des coopératives de production et de consommation ont été créées dans plusieurs villes. La littérature hébraïque a pris, grâce au sionisme, un nouvel et puissant essor. Des journaux, des revues, paraissant à des milliers d'exemplaires, se sont fondés. Toute une pléiade de poètes, (Bialik, Tchernichovsky) d'écrivains et de philosophes, (Achad-Haam, Braïnin, Sokolov) surgit.

L'hébreu est devenu de plus en plus une langue parlée dans les agglomérations juives de Russie, grâce à ce renouveau vivace. Au sein même du parti sioniste, des courants divers se formèrent. Il y a le groupe des vieux

(1) M. Rouffle, *le Sionisme*, page 10.

LE SIONISME

sionistes : les rabbins et les orthodoxes. Il y a le groupe avancé : les sionistes socialistes.

« Les idées salutaires du socialisme, écrit l'un d'entre eux, trouveront dans la colonisation juive la plus large application. Déjà, la nationalisation du sol et l'organisation coopérative de la production sont inscrits dans le programme sioniste. Ce n'est là qu'un commencement. Le peuple juif a été grand dans sa lutte pour la foi ; les temps et les conditions ayant changé, c'est pour la justice sociale qu'il est prêt à combattre avec le même héroïsme. Mais cette justice est inséparable de l'idéal sioniste, c'est-à-dire de l'existence d'un peuple autonome et libre. »

« L'organisation sioniste, poursuit-il, c'est le peuple juif lui-même luttant pour son autonomie ; elle comprend donc toutes les classes de la nation. Mais cela ne peut empêcher les socialistes d'en faire partie, en combattant pour leur idéal. Les capitaux dont disposera l'organisation sioniste se composeront des sommes des sociétés philanthropiques et du Fonds national ; celui-ci est formé par des souscriptions périodiques de la nation ou par un impôt sur les communautés juives. Ce sont donc des capitaux nationaux ; dès lors, les réformes socialistes ne portant atteinte à aucun intérêt privé, mais réglant seulement le mode d'emploi des capitaux populaires, seront faciles à réaliser. L'esprit démocratique du peuple juif ne s'épanouira définitivement que dans son propre pays ; c'est ainsi que les juifs auront puissamment contribué non seulement au socialisme théorique, mais aussi au socialisme pratique. »

Et il conclut : « En Occident la France, en Orient la

Judée autonome deviendront les foyers d'où la lumière et l'action socialistes jailliront sur le monde entier. » (1)

Grâce à l'initiative des sionistes avancés, les ouvriers sionistes se groupèrent en associations (Poalé Zion). Les « Poalé Zion », c'est-à-dire les ouvriers de Sion, se placent sur le terrain de la lutte de classes ; ils affirment hautement leurs revendications socialistes ; mais tout en combattant pour leurs intérêts économiques contre leurs patrons sionistes ou non-sionistes et contre le gouvernement russe qui soutient ceux-ci, ils adhèrent en même temps au programme sioniste. Les « Poalé Zion » considèrent la création d'un État démocratique et socialiste en Palestine comme le but final du prolétariat juif. Au demeurant, dans les pays d'exil, en Russie principalement, la lutte s'impose contre le régime d'oppression et de massacre. (2) Et lors des tueries de Kichinev, les « Poalé Zion » engagèrent résolument le combat contre les agitateurs antijuifs, contre les fauteurs de « pogromes » et contre les autorités complaisantes. Dans leurs « Appels » répandus par milliers d'exemplaires, ils préconisèrent la résistance armée aux émeutiers et aux policiers.

« Assez de s'incliner, dit un « Manifeste », devant

(1) *Revue Socialiste*, page 210, année 1903. — Deka-Duo. Autonomie juive et philanthropie.

(2) Le parti « Poalé Zion » est un parti prolétarien juif... Le parti « Poalé Zion » tend à la création d'un centre politique et national en Palestine ; il préconise une lutte active contre l'ordre social existant... Le parti « Poalé Zion » adopte le programme du parti socialiste international qui tend à l'abolition de la société capitaliste et à l'établissement d'un État socialiste... Le Parti considère la création d'un centre national et politique en Palestine comme une condition essentielle de l'existence et du développement normal du peuple juif... (*Programme des « Poalé Zion »*).

chaque fonctionnaire... Les temps sont passés où les juifs se laissaient opprimer sans opposer la moindre résistance. L'heure est venue de répondre à la violence par la force, en combattant nos ennemis les armes à la main. Et quand on lâche sur vous des brutes sanguinaires, nous vous disons : Armez-vous, et descendez dans la rue. Votre dignité d'hommes et de juifs l'exige...

« Nous ne nous laisserons plus égorger ! Nous ne permettrons plus qu'on foule aux pieds notre honneur ! Nous avons trop compté sur les secours du dehors, sur les lois, sur les hommes éclairés, sur les gouvernements. Notre meilleur appui, c'est nous-mêmes... »

« Dans le long et difficile combat qu'il nous faudra soutenir pour le triomphe de l'idéal sioniste, le courage, l'audace et l'énergie sont nécessaires. Que la résistance aux sauvageries antisémites et la défense de notre honneur en soit la première manifestation... »

Ces appels vibrants ont relevé partout les courages. Dans toutes les villes des « Comités de défense » se formèrent. Et lorsque, six mois à peine après les massacres de Kichinev, les émules de M. von Plehwe voulurent susciter une émeute antijuive à Homel, ils se heurtèrent à une résistance vigoureuse. Les « Poalé Zion », unis aux bundistes, avaient dispersé les bandes des émeutiers. Il y eut des collisions sanglantes, des blessés et des morts de part et d'autre. Mais on n'a pas eu à enregistrer d'assassinats ni de viols. (1) Depuis lors, à Smela, à Rovno, grâce aux organisations

(1) A Homel, comme partout, la troupe protégeait les émeutiers. Elle ne tirait que sur les Juifs ; quelques ouvriers furent tués.

ouvrières, des violences purent être conjurées. On peut même être certain dorénavant, si toutefois les « Comités de défense » continuent à se montrer actifs, que l'ère des massacres à la Kichinev sera close.

La lutte contre l'ennemi commun avait rapproché les « Poalé Zion » et les partisans du « Bund ». Il faut dire qu'au début les rapports entre les deux partis étaient quelque peu tendus.

Les bundistes accusaient les sionistes de faire le jeu du gouvernement russe, en s'abstenant de le combattre et en prêchant l'indifférentisme en matière politique. De leur côté, les sionistes reprochaient aux bundistes de sacrifier les ouvriers israélites, soit aux bénéfices aléatoires de la Révolution russe, soit au profit d'une Constitution qui ne saura suffire à garantir la liberté intégrale du peuple juif.

Cependant, au cours de ces dernières années, le temps et les circonstances aidant, une détente s'était produite. D'un côté les bundistes se sont rapprochés de leur peuple, en se groupant en une organisation nationale israélite, en adoptant la langue juive, en reconnaissant le droit du peuple juif à une autonomie nationale en Russie.

De l'autre côté les sionistes, la jeunesse sioniste surtout, ont reconnu la nécessité, dans l'intérêt même du sionisme, de combattre le tsarisme qui avilit et dégrade le peuple juif en Russie et entrave par tous les moyens son développement économique et politique.

De sorte que sous la poussée des événements un rapprochement tend à s'opérer entre les deux partis, qui, dans leur ensemble, représentent le judaïsme russe contemporain. Le gouvernement russe, — est-il besoin de le

LE SIONISME

dire, — ne fait pas meilleure figure aux ouvriers sionistes qu'aux ouvriers socialistes. Il a frappé avec la dernière rigueur le sioniste Dachevsky, l'auteur de l'attentat contre le sinistre Kruchevan, organisateur des massacres de Kichinev. Il sévit contre les « Poalé Zion » et a pris dernièrement une série de mesures sévères contre les sionistes en général.

Malgré ces persécutions, le mouvement sioniste gagne de plus en plus du terrain en Russie.

Conclusion

Nous avons essayé dans les chapitres qui précèdent de renseigner le lecteur français sur les mouvements divers qui agitent le judaïsme russe. Deux partis se trouvent en présence : l'un national, l'autre prolétarien. L'un réclame le droit imprescriptible de chaque nation à la liberté intégrale, et aspire à l'indépendance dans le pays des ancêtres. L'autre se place sur le terrain de la lutte de classes, se fait l'artisan de la Révolution, et combat pour son autonomie nationale en Russie même. On ne peut préjuger de l'avenir de ces deux partis. Mais la conclusion qui se dégage de l'étude des faits est que nous assistons à un véritable réveil national des juifs en Russie. C'est la renaissance de la conscience juive, la fronde nouvelle de l'idéal millénaire des prophètes. Le vieux peuple qu'on croyait mort se réveille comme tant d'autres et veut desceller la pierre de son tombeau. Que ce soit en Russie, où ses fils montent allègrement sur l'autel de la Révolution, que ce soit en Palestine, où ils rêvent d'une société meilleure, c'est toujours son vieil idéal de justice et de vérité qu'Israël poursuit avec une ténacité inlassable. Dans la grande lutte pour l'émancipation humaine, le peuple de la Bible et des prophètes n'abdique pas ses anciennes traditions.

ELIE EBERLIN

GEORGES DELAHACHE

UN VOYAGE D'ÉTUDES

UN VOYAGE D'ÉTUDES

Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits...
Nul ne pourra être inquiété pour ses opinions religieuses...

*Déclaration des Droits de
l'Homme et du Citoyen.*

... Nos deux nations amies et alliées ...

A bord du « Pothuau », 1897.

Devant quiconque, n'étant pas Russe, prétend s'aventurer dans l'Empire des Tsars, un mur s'élève, imposant et rébarbatif. On persiste à enseigner aux enfants que la Russie est un État d'Europe : il faut pourtant moins de visas, de sceaux et de contresceaux pour fonder un comptoir à Santiago ou faire sa fortune à la Bourse de Johannesburg, que pour passer une nuit d'hôtel à Varsovie. Le titre de citoyen français, qui devrait, à lui seul, assurer à tous ceux qui le portent, dans leurs relations avec l'étranger, un égal respect et un traitement égal, est de nul effet sur les représentants de l'administration russe en France indépendamment, si je puis dire, de son support confessionnel; et il y a vraiment quelque étrangeté à n'avoir jamais fait valoir, aux yeux de la chancellerie amie et alliée, la dignité de ce titre, qui se suffit à lui-même. Je sais la modestie de ma protestation, et sa probable inefficacité; mais je l'estime nécessaire; aussi bien une protestation vaut-elle par elle-même, par la raison, par le droit sur lequel elle se fonde. On acclame la France, mais, quand les jours de liesse

Georges Delahache

sont passés, que les délégations chamarrées se sont évacuées avec la fumée du champagne, on l'arrête à la frontière, comme les autres nations, peut-être un peu plus que les autres, étant plus représentative de la liberté : l'esprit français n'est pas article d'importation. Donc, même Français, et même catholique, l'étranger, suspect par définition, n'entre sur le territoire russe que s'il a été dûment étiqueté et parafé au départ. Mais, s'il est protestant, surtout s'il est juif, il faut qu'il ait l'âme chevillée au corps pour ne pas laisser toute espérance à la porte du Consulat Général : car c'est là, — pour le Parisien du moins, — que se joue le prologue de tout voyage en Russie. « Vous avez votre passeport?... Vous vous appelez?... Ah ! vous êtes... israélite ?

— Oui, Monsieur.

— *Alors...*

— ... ? ...

— *Alors*, il faut vous procurer un certificat du chef de la maison pour laquelle vous partez, constatant que vous êtes bien à son service, et dont la signature doit être légalisée par le commissaire de police de son quartier. Il vous faut aussi une carte de légitimation, comme celle-ci... (et le fonctionnaire vous montre négligemment un spécimen de cette carte, au nom de M. Mayer Lehmann ou de M. Salomon Lévy...). Cette carte doit vous être délivrée par la Chambre de Commerce, avec légalisation de la signature du chef de maison, plus le visa légalisé et le cachet du Président de la Chambre de Commerce... »

Vous avez remarqué cet *alors* ? — compris tout ce qu'il signifie de démarches, de pourparlers, de vexations, de témoins à produire, de signatures à solliciter, — mieux encore, entrevu tout ce qu'il recèle, dans un État autocratique et religieux, de misères et d'iniquités.

*
* *

... Dès l'entrée en Roumanie on comprend que Paris est loin et qu'on a quitté l'Europe libre : il suffit de subir à la frontière les formalités du passeport sous l'œil d'une police déjà soupçonneuse, de voir les douaniers fouiller de fond

UN VOYAGE D'ÉTUDES

en comble la maigre valise d'une voyageuse mal vêtue, — parcequ'ils y ont aperçu deux brochures en hébreu, — fouiller, dis-je, fouiller, ce qui s'appelle fouiller... sans hésitations ni pudeur, jusqu'aux replis des chemises salies... Il apparaît dès cet instant qu'on s'éloigne de la civilisation. Je ne veux pas insister sur une impression de Roumanie un peu rapide et limitée à une seule ville : Jassy. Elle mériterait pourtant qu'on s'y arrêtât. Flanquée de chaque côté par trois ou quatre grands édifices publics de construction assez récente et qu'une autorité prévoyante a placés loin du centre, en dehors de la ville active, pour donner à celle-ci la tentation de s'allonger jusqu'à ces points extrêmes, elle boude depuis ce moment et déchoit malgré cette habileté administrative.

Ici, la plupart des commerçants sont juifs, la plupart des roumains sont militaires et fonctionnaires, quelques-uns seulement commencent à s'essayer aux affaires. Malheureusement les troubles qui bouleversèrent et ensanglantèrent le pays à maintes reprises ont laissé des traces profondes dans la population juive, qui sent perpétuellement la menace au-dessus d'elle. On sait que l'Europe, par le traité de Berlin, a pris les juifs de Roumanie sous sa protection, les déclarant égaux en droits à leurs concitoyens des autres confessions, — mais aussi, que le gouvernement roumain, par une ingénieuse fiction qui rappelle le mot célèbre du moine affamé de bonne chère en temps de carême, les a, pour les persécuter à son aise, baptisés « Étrangers ». Aussi ceux qui avaient les situations les plus indépendantes sont partis, ceux qui restent, sont des gens ruinés, de petits boutiquiers qui ont grand magasin sur rue et ne possèdent pas en réalité une parcelle de leur marchandise. La vie est lente, triste, inquiète, le commerce meurt, entre les juifs qui ne font plus d'affaires et les roumains qui n'en font pas encore, et la situation est d'autant plus pénible que leur inquiétude, toujours en éveil au milieu des controverses passionnées dont ils sont l'objet et qui par à-coups passent dans le domaine des faits, s'énerve particulièrement en ce moment : *Kichinev* n'est pas loin dans l'espace, — quatre heures de chemin de fer, — ni dans le temps, — trois mois à peine, —

Georges Delahache

ils se ressentent encore de l'ébranlement qu'ils ont éprouvé, et la même impression se dégage de toutes les conversations : ici, on peut toujours craindre un Kichinev, mais un Kichinev pire que l'autre, un Kichinev « sans fin » : l'administration de ce pays a bien le pouvoir de « laisser faire », — euphémisme correct ; — aurait-elle aussi sûrement celui d'arrêter?... Heureux donc les juifs de Russie, puisqu'ils ne sont pas à la merci de brutalités spontanées et récalcitrantes à la répression, mais bien sous la tutelle d'une administration forte qui intervient toujours... d'abord pour provoquer le mouvement, ensuite pour le comprimer : tel fut, en effet, nous l'allons voir, la caractéristique et pour ainsi dire l'originalité des journées de Kichinev.

*
* *

De Jassy à Kichinev, — il n'y a pas cent ans que les deux villes sont séparées par une frontière politique, — c'est le même pays qui se continue, l'immense plateau qui s'étale sous la brûlure du soleil. Après quatre heures d'un roulement lent et d'interminables arrêts, on aperçoit enfin, dominant les rues sableuses et les petites maisons basses qui dévalent jusqu'au bord de la voie, des tours et des clochers, de lourdes coupoles blanches et vertes, des pâtés de pierres éclatant au soleil, tout l'appareil d'une grande ville : à dix mètres du train, dans un sentier qui borde les blés, par une attention symbolique du hasard, un paysan moldave bouscule une femme et la frappe à tour de bras : c'est Kichinev. Il faut bien avouer qu'en France on ne connaissait pas le nom de Kichinev, il y a un an (plût à Dieu qu'il ne fût pas sorti de son obscurité!), qu'avec nos habitudes d'esprit un peu casanières nous ne pouvions pas très bien nous représenter ce qu'est l'aspect d'une ville de 100.000 habitants, — en Bessarabie, — et qu'enfin nous avions de la peine à concevoir que la localité inconnue naguère où se passèrent hier tant d'horreurs sauvages fût ce qu'on appelle une grande ville. C'est donc avec une émotion où le piquant de l'impression présente se mêle au tragique du souvenir qu'on met le pied sur le quai d'une

UN VOYAGE D'ÉTUDES

grande gare, qu'on traverse un buffet très élégant, avec nappes, services, vins et sodas à l'européenne, qu'on trouve devant la gare, après quelques touffes de verdure qui égaient gentiment la monotonie du sable, un tramway aussi confortable, — ni moins ni plus, — que ceux de nos petites villes françaises, et auprès duquel, en attendant le départ, un gamin crie ses journaux à vendre. — Le tramway suit de larges rues toutes droites que coupent à angles droits d'autres rues également droites et larges : cette ville barbare, — elle fut turque jusqu'en 1812, et depuis elle est russe, — est bâtie comme par principes, à la manière de New-York ou de Buenos-Ayres, et sa symétrie rappelle celle des blocs américains. D'élégantes troïkas aux chevaux ardents, de hautes maisons avec de grandes fenêtres et de petits balcons, d'importants magasins très européens d'apparence, banques et pharmacies, « nouveautés » et librairies, un « Hôtel National », un « Grand Hôtel », des *Konditorskaia* où l'on déguste des glaces fort bien servies, Jardin Public paisible et riant, cartes postales illustrées, — sommes-nous donc si loin de chez nous ?... en pays de barbarie ? — Il est vrai que les rues, brillantes dans le quartier riche, s'achèvent en une épaisse poussière de sable gris, entre des maisons basses sans étage, crépites de jaune, de rouge, de bleu, dont le toit s'avance en péristyle préservateur du soleil sur des colonnettes de bois également colorées : agglomération de « cases nègres » sur un haut plateau balayé par d'immenses souffles chauds qui viennent de très loin... Parfois, un grand carré vide, — un marché, — où à de certains jours les étals s'emplissent et s'animent, où, le soir, de pauvres petites lumières falotes, d'huile ou de chandelle, éclairent en tremblotant le visage rude de quelques miséreuses accroupies devant leur balance, tandis qu'à l'estaminet voisin une aigre musiquette fait danser, entre deux bolées de « tchai », de « kvass », ou de « pilsner » fabriquée à Riga, les soldats, les paysans, les filles... Il est vrai qu'à deux pas de la confiserie à la mode, — et ceci n'est pas, je l'affirme, une illusion de voyageur dont l'esprit serait trop occupé par l'objet de son voyage, — les malheureux regardent d'un air déliant l'étranger qui

passent et portent dans leurs yeux l'affolement des effrois d'hier, — tel l'assassiné dont la rétine convulsée garde, dit-on, l'image de l'assassin; — et, dans le vague de tous ces regards perdus au lointain d'un souvenir terrible, on croit lire la même interrogation inquiète : « Qu'est-ce que ces gens ? Que va-t-il encore nous arriver ? » Il est vrai que, si les chambres du Grand Hôtel sont modernes, mieux vaut n'y pas coucher, pour éviter la présentation de son passeport à l'autorité indiscreète, qu'il faut prendre des précautions, ne pas se faire remarquer de la police, ne pas parler trop haut dans le train, examiner à la dérobée ses compagnons de wagon, ne pas avoir l'air trop curieux, trop surpris, trop étranger dans le pays, ne pas compromettre les indigènes qui veulent bien vous indiquer les chemins et vous renseigner sur les choses, mais qui aiment mieux ne pas se montrer avec vous en public, — et vous renseigner entre quatre murs...

Entre quatre murs ils parlent volontiers, et ce n'est pas sans émotion qu'on les entend faire appel à la loyauté française, pour que leur nom ne soit pas divulgué : la Sibérie pour eux est à la fois trop près et trop loin. Non que nous ayons appris des choses plus effroyables que celles qu'on sait déjà; du moins nos constatations sont-elles, des rapports qui les ont précédées, une terrible confirmation.

Nous avons entendu le récit d'un M. G... qui fut attaqué en descendant du tramway, et laissé pour mort, — heureuse circonstance à laquelle il dut la vie. — De son bureau il voyait les émeutiers et les policiers, pêle-mêle, faire sortir les Juifs de leurs magasins. Il écrit quelques lettres, les donne à son employé pour le courrier, s'en va, saute dans le tramway. Il aperçoit un cadavre abandonné sur le chemin, puis plus loin, une trentaine de personnes qui brisent et saccagent tout ce qu'elles rencontrent, devant des soldats impassibles. Il veut d'abord descendre du tramway, puis, effrayé, reste. Du tramway un chrétien crie aux soldats : « Vous êtes ici pour protéger, et vous assommez ! »

G... se sent réconforté par ce cri de protestation, mais voici qu'on a dépassé le groupe des pillards, qu'on arrive

UN VOYAGE D'ÉTUDES

à la station, où un autre groupe hurle, frappe, le reconnaît pour juif, l'arrête. Un cri : « On va nous tuer !... », auquel la voix courageuse du même chrétien répond : « Nous sommes ici sans armes... » G... tombe sous des coups de pierres vigoureusement assénés, on le jette à la station où il fait le mort jusqu'au lendemain matin. Après une semaine et demie de maladie, le jour où pour la première fois depuis l'affaire il sortait de chez lui, il rencontre son défenseur chrétien : c'était un prince caucasien, qui s'offrit à être son témoin et qui, du reste, dit-il, avait déjà tout raconté au délégué de Pétersbourg.

Voici une petite marchande de nouveautés, qui avait sa maison à elle et quelques économies. Elle n'a plus rien... Sa maison a été pillée et brisée. Le dimanche de Pâques, — le premier jour, — on était venu par trois fois casser leurs vitres. Le soir, ils jetèrent dans la cave le plus de marchandises possible et les objets personnels auxquels ils tenaient le plus. Sur neuf locataires, sept s'enfuirent, essayant de trouver un refuge ailleurs. Elle et son mari restent, puis le matin veulent s'en aller. Une chrétienne leur crie : « Ne sortez pas ! hier, c'était le pillage ! aujourd'hui, c'est l'assassinat. » Des groupes arrivent, poussant des cris, brisent à tort et à travers. M. et madame F... voient tout de suite que leurs assaillants sont des gens aisés que les roubles n'arrêteront point, ils passent par la cour, s'en vont, et reviennent deux jours après. Les assaillants, avant de partir et pour assurer les conséquences de leur visite, avaient ouvert les conduites d'eau... Ils ne peuvent même pas songer à partir pour l'Amérique : presque aisés hier, aujourd'hui ils ont des dettes : deux mille roubles de marchandises étaient chez eux en dépôt, ils doivent quatorze mille roubles à la banque, et ils ne peuvent abandonner pour rien une maison qui a sa valeur pour eux.

Et voici un témoignage qui nous fut fait solennellement, comme un témoignage devant la justice, par un personnage très important de la ville, un homme d'intelligence très nette, qui connaît la valeur des mots, et qui ne dit que ce qu'il sait et voit. C'est le dimanche à six heures du soir que lui parviennent les premiers bruits de l'émeute com-

mençante. Comme depuis plusieurs jours on discutait en ville au sujet des troubles prévus, il comprit immédiatement que l'affaire serait sérieuse. La soirée apporta cependant quelque apaisement dans la rue et dans les esprits. Mais le lundi matin à huit heures des gens accourent de divers côtés chez lui, lui annoncent que la foule recommence à s'agiter, que les personnes et les propriétés sont menacées, qu'aucune mesure n'est prise pour leur protection. A huit heures et demie, deux des israélites les plus considérés et les plus influents de la ville se rendent chez le gouverneur, insistant pour qu'il intervienne; il répond avec tranquillité qu'« on va prendre des mesures ». A dix heures, tout le Nouveau Bazar est envahi. Évidemment, on ne commençait pas tout de suite et sans préambules par le viol des femmes et la violation des propriétés. Ce sont d'abord des gamins de douze à dix-huit ans qui cassent les vitres, jettent des pierres contre les murs; à leur suite, impassibles, les agents de police, sans les menacer, les accompagnent jusqu'à la limite de leur district, où parfois leurs collègues du district voisin les relaient dans cette étrange escorte. Nulle part aucune intervention des agents pour arrêter ces violences. Quand des juifs viennent se plaindre, la police les insulte ou répond qu'on ne peut rien faire. C'est seulement après ces encourageants débuts que les émeutiers, par petits groupes, avec des cris d'assauts, brisent les volets, les portes, entrent dans les maisons et les magasins. Il y a dans cette foule beaucoup de vau-pieds, d'ouvriers de passage, de Bulgares et de Moldaves des faubourgs, puis des domestiques et des femmes, — et aussi trop de gens très bien mis qui donnent leurs indications, font passer leur peloton, indifférent et rapide, devant les maisons chrétiennes pour le jeter sans erreur sur la maison juive voisine. Peu à peu, à mesure que les émeutiers eurent conscience de l'impunité qu'on leur offrait, ils s'enhardirent. Certains groupes revinrent vers trois heures de l'après-midi aux lieux qu'ils avaient insuffisamment visités le matin, pour reprendre en le perfectionnant leur premier essai de pillage. A plusieurs juifs qui voulaient organiser une résistance et tiraient leurs armes, la police

UN VOYAGE D'ÉTUDES

les leur confisqua, les rassurant par de bonnes paroles : « Si vous bougez, vous gâterez tout, les mesures sont prises ! » Et les émeutiers, surpris quand même de trouver la voie si libre et l'adversaire si peu dangereux, s'exaltaient à la chasse des victimes. Le nombre des tués, des blessés, la nature même des blessures, les plafonds crevés, les robinets ouverts, les meubles et les marchandises déchiquetées montrent bien et l'ignoble brutalité des assaillants et l'indifférence de la police. Là où on leur opposait la moindre résistance, aucune trace de désordre : la plupart des maisons du troisième quartier, presque exclusivement habité par des juifs, sont indemnes grâce à un très petit nombre d'agents qui les protégeaient ; tel bourgeois dut le salut de sa maison et de sa famille à l'intervention d'un chrétien courageux, tel boutiquier au « bakelich » habilement octroyé à un agent de son bloc, — quand, tout à côté, la rue Pouchkine est absolument dévastée et que dans le quartier le plus opulent, où il y avait abondance de police, les émeutiers entrent comme ils veulent, où ils veulent, détruisant, pillant, frappant en toute franchise, enfonçant les tonneaux, brisant les bouteilles d'un débit de vins sans souci de la patrouille qui passe à deux pas. Dans la rue et dans les maisons le sang coule, les coffres-forts sont éventrés, l'agitation fait tache d'huile, s'étendant de plus en plus, jusqu'aux quartiers voisins de la campagne, où les bandits se répartissent comme un butin triomphal les pièces d'or et les objets précieux. Cela devenait dangereux pour tout le monde : on voulait bien d'un honnête pillage, mais grâce à la facilité du travail (1) cela tournait au vilain. Et, pour arrêter les frais, un ordre suffit. Dès que l'émeute vit la troupe sortir des casernes, sérieuse et décidée, fusils chargés, dès que les escadrons balayèrent les rues, — le lundi soir à six heures, — elle se fondit presque instantanément. Et pourtant, dans le rapport officiel, on a dit que les troupes étaient impuissantes à protéger les juifs attaqués !

(1) La mère d'un des émeutiers fit une réclamation en ces termes au médecin qui soignait son fils : « Il a travaillé deux jours, on lui doit trois roubles. »

Georges Delahache

Le mardi matin, il n'y avait plus de violences que dans les faubourgs écartés, et l'on commençait à recueillir les cadavres et les blessés, sur les trottoirs, dans les caves et les « closets ». (1)

Mais la narration d'une victime ou la déposition d'un témoin, si précises et détaillées soient-elles, ne peuvent, à elles seules, rendre la physionomie exacte de ce que furent ces journées. Il les faut compléter par les mille souvenirs qui circulent dans la conversation des gens, bribes de vérité apportées par l'un et par l'autre.

Histoires atroces. — Ici une fillette de douze ans fut violée par un vieillard et retrouvée le lendemain couverte de plaies. Là, une femme fut violée près du cadavre de son mari; elle est devenue folle. Cette autre, mère d'un enfant de quatre mois, violée par ces brutes, — j'emploie le pluriel à dessein, — est enceinte, et, malgré son mari, s'obstine à demander le divorce, par respect pour la loi juive qui l'impose dans ce cas barbare. On parle couramment de ces atrocités, qui pour nous jusqu'à présent n'étaient que des mots, des mots vides, signes de choses tellement lointaines qu'on ne cherche même pas à se les imaginer, mais qu'il faut bien se représenter et comme revivre, avec un frisson d'épouvante, quand on parle à ceux qui en furent témoins, qui vous disent les détails précis, la rue où l'événement s'est passé, les circonstances de brutalité qui l'entourèrent, le nom de l'amie qui en fut victime, l'horreur de ces situations d'autant plus douloureuses qu'il faut les cacher et que la vengeance est impossible.

Histoires touchantes aussi, d'héroïsme ou de charité. Le gardien d'une synagogue refusa d'ouvrir la porte et de livrer aux émeutiers les rouleaux de la loi : il fut tué... — Un homme âgé, des femmes et des enfants s'étaient jetés au fond d'une cave et y restaient dans un silence apeuré pour ne pas attirer sur leur retraite l'attention des bandes qui de temps en temps passaient dans la rue. Tout à coup

(1) Un jeune homme, élève à l'École professionnelle de Kharkov, qui était venu passer les vacances de Pâques chez ses parents, fut trouvé mort dans les water-closets de leur maison.

UN VOYAGE D'ÉTUDES

un des enfants réfugiés reconnaît par le soupirail sa grand-mère qui, tremblante, fuyait, cherchant un abri; l'enfant crie à la vieille d'entrer, de venir auprès d'eux. Affolées, les femmes veulent étrangler l'enfant, mais le vicillard les arrête d'un mot : « Une main juive ne peut pas tuer. Ouvrez... » Quelques chrétiens se montrèrent très dignes et très courageux; on cite le nom d'un ingénieur qui tint tête aux émeutiers et sauva plusieurs juifs; de quatre jeunes filles et femmes chrétiennes qui s'offrirent immédiatement et s'employèrent à soigner les blessés. — On parle beaucoup du père Jean qui, le lendemain du massacre, manifesta, par une lettre aux *Novosti*, un bon mouvement de pitié pour les innocents, — qu'il rétracta deux jours plus tard, — de l'archevêque de Jitomir, qui, tout en vitupérant le socialisme, prit en chaire la défense des massacrés. On cite surtout le cas très significatif d'un officier de cavalerie : posté avec ses hommes à l'angle de deux rues, il entend à peu de distance, comme partant d'une cour ou d'une cave, des cris et des appels : entre sa compassion humaine et son intérêt militaire (la tendance n'était pas à l'intervention favorable, et il peut être maladroit de négliger la tendance...) il hésita un instant : sa conscience prit le dessus; il accourut vers la maison d'où partaient les cris, dispersa un rassemblement, sauva quelques malheureux : en rentrant au quartier, il fut réprimandé par son colonel, l'affaire s'ébruïta jusqu'à Pétersbourg, et une semaine après il recevait une récompense du ministre de la guerre : et ceux qui content ce bel épisode des mauvais jours insistent, — on comprendra pourquoi tout à l'heure, — sur le fait que c'est le ministère de la guerre qui récompensa.

Histoires plaisantes, enfin, car celles-là même ne manquent pas : la vie est diverse et complexe. — Le gouverneur von Raaben n'a pas, malgré la responsabilité qui lui incombe, soulevé la haine des habitants; le rire désarme la haine elle-même. Il était vieux, impuissant, très soumis à l'influence d'une dame aimable, aux conseils d'un ami doux et aux malices de son sous-gouverneur, antisémite forcé, une sorte de policier intrigant que l'on compare,

Georges Delahache

— par égard pour les Français que nous sommes, — à notre Fouché du premier Empire. On avait soufflé dans l'esprit de la dame que pendant Pâques éclaterait un mouvement anarchiste dirigé contre le gouverneur : il avait donc concentré des troupes au palais, c'était toujours autant d'indisponible contre l'émeute naissante. Effrayé, il ne sortait pas de ses appartements, ne s'éloignait pas du téléphone, et un placard amusant circula dans Kichinev, qui représentait le gouverneur caché sous son lit, la dame mettant ses jarretelles et l'ami du gouverneur disant : « Reste sous le lit, le désordre règne encore ! » Quand on apprit le renvoi du gouverneur, ce fut l'occasion d'une autre caricature : le gouverneur, la dame et l'ami sortant de la ville sur un chariot trainé par le sous-gouverneur malin et triomphant. C'est ce même gouverneur, falot et timide vieillard, qui, accusé par la presse d'avoir reçu de l'argent des juifs de Kichinev pour faire cesser le massacre, eut l'étrange faiblesse de leur demander un certificat de bonne conduite sous la forme d'une attestation qu'aucune somme ne lui avait été versée par eux. On parle aussi beaucoup du futur maire, petit-fils d'un boulanger grec, gros vigneron, sachant trafiquer de tout, riche à quinze millions de roubles, avare et rapace, et qui a payé cent mille roubles pour être noble : ce qui lui permet de profiter des avantages financiers que donne l'abonnement à la Banque de la noblesse. On parle de Kruchevan, l'âme de l'antisémitisme, le fondateur du *Bessarabetz* à Kichinev, puis du *Drapeau* à Saint-Petersbourg, — Kruchevan, l'austère célibataire, l'anachorète, habile excitateur, qui prétend à l'antisémitisme scientifique et dont la force est surtout de savoir écrire pour la masse. Et particulièrement de Démètre Pisarjewski, un des ardents du *Bessarabetz*, ami de Kruchevan et son contraire, dont l'existence est un roman, ou le fut, — car elle vient de se terminer de tragique façon. Peut-être fils de juive, Démètre Pisarjewski était antisémite par besoin d'action et par élégance ; jeune, riche, brillant, heureux, épris de la vie, il était le coq du village et tout le monde savait ses aventures aimables, dont la diversité l'amusait sans que leur simultanéité le gênât. Dans les journées de Kichinev il eut la mala-

UN VOYAGE D'ÉTUDES

dresse, sinon de diriger les assaillants, du moins de se montrer au milieu d'eux avec sa casquette d'uniforme, et, parmi ces forcenés, de se distinguer par une particulière épilepsie, où l'alcool peut-être n'était pas étranger. Il fallut bien se décider à agir contre lui... Un jour qu'au beau milieu d'une intrigue amoureuse nouvelle une de ses anciennes aventures venait le déranger sous les espèces d'une mère coléreuse et menaçante, une autre « tuile » tomba sur lui : le procureur ordonnait la fermeture de son étude. Affolé par tous ces ennuis il se réfugia au cercle, joua et but toute la nuit, rentra chez lui à l'aube, et se fit sauter la cervelle. Ces juifs restent admirablement justes malgré le mal qu'on leur fait. Ils ne disent pas que Pisarjewski fut un méchant homme, mais un cerveau égaré, un tempérament violent, et c'est avec une pointe de sensibilité qu'ils parlent des malheureuses qui se succèdent à prier sur la tombe de cet homme qui fut beaucoup aimé !... — Un journaliste d'Odessa eut même l'amusante idée, tout de suite après les événements et tandis que l'autorité en interdisait le compte rendu dans la presse, d'écrire un feuilleton qu'il intitula *Rachel*, et qui n'était qu'un tissu d'allusions transparentes à la personne et au rôle de Pisarjewski. L'auteur est censé se promener dans les rues de Kichinev, il retrouve le quartier où habitait Rachel, une jeune fille qu'il avait aimée jadis, il apprend que sa maison a été saccagée pendant le pogrome, sa famille ruinée, elle-même violée, — mais la maison d'en face est toujours là, debout, impassible, la maison qui porte l'enseigne du notaire, — en lettres rouges...

Mille détails leur reviennent à l'esprit, dont ils n'ont compris l'importance qu'après l'événement, à la réflexion, mille petits faits dont la juxtaposition est particulièrement significative au point de vue de l'état des esprits et des responsabilités. — Ils vous expliquent que les fêtes de Pâques étaient particulièrement favorables à l'explosion, non seulement parce que le crime prétendu rituel de Doubossari fut un prétexte commode, mais encore à cause de l'effervescence spéciale des orthodoxes en ce jour de fête : la nuit se passe à l'église dans la joie du Christ ressuscité,

et s'achève en festins, dont la fumée resta manifestement au cerveau de beaucoup de ces élégants et de ces élégantes qui applaudirent les émeutiers, et s'offrirent la curiosité de regarder faire des victimes. — On fait remarquer que les poches des morts furent soigneusement vidées et que l'argent disparu s'élève à 250.000 roubles, que la grande majorité des émeutiers arrêtés ne sont pas de la ville, mais de va-nu-pieds du dehors, des gens sans aveu, chemineaux qu'attire toujours la richesse d'un pays où le tonneau coûte plus cher que le vin, habitués des traktirs de Nijni-Novgorod et de Moscou, qui savent toujours où il y a un coup à faire. Leurs armes étaient plutôt sommaires : ils marchaient par les rues, la main repliée cachant sous le poignet des morceaux de plomb arrachés aux conduites d'eau qu'ils brisaient au fur et à mesure de l'attaque, et beaucoup des blessures atroces qu'on a observées sur les victimes ont été faites avec ces armes improvisées. Et les souvenirs se pressent et s'accumulent, accusateurs. On sentait si bien l'émeute se former que le Grand-Rabbin de Kichinev fit une démarche auprès de l'évêque orthodoxe pour lui demander de calmer les esprits : celui-ci se contenta de répondre qu'il croyait parfaitement que les Juifs faisaient le pain azyme avec le sang des enfants chrétiens. (1)

(1) Réponse impertinente dont, soit dit en passant, il ne faut pas trop s'étonner. Pour des Juifs français, habitués à d'autres mœurs, une démarche de ce genre revêtirait une sorte de dignité correcte, due à l'égalité des personnes, à leur confraternité dans le fonctionnarisme ecclésiastique, à leur commun désir de paix. Il n'en est pas de même dans un pays où Dieu n'est que le Dieu des orthodoxes, où le prêtre juif n'est rien. De fait, les communautés juives russes, — sauf en Pologne où elles ont gardé l'organisation que leur octroya Napoléon premier, — n'ont personne qui puisse parler avec autorité en leur nom ; il y a généralement deux rabbins, — un rabbin religieux, vieux juif pieux qui connaît les rites et veille à leur scrupuleuse observation dans le détail des cérémonies matrimoniales ou des opérations culinaires, — et un rabbin administratif, qui, devant être diplômé des Universités russes, choisi en conséquence parmi les avocats, médecins ou pharmaciens de la ville, fait passer quelquefois ses affaires avant celles de ses coreligionnaires. Et dans cette division des fonctions, il n'y a plus de place pour l'autorité morale d'un représentant de communauté.

UN VOYAGE D'ÉTUDES

Huit jours avant l'affaire, un important négociant d'Odessa, qui se trouvait à Pétersbourg, avait entendu parler très clairement du pogrome qui se préparait, et en faisait pressentir la venue, dans les lettres qu'il envoyait à sa famille. — Le dimanche, premier jour du massacre, une dame israélite de Kichinev, riche et richement apparentée à Odessa et à Kiev, rencontre, inquiète et nerveuse, un important fonctionnaire de l'entourage immédiat du Gouverneur et lui demande : « Alors qu'est-ce qu'on va nous faire demain ? — N'ayez pas peur, répondit-il, à vous on ne fera rien. » — Vers le milieu de mai, comme l'agitation renaissait, un des blessés de Pâques, décidé à partir à l'étranger, faisait une démarche au bureau de police pour obtenir son passeport ; il y rencontra beaucoup de chrétiens, qui demandaient l'autorisation d'avoir des armes, pour eux, pour leurs domestiques, pour leurs valets d'écurie. Notre juif sollicite la même autorisation : on l'avait accordée aux autres, on la lui refuse, il interroge, insiste : « Nous ne pouvons rien vous dire. — Dites-le-moi, voyons, entre nous : c'est parce que je suis juif ? — Vous nous mettez au pied du mur. C'est vrai. » — Dès le matin, la maison et la cour de M. F..., marchand de bestiaux, sont envahies ; à neuf heures, tout le reste étant brisé, on s'attaque à la caisse. Il a couru chez son avocat, puis chez le gouverneur, où il reçoit une réponse rassurante : « Nous enverrons des troupes. » Les troupes ne viennent pas, il court à la police, où on lui répond plus franchement : « Va-t-en, juif, nous n'avons pas d'ordres de Pétersbourg. » De neuf heures à cinq heures les hommes continuent leur besogne tranquillement, à cinq heures le coffre est enfoncé et 30.000 roubles s'envolent. — Au lendemain des massacres, quand arriva le procureur d'Odessa, il pleura en voyant les cadavres et en écoutant le récit des événements, mais le directeur de la police, qui fut envoyé de Pétersbourg, demeura impassible, — et modifia son rapport dans le sens que l'on devine pour être agréable à M. de Plehwe, qui lui avait dit, en le parcourant dans sa première forme, qu'il ne pourrait pas le présenter ainsi à l'empereur. Les délégués juifs de Kichinev allèrent rendre visite au gouverneur

d'Odessa, subirent, en manière de consolation, un discours qui était une apologie de l'antisémitisme et qui se terminait, naturellement, par des considérations sur le socialisme. Même sermon de M. de Plehwe aux délégués de Kichinev qui vinrent lui demander audience à Pétersbourg et qu'il reçut d'ailleurs correctement : il se défendit d'être antisémite, mais porta contre eux la même accusation : « Vous êtes socialistes ! » — Ce qui lui attira cette réplique : « Nous ne l'étions pas en 1881 ! » — Dans la presse, tout ce qui n'accabla pas les juifs, fut suspect : le *Droit*, de Saint-Petersbourg, qui disait que ces deux journées étaient une honte pour le pays, reçut une observation très sévère ; le *Voskhod*, journal juif de Pétersbourg, reçut deux observations, deux semaines de suite ; à la troisième il aurait été supprimé. Le premier numéro du *Bessarabets* après les événements portait en vedette la question : « Qui a le plus souffert?... » des Juifs qui ont été tués ou des chrétiens qui les supportaient depuis si longtemps ? Dans le troisième numéro on ouvrit une souscription pour les familles fatiguées de piller. Et quand les juifs voulurent faire une collecte pour les leurs, saccagés et meurtris, la publicité leur fut interdite.

De l'examen et du rapprochement de tous ces faits ressort logiquement une conclusion indiscutable : la complicité de l'Administration. Et je tiens à ce mot d'*Administration*, parce que je crois qu'il représente l'exacte vérité. De France, — de loin, — les violents, aisément simplistes, accuseraient volontiers le tsar. Le tsar n'est pas en cause. Dans la nuit de Pâques, à l'heure bienheureuse où les fidèles échangent le baiser sur la bouche pour fêter la Résurrection du Sauveur, Nicolas II ne savait sans doute pas que le lendemain, sur un point déterminé de son empire, un massacre de juifs allait éclater ; peut-être même n'en sut-il rien encore, trois ou quatre jours après l'événement. Du moins personne ici ne l'accuse, — et pour cause... A Kichinev comme à Odessa, à Kiev comme à Berditchev, vous pouvez parler des ministres, de M. de Plehwe, — pas trop haut, — mais ne faites pas la plus légère allusion au tsar lui-même : immédiatement les plus hardis se dérobent, les voix

UN VOYAGE D'ÉTUDES

s'assourdissent, les regards fuient, l'entretien se défile en formules d'excuses : « L'Empereur a des ministres et s'en fie à leurs rapports, naturellement... L'Empereur n'a pas de volonté nette, il se laisse influencer, il n'est pas le maître... L'Empereur n'a pas une santé robuste, et la force lui manque de travailler par lui-même... L'Empereur n'est pas d'esprit très ferme, il ne voit pas bien les choses, n'en comprend pas la portée, on ne peut pas lui en vouloir... » Et de toutes ces excuses accumulées on ferait une admirable accusation, mais, dans la forme, les convenances politiques sont respectées, les murs qui vous écoutent ne retiendront rien, — pour cette fois ; — le tsar est hors de cause, la Russie est sauvée, — et la conversation tourne sur M. de Plehwe. — Attribuer la responsabilité du mal à cet être collectif que nous appelons le gouvernement, ne serait pas non plus tout à fait juste : nous aimons, nous, à concentrer dans ce mot très simple la complexité de nos mauvaises humeurs : c'est une entité politique et un sujet de conversation pour pays libres, où se mêlent un peu confusément la notion vague d'un État centre de tout, la considération bourgeoise des « pouvoirs établis » et l'idée précise de quelques personnalités réunies par le hasard des combinaisons parlementaires sur un banc spécial du palais législatif : c'est un mot trop européen, trop occidental, trop français. Ici le comité des ministres n'est pas un conseil des ministres, les ministres sont de grands chefs de service qui reçoivent eux-mêmes l'impulsion de l'un d'entre eux plus particulièrement favorisé de la confiance impériale... Et la conversation retombe toujours sur M. de Plehwe. M. de Plehwe, ministre de l'intérieur, grand détenteur des forces de police et de gendarmerie, M. de Plehwe, âme de policier égarée dans une apparente situation d'homme d'État, est merveilleusement apte à faire rendre son maximum d'effet à l'organisme qu'il dirige, mais il emprunte sa propre force à cet organisme lui-même, et l'on conçoit quelle en doit être la puissance dans un pays où la sécurité du monarque et la sauvegarde des idées dont il vit, semblent être la cause finale de toutes les institutions et l'essentiel devoir de tous les sujets. L'Adminis-

tration, c'est l'affaire Vidrine : les marchands juifs qui sont autorisés à s'établir hors du territoire, peuvent amener avec eux le nombre de commis nécessaire à la bonne marche de leur entreprise ; le gouverneur contesta au marchand Vidrine le droit d'appeler un commis juif parce qu'il ne l'avait pas amené *avec lui*, l'assemblée générale du Sénat donna raison au gouverneur ; — et c'est l'affaire Guen : un artisan typographe a le droit de séjour hors du Territoire, mais comme artisan typographe seulement, — il devient patron d'une imprimerie, n'est plus considéré que comme marchand, et renvoyé impitoyablement dans la zone. L'Administration, c'est, à Kichinev, le guichetier du télégraphe refusant le télégramme du docteur Mutznik, qui voulait informer le ministre de ce qui se passait, et c'est l'agent de police répondant au marchand de bestiaux affolé : « Va-t-en Juif, nous n'avons pas d'ordres de Pétersbourg ! » Masse formidable d'oukases et d'arrêtés qui peut écraser n'importe qui, n'importe où, n'importe quand ; corps innombrable de fonctionnaires autoritaires et soupçonneux, qui montent une garde souvent invisible, mais toujours présente, auprès de tout être humain qui vit à demeure ou circule temporairement dans les limites de l'Empire, — le suivent partout, dans sa vie privée comme dans sa vie publique, surveillent et contrôlent même les autres administrations, lesquelles ont parfois la tentation de regimber, — je rappelle ici l'incident de l'officier de Kichinev récompensé par le ministère de la guerre, — exécuteurs farouches des ordres qu'on leur donne, et malicieux de ceux qu'on n'ose pas leur donner : *l'Administration, c'est l'étroitesse vexatoire des règlements multipliée par le zèle des fonctionnaires*, et, quand cet admirable organisme aperçoit dans son champ d'action quelques catégories de faibles et de suspects sur lesquels on peut tout et que personne ne défendra, il ne faut pas s'étonner que son exubérance se manifeste de temps en temps par une « opération de police un peu rude ».

Si l'on a besoin d'une preuve particulièrement précise, immédiate, directe, de ce lien étroit entre l'Administration et le crime, dans l'affaire de Kichinev, il faut se rappeler

UN VOYAGE D'ÉTUDES

un fait sur lequel on n'a pas suffisamment insisté : c'est qu'il n'y a ici que 50.000 juifs sur plus de 120.000 habitants, que ces juifs sont presque tous ouvriers ou petits marchands, non suspects de trafics incorrects, que les relations entre juifs et non juifs étaient bonnes, qu'en 1881 même la ville était restée en paix malgré la généralité des massacres juifs en Russie, et que ce n'est que depuis sept ou huit ans que la paix y est troublée, — depuis l'apparition du *Bessarabets* ! Or, dans un pays où l'Administration a sur les journaux, — soit qu'ils paraissent en Russie même, soit qu'ils viennent du dehors, — tous les *droits*, si j'ose m'exprimer ainsi, — l'interdiction d'entrée à la frontière, l'interdiction de la vente sur la voie publique, la censure, la saisie, la suspension, la suppression, — si le *Bessarabets* vit, s'il vit seul et sans contrepoids, c'est que l'Administration le veut ! En Russie, nous disait un indigène aussi spirituel que véridique, en Russie tout vient d'en haut, même l'émeute...

*
* *

Aussitôt après l'événement, l'Administration, émue des proportions que l'affaire avait prises et aussi de la répercussion inattendue qu'elle avait eue sur l'opinion à l'étranger, ordonna d'en effacer les traces au plus vite. Les vitres, les portes, les murs furent réparés, — encore qu'il reste aujourd'hui quelques dégâts visibles, — et l'organisation des secours fut tolérée. Chaque jour des familles viennent « toucher » au Comité de secours, font leurs adieux, partent pour l'Amérique.

Beaucoup se sont réfugiées à Odessa. Odessa leur offrait, en effet, comme un asile naturel. Odessa est très voisine de Kichinev, — on part de Kichinev à dix heures du soir pour arriver à Odessa à six heures du matin, — beaucoup de relations de commerce et de famille existent entre les Juifs des deux cités, et les incidents qui troublent l'une agissent fatalement sur l'autre. En outre, c'est une grande ville, riche, où l'existence apparaît de loin comme moins difficile, un port important où se rencontrent beaucoup d'éléments divers, où l'absolu de l'autorité s'assouplit et

Georges Delahache

s'éparpille : du haut de l'escalier de granit que domine la statue du duc de Richelieu, la vue s'étend sur la mer à l'infini, et il semble qu'on respire, avec l'air du dehors, un peu de liberté.

Sur près de cinq cent mille habitants, il y a à Odessa cent vingt mille juifs : soixante mille environ sont indigents. Et le nombre en grandit tous les jours ; chaque année, à Pâques, la distribution gratuite du pain azyme aux pauvres augmente dans des proportions considérables. De partout, les Juifs persécutés se réfugient ici : c'est, aux époques agitées, l'exutoire de toute la Russie centrale et méridionale. Il y a quelques semaines, deux mille artisans juifs ont été chassés de Kiev : tous les jours il en arrive quelques-uns à Odessa, ils s'entassent ici, sans savoir comment ils vivront demain. M. Brodovsky a consacré au prolétariat juif d'Odessa une étude très complète et très documentée. Il connaît toutes les maisons, toutes les familles, les cours, les caves du faubourg Moldavanka, où gîte la partie la plus pauvre de la juiverie odessienne. D'immenses maisons-casernes s'ouvrent sur une grande cour peuplée de marmaille ou sur un long boyau bordé lui-même de cahutes et de caveaux : en voici une qui contient cent cinquante chambres, — environ mille personnes ; — une autre, en deux corps de bâtiment, qui, sous la voûte d'entrée, sur les panneaux d'ardoise du « dvornik », (concierge) étale aux yeux étonnés les noms de 51 familles pour l'aile droite et 52 pour l'aile gauche. Dans ces sous-sols, prenant un peu de lumière par un soupirail qui s'entr'ouvre sur la cour, des logements de deux chambres, ou d'une seule, — parfois pour deux familles composées chacune de cinq ou six personnes ; et le prix de la location de ces taudis varie entre deux roubles et demi et six roubles par mois, (environ six francs cinquante et seize francs) quand le mari, ouvrier ou petit marchand, gagne un rouble (deux francs soixante-cinq) par jour, la femme, vendeuse au marché, un demi-rouble. — Seize francs par mois, soit 192 francs par an, ne représentent peut-être pas un loyer très élevé ; mais, dans la misère de ces gens, et pour ces immondes logis souterrains, c'est, comme on dit, « bien payé ». Il faut avouer que

UN VOYAGE D'ÉTUDES

ces maisons n'appartiennent pas toutes à des non-juifs, que d'ailleurs la police intervient parfois pour fermer, vider et détruire les locaux particulièrement insalubres, mais que les propriétaires savent, par la voie ordinaire du *bakchitch*, faire lever l'interdit. — A quelques kilomètres d'Odessa, dans la banlieue, les bains du Liman offrent un spectacle peut-être plus triste encore. Au bord d'une baie qui s'ouvre sur la mer Noire, un établissement de bains de boue s'est élevé, luxueux et très fréquenté par les citadins rhumatisants et neurasthéniques. Mais, sur la colline, des bicoques misérables s'étagent, à demi enfoncées dans le sol, où couchent sur des grabats, pêle-mêle, des vieillards, des femmes, des enfants, — Juifs venus de l'intérieur auxquels la Communauté d'Odessa avance parfois les 0 franc 50 par jour et par personne nécessaires à leurs dépenses de nourriture et de logement, et qui souvent, n'ayant pas de quoi retourner chez eux, resteront là, indéfiniment...

Naturellement, du fond de cette misère, des espoirs s'élèvent auxquels le sionisme donne corps et vie. Ces hommes ont conscience de former ici une société complète, avec la variété nécessaire de ses éléments, ouvriers et savants, intellectuels et financiers, dirigeants et manœuvres. Un riche banquier juif peut avoir ses bureaux confortablement installés dans Richelievskaja et vivre sa vie heureuse en son hôtel du boulevard Nicolas... La société russe lui est fermée, il ne sera jamais propriétaire sur les bords de la mer Noire de la villa où il passe ses soirs d'été, il ne peut pas, sans passeport régulièrement visé, aller vingt-quatre heures à Benderi ou à Kichinev, il est « prisonnier » dans le Territoire comme les autres : il songe, par contraste, au pays où il sera enfin « chez lui » : il est sioniste. Voici un médecin juif qui habite la Russie depuis vingt-cinq ans, qui a élevé tous ses enfants à la russe, dont deux filles sont mariées à des médecins juifs de vieilles familles odessiennes, et qui se sent toujours à la veille d'un arrêté d'expulsion auquel il n'échappe que par des prodiges de diplomatie; il sait que, chassé d'ici, il ne sera, rentrant dans sa patrie, qu'un « Juif » encore, ou même qu'un « Juif russe » : comment ne rêverait-il pas

Georges Delahache

d'une patrie propre, autonome et indépendante? Il est sioniste. Et ces hommes consacreront au sionisme des qualités d'intelligence, une énergie, une ardeur qui ne s'emploieraient, dans des pays plus heureux, qu'au paisible exercice de quelque vice-présidence d'un comité de bienfaisance, ou qu'ils réserveraient tout simplement au soin de leurs affaires personnelles, ne sentant pas, entre eux et leurs frères, le lien de la commune servitude. Ici ils sont les pasteurs du peuple, et le peuple suit, foule d'humbles et de pauvres disséminés dans les diverses catégories du labeur social : si, d'ailleurs, en d'autres temps, l'incapacité de posséder le sol et de faire partie des corporations, jeta les juifs presque exclusivement dans la pratique des affaires financières, ici, l'ostracisme qu'ils subissent est pour ainsi dire moins professionnel qu'administratif et géographique; dans les étroites limites où on les enserme, obligés de gagner leur pain au jour le jour, ils ne dédaignent aucun métier comme le fait parfois le juif plus difficile auquel la liberté donne des ambitions : les couvreurs ici sont presque tous juifs, beaucoup sont juifs parmi les cochers, les musiciens d'orchestre, les conducteurs de camions...

Cette fierté qu'ils éprouvent d'être à eux seuls « un monde », le sentiment s'en manifeste dans toutes leurs conversations, il soutient et vivifie en eux l'idée de la transplantation en bloc. Ils ne remarquent pas qu'il y a sionisme et sionisme, que l'esprit d'entreprise économique et financière n'est peut-être pas étranger au sionisme du banquier, que celui du médecin repose particulièrement sur des considérations ethnologiques ou politiques, et que diffère également de l'un et de l'autre celui du rapetasseur de bottes et du vendeur de concombres, qui n'aspirent, tristement et sans phrases, qu'à « sortir de là ». Ceux-là mêmes ne songent pas que leur malheur présent est fait pour une grande part de l'humilité de leur condition, et que la Palestine ne leur saurait rendre, du jour au lendemain, l'âge d'or! Mais ils sont unis dans la foi, et la foi ne voit pas les difficultés. Remués périodiquement à travers les siècles par des espérances messianiques qui ne se sont pas réalisées, ils ont gardé, des tressaillements passés, une facilité plus grande

UN VOYAGE D'ÉTUDES

à tressaillir encore. Très instruits de leurs antiques origines, l'histoire a laissé au fond de leurs âmes comme le sel d'une poésie qui les destinait à recevoir fructueusement les germes du sionisme. Une idée à la fois mystique et sociale les réchauffe, un mot prestigieux les unit et les exalte. Le portrait du docteur Herzl est partout : appuyé au balcon de l'hôtel où il loge à Bâle en temps de congrès, le profil de sa barbe caressante se détachant sur les brouillards du Rhin qui se perd en une poétique perspective, l'apôtre du sionisme laisse errer aux lointains de la campagne et de l'avenir la douceur rêveuse de ses yeux. Il semble que grâce au sionisme, à son organisation, à ses ramifications dans les moindres localités juives, ils se sentent moins menacés et moins seuls, et les lettres hébraïques du mot « Sion », inscrites dans l'étoile symbolique, sur le papier des comités sionistes et sur la porte du restaurant « kascher » où ils s'entretiennent, font sur ces malheureux assoiffés d'une vie meilleure, l'effet d'un emblème neuf auquel la froide raison n'a pas encore touché et qui possède toute sa vertu génératrice de dévouement et d'espoir. Mais, hélas ! en attendant une aurore qui ne se lève pas, ces malheureux se heurtent, pour l'obtention de leurs passeports, au mauvais vouloir de la police, ceux qui n'ont pas encore l'âge du service militaire ont 800 francs à payer pour avoir le droit d'émigrer, (1) le voyage coûte cher, l'admission en Palestine est difficile, — et les juifs continuent de croupir, proie toute prête pour le choléra et le typhus, dans les sous-sols de Moldavanka.

*
* *

De cette ardeur commune vers un avenir plus heureux par un retour au passé géographique et religieux, Berditchev est le foyer. C'est de cette ville qu'on dit là-bas en plaisantant, que pour ses habitants le monde se réduit volon-

(1) Exactement trois cents roubles, dont le paiement est exigible de la famille de l'émigrant jusqu'au plus lointain degré de parenté. Les non-juifs ne sont soumis qu'à un paiement de cent roubles, et qui ne peut être exigé que des parents immédiats.

Georges Delahache

tiers en une formule de trois mots : « Europa, — Berditchev, — Palestina ». Berditchev est en effet une grande ville juive, presque absolument juive, « la Ville Juive ». Elle a 60.000 habitants, dont 55.000 environ sont juifs. Et pour qui n'a pas perdu complètement le souvenir des traditions, c'est une impression où se mêle à la curiosité amusée un peu d'émotion, que l'arrivée dans Berditchev un samedi, à l'heure où, par les portes des synagogues qui s'entr'ouvrent aux premiers parlants, s'échappe le murmure rythmé des prières finales ; les rues sont silencieuses comme celles de nos villes le dimanche, les magasins juifs percés dans le soubassement de la cathédrale orthodoxe sont clos, sur les côtés du marché qui s'étale en trapèze, vide et morne, les lourdes portes en fer des boutiques sont hermétiquement cadénassées, et, à la fin de l'après-midi, « de cinq à sept », le long d'un cours planté de maigres arbres qui suit par le milieu la chaussée principale de la ville, toutes les petites juives se promènent, un peu gauchement *endimanchées*.

Dans ce milieu la lettre d'introduction d'un sioniste de marque est comme un mot de ralliement qui met à votre disposition hommes et renseignements : on ouvre la lettre, on la parcourt, on y voit les mots : « Juif Français, — Zadoc-Kahn... Docteur Marmorek... Docteur Lippe... » et, avec une complaisance d'autant plus grande que cette situation même est une explication et une illustration de leur théorie, ils vous font les honneurs de leur misère.

La ville est surtout un marché de commission, où vivent à l'aise quelques maisons bien agencées pour ce genre d'affaires. Mais elle est insuffisamment industrielle pour le nombre de ses habitants. Une quarantaine de tanneries, dix ou douze usines de produits chimiques ne peuvent employer toute la population ouvrière. Cinq ou six seulement sont des maisons chrétiennes : partout les ouvriers sont juifs, surtout chez les patrons chrétiens : les patrons juifs craignent un peu le caractère moins discipliné de leurs coreligionnaires. Quelques entreprises de couture, de modes, de mercerie permettent aux femmes de gagner huit ou dix roubles par mois. On me dit même que les trois

quarts du salaire passent en frais de toilette ; les samedis de Berditchev sont pernecieux !... Mais la misère est réelle et profonde. Sur les 55.000 juifs de Berditchev, 25.000, environ, sont dans une situation difficile, autant dans l'indigence. Une petite fille conduite pour la première fois à l'école ignorait ce que c'était que du sucre, elle n'en avait jamais vu ! Ils s'entassaient cinq ou six dans des chambres souterraines dont les loyers coûtent environ quarante roubles par an ...

Évidemment cette population n'est pas contente de son sort, — et l'Administration n'est pas contente d'elle. Elle l'écrase sous l'accusation de socialisme, un « tarte à la crème » doublement commode pour elle, parce qu'elle y trouve le moyen de compromettre également les juifs et le socialisme, les juifs comme socialistes, les socialistes comme alliés des juifs. Pourtant il n'y a dans cette « accusation » qu'une part de vérité. A Berditchev il y a trop de petites boutiques, et pas assez de grandes usines, c'est une ville trop perdue dans l'intérieur, trop éloignée des grands courants d'instruction et d'agitation pour qu'on puisse attribuer à la population des théories et des principes socialistes comme à d'autres agglomérations manufacturières plus cultivées et plus voisines de l'Europe. Si des livres hébreux se dégagent un souffle de justice et d'humanité, on ne peut pas dire cependant que le pauvre corroyeur qui, le samedi après-midi, dans le clair-obscur de son sous-sol, en fait chanter les litanies à son fils, soit un disciple dangereux de Karl Marx et de Lassalle. Mais à des autorités toujours en éveil ce vague humanitarisme, ce désir du mieux, ce « mécontentisme » est un prétexte suffisant à suspensions, à vexations, et, au besoin, à massacres.

Pas plus que leur socialisme, leur judaïsme n'est absolu, ni sous sa forme religieuse, ni sous sa forme politique. Au premier point de vue, il est piquant d'observer que, dans cette « Meeque » Juive elle-même, l'influence des « situations sociales » s'exerce, ironique et dissolvante, sur les choses de la tradition. On m'avoue que les plus malheureux sont les plus pieux, que les bourgeois aisés sont volontiers négligents : j'en ai même vus, que des liens officiels

Georges Delahache

attachent cependant à la communauté, et qui étonnent par la désinvolture de leur indifférence. La « petite ville » est chose universelle, et que ne ferait-on pas ici comme ailleurs pour un sourire du gouverneur, pour un salut du Président du Tribunal? Au point de vue national-juif, les misérables qui d'un œil curieux et timide suivaient nos allées et venues ne s'inquiétaient pas de savoir si nous étions sionistes : quand on les avait bien convaincus que nous n'étions pas des inspecteurs de la salubrité envoyés pour supprimer leurs bicoques, rassurés enfin, ils posaient à nos compagnons une autre question, toujours la même : « Ce sont des délégués de l'I C A?... » (1) Vraiment la Palestine les attire moins, — que l'émigration. — Mais, en dehors de toutes les différences d'idées et d'âmes, qui sont sans doute la vie même, au-dessus des questions d'existence matérielle et des rivalités sociales, un sentiment s'affirme et vibre avec une grande intensité chez le prolétaire et chez le bourgeois, c'est que la dignité intellectuelle et morale est le tout de la vie, — (dans leur « sionisme » entre une grande part de reconnaissance pour les créations d'écoles qu'ils doivent à la caisse du parti), — c'est qu'ici ils ne sont rien moralement, qu'ils n'ont pas de droits, qu'on ne les traite ni ne les considère en hommes : et pour eux toutes les autres misères ne sont rien auprès de celle-là.

*
* *

Après Berditchev, la ville juive, il faut voir Kiev, la ville orthodoxe. Ici les juifs ne sont plus « chez eux », si l'on peut ainsi dire : quoiqu'ils soient encore géographiquement sur leur territoire, Kiev, à cause de son caractère de ville sainte, constitue une enclave où les juifs ne sont pas plus libres que hors du Territoire, c'est-à-dire qu'ils n'y peuvent vivre que s'ils sont diplômés des universités, négociants de première gilde, ou artisans. Et comme il y a beaucoup de juifs à Kiev, — précisément parce que la ville n'est qu'une enclave administrative au milieu d'une région

(1) I C A. Abréviation de *Jewish Colonisation Association*.

UN VOYAGE D'ÉTUDES

généralement ouverte aux juifs, — comme la bourgeoisie juive de Kiev compte beaucoup de vieux « Kiévois » depuis longtemps « assimilés », on peut observer ici d'une façon particulièrement saisissante, les difficultés imposées par l'Administration à la coexistence de l'élément juif et de l'élément chrétien, les vexations, l'insécurité, les perpétuelles disputes qui s'agitent autour des règlements de police. Oukases de l'empereur, arrêtés des ministres et des gouverneurs, décisions des conseils de gouvernement, jugements du sénat, toutes les mesures ayant pour objet la situation des juifs sont réunies dans un code spécial, livre ridiculement compact qu'il faut avoir sans cesse à portée de la main pour se convaincre qu'en cas de conflit la police peut toujours invoquer un précédent qui lui donne raison. Aussi bien est-ce une connaissance qu'on retrouve, car ce formulaire traîne à Paris sur les bureaux de l'Ambassade et c'est là que *l'attaché* va chercher la mention exacte qu'il convient d'inscrire sur le passeport du « citoyen français israélite » en instance de visa...

Tel d'entre eux nous conte sa vocation contrariée, sa carrière brisée, dès le début : il était né, dit-il, *dans des temps meilleurs*, à l'époque où les juifs pouvaient fréquenter le gymnase sans qu'il fût question de pourcentage. Mais quand il voulut suivre les cours de l'Université, il n'y put entrer que par la porte légèrement entrebâillée de la proportionnalité, proportionnalité d'autant plus odieuse qu'elle est arbitraire et variable d'année en année au gré du ministre. Reçu avocat, il ne peut exercer, parce que juif : le juif ne peut être que stagiaire, et s'offrir ensuite l'honneur d'un titre inutile : il est avocat et ne peut pas plaider, sauf devant la justice criminelle, ce qui est le droit de n'importe quel sujet russe, les défenses au civil étant seules réservées aux avocats. L'oukase d'interdiction est de 1889, et il a été appliqué depuis de la façon la plus rigoureuse. On n'y a fait qu'une exception : un vieux « conseiller privé », obligé de quitter la ville où il remplissait ses fonctions, pour suivre à Pétersbourg son fils qui voulait faire ses études artistiques dans la capitale, donna sa démission et obtint l'autorisation d'exercer comme avocat. On cite le

cas d'un vieil avocat d'Odessa qui, devenu aveugle, profita du passage du ministre dans la ville et lui demanda pour son fils l'autorisation de prendre la suite de ses affaires, elle lui fut refusée; — et celui d'un jeune kiévois qui, reçu avocat, se vit également refuser l'autorisation d'exercer quoique son père fût un vieux kiévois de vieille famille russe, avocat lui-même, et même ancien fonctionnaire de la chancellerie du gouverneur de Kiev : le procureur de la cour d'appel en parla personnellement au ministre qui ne voulut rien entendre, toujours *pour ne pas faire d'exception*.

On se demande, quand on s'est entretenu avec les gens de Kiev, pourquoi, devant certaines exagérations occidentales du formalisme bureaucratique, nous parlons de chinoïseries et de byzantinisme : la Russie est plus près ! Hélas ! ses fantaisies sont moins risibles qu'odieuses. — Deux affaires sont ici dans toutes les mémoires, reviennent dans toutes les conversations. D'abord celle des *artisans* : 2.000 juifs, qui vivaient à Kiev depuis une dizaine d'années, ont été mis en demeure de partir dans les quinze jours : on venait de découvrir que leurs passeports, déposés à la mairie, portaient le mot *ouvriers* (rabotchi) au lieu d'*artisans* (remeslinik) : or, comme « ouvriers », ils ne peuvent pas, mais, comme « artisans », ils peuvent vivre à Kiev. La différence n'est pas toujours facile à établir, et les gens sont à plaindre dont l'existence dépend de l'interprétation de mots si voisins par une autorité si partielle !... Puis l'affaire des vendeuses de lait. Les vendeuses des marchés n'appartenant ni à la catégorie des négociants de première gilde, ni à celle des diplômés, les marchés de Kiev sont interdits aux juives en général : — n'ont le droit d'y vendre que les femmes d'artisans qui vendent les produits de leur travail. Or, des marchandes de lait juives furent un jour poursuivies : le lait ne pouvait passer pour un produit de leur travail ! On jugea comme on put : furent acquittées celles qui vendaient le lait de leurs propres vaches, condamnées à l'interdiction de séjour à Kiev et à la confiscation celles qui vendaient le lait des vaches d'autrui. On raconte même que le lendemain du jugement, l'avocat de ces malheureuses, rencontrant le vice-gouverneur,

UN VOYAGE D'ÉTUDES

lui fit remarquer que la condamnation allait amener la dislocation des familles, les maris, artisans à Kiev, se trouvant obligés de rester, et leurs femmes de partir puisqu'elles n'étaient pas propriétaires des vaches ! Le vice-gouverneur ne contesta point, sourit, mais n'osa pas s'apitoyer. Le gouverneur sut même faire dire à l'avocat qu'il avait été désagréablement surpris de le voir plaider une telle cause. Et les *Novosti*, qui avaient défendu les femmes poursuivies, dans un article intitulé : « Pour un pot au lait », reçurent un blâme.

La police, ici, est merveilleusement en éveil. Pendant la nuit, elle organise des chasses aux juifs, pour voir si tous ceux qui sont là ont bien le droit d'y être, si les familles juives tolérées ne cachent pas chez elles quelque juif de contrebande, et parfois le matin on peut voir les agents de la police traîner leur râfle à la mairie. Naguère encore un juif des environs, qui venait à Kiev pour affaires et comptait y passer une journée entre deux bateaux, fut cueilli au débarcadère, mis en prison, puis réexpédié. L'affaire fit même quelque bruit : le journal de Kiev, — le *Kievlamin*, — qui pourtant est plutôt antisémite, rapporta l'aventure, s'indigna, fit allusion aux « bakelich », disant que cet homme n'avait sans doute pas su en user ; le rédacteur de l'article, ancien professeur à Kiev, personnage riche et influent, fut convoqué chez le gouverneur, mais répondit à la menace qu'il valait mieux ne pas commencer de poursuites contre lui : sans quoi il apporterait les preuves.

Dans un milieu si constamment troublé par les vexations policières, l'annonce des événements de Kichinev devait produire un trouble profond. Les premières nouvelles ne parvinrent qu'au bout de huit jours, par la voie privée, — lettres, télégrammes, conversations rapportées. Ce fut immédiatement la panique. Beaucoup de ceux qui en avaient les moyens se réfugièrent dans les hôtels, où ils prirent logement et pension : là, du moins, ils seraient à l'abri : les hôtels sont éclectiques, et on ne se risque pas à y massacrer des chrétiens. Quelques-uns se jetèrent à la gare, décidés à voyager, s'il le fallait, aller et retour, dans tous les sens, jour et nuit : dans le train on ne leur demandera pas de

Georges Delahache

passoport. Mais la foule, qui ne peut pas se sauver par des moyens coûteux, se précipitait vers l'embarcadère du Dniéper : cinq à six mille personnes envahissaient les pontons de départ sans savoir où elles voulaient aller, et sans écouter le préfet de police qui, caracolant, cherchait à les calmer : « Vos assurances ne nous suffisent pas ! nous nous souvenons de 1881 ! Une maison juive fut pillée en face même de la mairie ! » Il fallut une dizaine de jours avant que l'apaisement se fit.

Malgré ces procès et ces brutalités, cette insécurité de tous les instants, cette malveillance décourageante de l'Administration, les rapports entre « juifs » et « russes » ne sont pas habituellement mauvais. Dans d'autres villes on pourrait sans doute jouer sur les mots et soutenir que les relations ne sauraient être mauvaises où il n'y a pas de relations du tout. Ce ne serait pas ici tout à fait exact ; et puis, si elles étaient vraiment et continûment mauvaises, croit-on qu'étant connues les dispositions de l'autorité, les « accidents » ne seraient pas plus fréquents ? Par le seul fait que les juifs de Kiev, triés sur le volet administratif, constituent une sorte d'aristocratie, et ne sont pas les juifs de partout, peut-être est-on mieux disposé dans l'autre camp à leur rendre justice. On fait remarquer l'attitude du *Kievlamin*, qui n'est certes pas favorable aux juifs, mais, se plaçant nettement sur le terrain des règlements, prend souvent leur défense contre les vexations arbitraires de la police. On conte l'état d'âme d'un journaliste très connu de Kiev, qui s'était montré très violent contre les juifs lors des massacres de 1881 ; il s'est beaucoup amendé depuis, il a épousé une femme riche, dont la dot comportait d'importantes propriétés foncières, et, quoique les juifs ne soient que tolérés dans ces fonctions, c'est en des fermiers juifs qu'il met sa confiance, trouvant en eux plus de capacités et moins d'exigences ; dernièrement, ayant eu un différend avec un de ses fermiers, c'est un vieil avocat juif qu'il choisit comme arbitre. Le tout est de se connaître les uns les autres, au lieu de se mépriser *a priori* : qui sait si avec le temps ce Kiévois et quelques-uns de ses concitoyens ne prendraient pas à leur compte la définition

spirituelle : « Le juif, c'est l'israélite qu'on ne connaît pas » ? Et il semble que les juifs, de leur côté, si pessimiste que soit leur état d'esprit, — après vingt ans de malveillance et après Kichinev, — seraient volontiers disposés à la fusion. On me rappelle la pénible situation des enfants juifs au point de vue de l'instruction. L'école communale orthodoxe leur est interdite, ils ne peuvent donc fréquenter que les écoles juives (qui sont du reste sous le contrôle de la direction générale de l'instruction publique), c'est-à-dire, pour la presque totalité, des écoles où l'enseignement, quant aux matières du programme et à la langue employée dans les cours, est presque exclusivement juif ; dans quelques villes seulement il y a quelques écoles juives où l'enseignement est plus général et se fait en russe. Or telle est la tendance conciliatrice, que beaucoup de jeunes gens qui n'ont pu fréquenter que les écoles juives s'attachent à apprendre les choses russes, quand même, chez eux ou chez des instituteurs privés qu'ils paient. Même quelques jeunes gens de la bourgeoisie juive ont voulu organiser des cours, sortes d'*Universités populaires* qui devaient se tenir le samedi soir et où ils donneraient l'enseignement russe à leurs coreligionnaires moins favorisés : mais il fallait une autorisation, la direction de l'enseignement l'a refusée. Et pourtant en 1881, un juif attaché à la chancellerie du gouvernement de Kiev, qui parcourait la région à cet effet, ne réussit que rarement et difficilement à convaincre, — selon les vues du gouvernement d'alors, — les groupements juifs de faire apprendre le russe aux enfants.

*
* *

A Homel, à Minsk, à Bialystok, il semble également que ces deux catégories de la population vivent en face l'une de l'autre sans se mesurer perpétuellement d'un regard courroucé. A Homel, la moitié de la population est juive, et vit paisiblement. La ville allonge ses rues très droites bordées de maisonnettes de bois sans étage ; en face du marché une synagogue en bois et une autre en pierre, au fronton de laquelle le mot *CHNAFOA* se détache en russe

Georges Delahache

ainsi qu'en hébreu ; un juif barbu, à lunettes et en redingote, achève lentement de promener sur le mur un pinceau badigeonneur, et, comme le jour tombe, au pas des portes, juifs et juives s'assiènt, voisinent, bavardent : c'est l'heure des « nouvellistes ». (1) A Minsk, ville plus moderne, pimpante et douce à vivre, la tranquillité est la même ; dans les rues élégantes où les pâtisseries à la mode affichent sur leurs panneaux à la fois primitifs et pompeux des inscriptions dont la lettre est française, sinon le style : « Accepte de diverses commandes », où les maisons meublées s'appellent « Vieux-Berlin », et, en face, par concurrence, « Neuf-Moscou », beaucoup de magasins sont juifs. C'est surtout autour du marché à la viande, étrangement pittoresque avec ses portails de bois et ses voûtes de pierre peints en rouge sang-de-bœuf, que les boutiques juives se pressent, étroites, noires, jetant aux narines des bouffées de farine et de saumure. Au milieu des mouches qui bourdonnent, des quartiers de viande qui gluient aux tréteaux, des pauvresses édentées, des mendiants hideux à voir, des marchandages, des rires, des discussions, des cris, — cela grouille comme une cour des miracles, et, dans l'éclat blanc du soleil de midi, étourdit les yeux, jette au cerveau une semence de cauchemars pour la nuit suivante. A la porte d'une « table d'hôte », l'étoile sioniste nous sollicite, et nous entrons. Depuis deux jours on connaît les ordres de l'Administration : suppression des emblèmes sionistes, interdiction des réunions sionistes, des cotisations, de la propagande. Mais l'étoile ici n'a pas encore été enlevée. Et l'accueil est plutôt froid : ces étrangers effraient la servante, qui circule autour de nous avec circonspection, calculant ses mots, ses gestes, presque tremblante. Mais dès que nous « jargonons » avec elle, et qu'elle sent en nous des amis, elle se déride : j'ai rarement vu changer, d'une façon aussi complète et aussi brusque, l'expression du visage humain. La vie générale est relativement heureuse à

(1) L'examen des événements postérieurs à notre passage, n'infirmes nullement, — au contraire, — cette impression : la police a mis trop de complaisance à troubler la paix.

UN VOYAGE D'ÉTUDES

Minsk, même pour les juifs. Il y a peu d'indigents; si les industries ne sont pas très nombreuses, ni très importantes, — quelques fabriques de sabots, d'allumettes et de chaussures dans la banlieue, — en revanche le commerce est assez prospère, beaucoup de juifs sont petits ou gros marchands. Ils vivent en bonne intelligence avec les russes, et beaucoup, qui se trouvent bien de leur sort, résistent au sionisme. Les misérables sont assidus à tous les offices de la synagogue, — les autres se contentent d'y paraître aux trois grandes fêtes et, pour le reste, se laissent aller à l'indifférence, *aerger wie goy*, — « pires que des chrétiens ». D'ailleurs confiants en eux-mêmes et très disposés à se défendre en cas d'alerte. Quand on apprit à Minsk l'affaire de Kichinev, le bruit courut que les juifs allaient par manière de représailles se jeter sur les chrétiens, — pogrome à rebours! — et cette fois ce sont les chrétiens qui prirent peur. Juifs et chrétiens ne sortaient plus qu'armés. Maintenant tout est rentré dans l'ordre.

*
* *

A Varsovie, terme de notre voyage, il semble que la question se présente sous ses divers aspects à la fois, et nous permette ainsi de nous acheminer vers nos conclusions.

Il y a, à Varsovie, sur 800.000 habitants, 280.000 juifs. Quelques familles, — financiers et gros industriels, — sont puissamment riches, quelques-unes sont aisées, la plus grande partie végète tristement. Beaucoup d'ouvriers juifs sont sans travail : la proportion des disponibles est trop grande par rapport à celle des employeurs, et d'ailleurs, s'ils sont souvent mal accueillis chez les patrons chrétiens, ils n'ont pas toujours chez les patrons juifs plus de chance : telles usines juives de Lodz occupent des milliers d'ouvriers, — presque tous chrétiens : par *snobisme* certains de ces gros industriels ne veulent pas avoir l'air de s'intéresser à leurs coreligionnaires; de plus l'arrêt du travail juif, pendant deux heures le vendredi, et pendant toute la journée le samedi, occasionne soit des diminutions de rendement, soit des difficultés d'organisation intérieure;

Georges Delahache

enfin beaucoup de patrons craignent de trouver chez l'ouvrier juif une moins grande habitude des métiers manuels et une soumission moins humble à la loi du travail.

Aussi la misère est-elle effrayante. Il n'y a que 5.000 familles qui puissent payer à la communauté la contribution annuelle obligatoire dont le minimum est de trois roubles : 8 francs ! A visiter les taudis immondes où vivent les juifs misérables de Varsovie, on est pris à la gorge par l'âcreté de l'atmosphère lourde et rare, et l'on se sent, — à la lettre, — les yeux remplis de larmes. Dans les immenses maisons qui forment la rue Franziskanskaia, une populace en haillons pullule. Regardez, comme au Moldavanka d'Odessa, le tableau noir du « dvornik » : Odessa est dépassée. Voici une maison de 1.420 personnes ! Au fond de la cour, qui est elle-même occupée en partie par un marché, sur un long couloir en contre-bas, à demi souterrain, s'ouvrent de petits logements pleins de gens, de meubles, d'ustensiles pêle-mêle. Dans cette chambre, qui prend jour par un soupirail, et qui n'a pas quinze mètres carrés, deux lits et un berceau. Il est cinq heures de l'après-midi, un enfant de sept ans dort sur le grand lit, un bébé s'éveille dans le berceau, riant et gesticulant, la mère est auprès de lui, la grand-mère, le grand-père aussi, qui tourne un rouet : le père reviendra du travail tout à l'heure ; ils mangent et dorment à six personnes dans ce réduit. — Plus loin : deux lits bout à bout, couverts de vêtements en désordre, en face un autre lit sans literie ; deux armoires juxtaposées partagent la pièce par le milieu : c'est le logement de deux familles. La femme qui nous accueille est vendeuse de fruits, mais elle ne fait rien en ce moment, parce qu'elle n'a pas, pour acheter, le capital nécessaire : dix roubles, vingt-six francs cinquante. — Un étroit boyau conduit du couloir à la cour : il sert aussi de logement. L'air et la lumière n'y viennent que par deux portes : l'une qui le fait communiquer avec le logement voisin, l'autre, par laquelle on entre, — en se pliant en deux, — quand on vient de la cour : trois marches y descendent, mais il faut brûler des allumettes en plein jour pour ne pas descendre trop vite ! Or, quatre personnes logent ici, le mari, la femme et deux

UN VOYAGE D'ÉTUDES

enfants, et le loyer est de trois roubles, — huit francs par mois. — Sur les lits, dans le désordre des hardes, la pâte à vermicelle s'étale, préparée pour la soupe; — sur un coin de table brillent, éclatants de propreté, les chandeliers du vendredi soir, — et partout, au mur, dans des cadres de bois doré, la « chromo » du tsar sourit à celle de la tsarine.

Dans cette société où se côtoient de grandes fortunes et des misères atroces, tous les états d'esprit et d'opinion sont représentés, avec une vivacité intelligente où l'on sent déjà le voisinage de l'Europe, — et aussi la tradition d'un pays habitué depuis longtemps à vivre et à discuter sa vie nationale. Dans le quartier des humbles et des miséreux, dont les boutiques se touchent, trop serrées les unes contre les autres, comme une famille qui se presse autour du foyer menacé, on suit avec ardeur les journaux rédigés en hébreu, les articles des rédacteurs sionistes, on parle fiévreusement du Congrès de Bâle qui se prépare, du docteur Herzl, de Nordau, de Sokoloff. On en suit d'autres aussi, moins avoués, ceux qui se cachent, dont la police supprime l'imprimerie et expédie le rédacteur en Sibérie, — quand elle les trouve, — et qui renaissent immanquablement quinze jours après, sans que personne sache comment. Ici le socialisme est autrement instruit et conscient que dans la Russie intérieure, et peut-être à cause de cela même, se partage entre des organisations diverses : socialisme polonais où chrétiens et juifs se mêlent, et qui n'est qu'une branche du socialisme universel; — socialisme plus spécialement « juif russe », le « Bund », introduit en Pologne par des juifs du centre, et qui veut voir ses aspirations socialistes réalisées dans une nationalité juive, — par quoi il se rapproche du sionisme, — mais sur le sol même et sans Palestine, — par quoi il s'en écarte, — parti moins discipliné, plus turbulent, qui aime à s'agiter, fait des manifestations, provoque des conflits, avec une noble et vaillante activité, que d'aucuns trouvent inconsidérée et dangereuse : pourquoi fournir à l'administration, sans utilité matérielle ni morale pour soi-même, l'occasion de victoires faciles ?

Ces socialismes n'ont pas étouffé le vieux nationalisme polonais. Les Juifs sont ici plus anciens que les Russes;

contemporains des Polonais, ils ont partagé leurs vicissitudes historiques, et gardent fièrement les noms de ceux d'entre eux qui, dans les insurrections nationales, ont trouvé la gloire, et la mort. Mais, si la domination russe n'est que superficielle, si, pour faire voir qu'ils sont les maîtres, les Russes sont obligés de construire à grands frais au centre de la ville une cathédrale orthodoxe, s'il n'y a pas 4 o/o de Russes dans la population et que jamais un Polonais ne s'allie à une Russe, si, comme conséquence, il y a parfois rapprochement de l'élément catholique polonais et de l'élément juif polonais en face de l'élément russe, on ne peut pas dire cependant que cette aversion commune crée une véritable fusion. Les relations se ressentent toujours de l'ancienne sujétion des juifs, avec une aggravation due aux théories et aux pratiques de l'antisémitisme moderne. Les juifs s'obstinent le plus énergiquement possible dans leur effort de conciliation, ils fondent et entretiennent des asiles, des hospices, des écoles admirables, en s'efforçant, dans les moindres détails de l'organisation intérieure, de maintenir la tradition « juive-polonaise », ils ont trois écoles professionnelles, où, par principe, ils admettent des jeunes gens chrétiens, — une politesse qu'en fait les chrétiens ne leur rendent pas volontiers. — Mais mal considérés quoi qu'ils fassent, ils n'osent plus mépriser, du haut de leur fierté polonaise, le « nationalisme-juif » des sionistes... (1)

*
* *

Il ne convient pas de faire de la question des juifs russes un bloc. Même dans la servitude il n'y a pas d'égalité. Les juifs de Minsk sont relativement tranquilles et heureux, si l'on compare leur situation à celle des juifs

(1) Il y a à Varsovie un assez grand nombre de juifs convertis, soit à l'orthodoxie, soit au luthéranisme : on appelle même en plaisantant « l'Eglise juive » un temple luthérien qui est la « paroisse » de beaucoup de ces convertis. Les convertis échappent à la servitude administrative, ils ont le droit de circuler partout en Russie, hors du Territoire, sans formalités spéciales : avantage considérable pour tous les hommes que leurs affaires obligent à

UN VOYAGE D'ÉTUDES

d'Odessa ; le petit marchand de Shlobine, perdu au fond de la Russie, vit en bonne intelligence avec ses voisins chrétiens, tandis que celui de Kichinev, pourtant plus proche de l'Europe civilisée, tremble sous la menace perpétuelle des folies du *Bessarabetz* et qui sait si l'on ne trouverait pas un savetier de Bialystok ou un musicien de café-concert d'Odessa qui aura mené, à travers les mailles étroites des vexations et des persécutions, une vie calme de petit bourgeois français?... Mais, ce qui les unit, c'est que les uns et les autres, dans la paix générale du pays, se sentent toujours à la merci d'un incident et à la veille d'une catastrophe : le mot *pogrome* appartient à la langue courante, et quand, de ville en ville, malgré le mauvais vouloir du téléphone et du télégraphe administratifs, la nouvelle d'un Kichinev se répand à travers tout le Territoire, ils vibrent tous également d'une commune horreur : malgré le calme apparent d'aujourd'hui, — demain, à Vilna comme à Odessa, à Lods aussi bien qu'à Berditchev, une querelle peut éclater, au marché, entre un moujik ivre et un juif irascible, amener en un clin d'œil le carrefour, le quartier, la ville, faire sortir de son palais le gouverneur, de ses casernes la police, la gendarmerie, la troupe, de leurs bouges les coureurs de route, qui ne rentreront chacun chez soi qu'après avoir rétabli la paix à la manière impériale, — *ubi solitudinem faciunt...*, — en raréfiant un peu la population juive par des coups de sabre, des piétinements de chevaux, des arrestations et des expulsions... L'immense disproportion des fortunes, qui est une caractéristique des civilisations retardataires, se marque naturellement aussi bien dans la Russie juive que dans la Russie orthodoxe. Le banquier largement millionnaire d'Odessa qui a maison de ville sur Nikolaievsky et maison des

voyager. D'ailleurs la tradition des « maranes » n'est pas perdue : beaucoup de ces convertis ne le sont qu'aux yeux de l'administration et continuent à pratiquer leur culte sans parler de leur conversion à leurs coreligionnaires originels : on cite le cas d'un juif qui mourut naguère, à la synagogue, un jour de Kippour, et dans les formalités qui suivirent, on s'aperçut que ce juif était administrativement chrétien.

champs à Moyenne-Fontaine, le grand usinier des faubourgs de Varsovie dont le coupé à deux chevaux glisse mollement, le dimanche à cinq heures, sous les tilleuls de l'allée Ujazdowska, peut offrir à sa servitude des joies compensatrices... Il n'en est pas moins un juif, rien qu'un juif, et ce qui l'unit aux autres juifs moins favorisés du sort, c'est qu'il ne peut pas, malgré toute sa fortune, posséder la moindre parcelle du sol, se déplacer sans que la police le suive, fonder une succursale où bon lui semble, prendre les employés qu'il veut, que son fils ne sera peut-être pas admis au lycée, ou à l'Université, ne sera certainement ni magistrat, ni officier, qu'en un mot, aux yeux de l'Administration, lui et les siens ne sont et ne seront jamais que des juifs sans droits.

S'il faut donc se garder de croire, dans la simplification effarée du lointain, que la misère et la persécution atteignent également tous les membres du judaïsme russe, du moins la part du malheur est-elle, si l'on peut dire, encore assez belle pour forcer l'universelle compassion, et nous inciter à rechercher quelles sont les véritables causes de la situation exceptionnelle faite aux juifs russes.

Il faut d'abord remarquer la forme spéciale de cette misère. Non qu'il n'y ait pas d'autres misères à côté, chez les chrétiens, chez les *russes* comme on dit là-bas : ce serait une singulière illusion d'optique, parce qu'on s'intéresse plus spécialement à la misère juive, de ne pas voir la misère des autres. Si telle ville, autrefois plus heureuse, végète maintenant dans une vie médiocre, si les ateliers chôment et si les boutiquiers font faillite, il n'y a pas de raison pour que les juifs, et les juifs seuls, trouvent du travail dans ce « bourg-pourri » : leur misère n'est donc parfois qu'une manifestation de la misère générale. Elle est cependant aggravée chez eux par diverses causes. D'abord, étant agglomérés sur une seule portion du territoire russe, et, sur ce territoire, dans les seules villes, les six millions de juifs de l'Empire font porter en quelque sorte sur un seul point le poids de leur masse compacte, constituant à eux-mêmes et aux autres une concurrence désastreuse pour tout le monde, soit qu'elle diminue le

taux des salaires, soit qu'elle augmente le nombre des indigents, — et qui ne peut que concentrer davantage autour d'eux la haine : au lieu que, s'ils étaient répandus dans tout l'Empire, par le jeu naturel des lois économiques, l'équilibre ne manquerait pas de s'établir et de provoquer une amélioration dans les conditions d'existence à la fois des juifs et des Russes de l'actuel Territoire. Ensuite ces juifs toujours incertains et menacés n'ont pas eu le moyen, — et n'ont d'ailleurs pas le droit, — de posséder la terre, tandis que beaucoup de petites gens, même très pauvres, parmi les orthodoxes, ont du moins l'abri d'une cabane à eux et la ressource d'un coin de hameau, si petit soit-il, où ils peuvent vivre. Enfin la conscience qu'ils ont de leur misère, leur horreur générale pour l'injustice, leur intelligence même et leurs vertus, en un mot, sont des aggravants : de toutes les bouches s'élève la même plainte amère : « Nous vivons, nous, à notre foyer, honnêtes et laborieux, nous ne sommes pas des ignorants et des brutes, nous ne perdons pas notre argent, notre temps et nos forces chez le marchand de vodka, nous nous croyons aussi dignes de vivre que les juifs libres et heureux des autres pays, nous pourrions être, comme eux, des citoyens utiles, et pourtant si le moujik qui titube dans la rue, s'affale au coin d'une borne, ivre-mort, le sergent de ville le ramasse avec respect, tandis que si nous avons besoin d'un papier à la chancellerie du gouverneur, on nous regarde comme des chiens. »

Il y a des vanités qu'on reproche aux juifs : ici cette fierté ne prête pas à sourire. Peut-être supporteraient-ils mieux leur misère si on ne heurtait pas à tout instant leur amour-propre, et le meilleur témoignage de la dignité de ces hommes, c'est le découragement qu'ils éprouvent à la voir ainsi méconnue.

A tant de tristesses, d'injustices, de vexations, on est surpris de ne pas trouver de causes qui soient des raisons. La question a été trop souvent discutée pour que j'y revienne en détail. Les juifs assassins de petits chrétiens ? on sait que les accusations de meurtre rituel sont aussi vaines au point de vue de la vérité qu'elles le sont, hélas !

Georges Delahache

comme prétextes de troubles et d'émeutes. Les juifs usuriers ? mais dans ce pays, les prêtres, les femmes, ni les paysans, ne peuvent souscrire d'effets ; d'ailleurs l'usure sévit avec bien plus d'intensité hors du Territoire. Les juifs marchands d'alcool, les juifs empoisonneurs ? Il faudrait se demander d'abord si, dans l'état actuel de la Russie, le marchand d'alcool soulève nécessairement des haines autour de lui ; constater ensuite que du jour au lendemain, des milliers de juifs, chassés des villages, y ont laissé les débits qu'ils exploitaient, et que c'est l'État lui-même qui leur a succédé : la loi du Monopole a donc enlevé toute valeur à cet argument. Les juifs restent trop attachés à leurs coutumes et à leurs traditions, les juifs sont des étrangers, les juifs ne s'assimilent pas ? Ici j'ai peur que ce soit un des arguments les plus chers à notre antisémitisme à nous qui s'égare dans le leur. Ce reproche peut avoir un sens lorsque, de deux états de mœurs coexistants et incogaux, c'est le moins avancé qui s'obstine à ne pas suivre l'autre : en est-il ainsi, actuellement, de la masse juive à la masse russe ?

Or, même en l'admettant, — même en admettant aussi que le mot puisse avoir toute sa force dans un pays aussi vaste et aussi composite que la Russie, dont les éléments divers gardent leur intensité de vie propre aussi jalousement que les Polonais et les Kalmouks, les Cosaques et les Finlandais, — j'estime que les juifs russes, entraînés par les exemples d'assimilation de leurs coreligionnaires occidentaux, allaient lentement mais volontiers à l'« absorption ». Si beaucoup d'entre eux continuent à vivre dans le respect étroit de formes religieuses qui nous paraissent, à nous, surannées, faut-il leur en faire un crime, s'indigner contre les « mezousahs » dans le pays des icones, et blâmer un attachement à des traditions de famille qui, du moins, comme on dit, ne font de mal à personne, quand les autres suivent leurs préjugés jusqu'à la haine, et leurs superstitions jusqu'au crime ? Dès la première vue, les juifs de Russie apparaissent comme plus disposés à l'assimilation que leurs voisins de Galicie par exemple : la lévite, les bottes, le chapeau haut de forme, les boucles de

UN VOYAGE D'ÉTUDES

cheveux descendant au long des tempes, — ils ne considèrent plus tout cet « uniforme » comme de rigueur, et on ne le rencontre ici qu'exceptionnellement. — Le critérium militaire n'est pas moins significatif. Les juifs dont les pères ont été soldats sous Nicolas premier, — c'est-à-dire à une époque où le service militaire n'était pas obligatoire, — sont assimilés aux marchands de première gilde, diplômés et artisans : ils ont, sous la condition de certaines formalités un peu compliquées, le droit de vivre partout en Russie : il y en a une centaine à Kiev. Aujourd'hui les juifs fournissent à l'armée un contingent annuel de 15.000 hommes : il est vrai que le service est obligatoire, — mais les réfractaires et déserteurs juifs sont d'année en année moins nombreux. — D'ailleurs ils insistent trop et avec trop d'énergie, dans toutes leurs conversations, sur ce point qu'un juif ne peut pas occuper la moindre fonction qui touche de si loin que ce soit aux administrations de l'État, — pour qu'on ne voie pas jusqu'à l'évidence que la mauvaise volonté ne vient pas d'eux. L'obstacle à l'assimilation n'est-il pas plutôt le fait de ceux qui obligent les juifs, — *et les juifs seulement*, — à inscrire sur leurs boutiques leurs noms en entier, et même, quand par hasard le nom et le prénom sont également douteux, à y mentionner expressément leur qualité de Juifs ? — Partout, à Kichinev, à Berditchev, à Kiev, à Minsk, nous avons rencontré des juifs éclairés, — boutiquiers, hommes d'affaires, médecins, diplômés des écoles, — qui vivent dans l'atmosphère russe, presque détachés des choses juives, — parfois trop ; et les juifs polonais sont aussi « polonais » que leurs compatriotes catholiques, ce qui est encore une manière de prouver l'assimilation dont la Russie se passerait bien.

En somme pas plus qu'ailleurs l'antisémitisme en Russie ne repose sur une base rationnelle : l'observation psychologique, la considération des passions humaines peuvent servir à expliquer certains faits : la raison et la justice n'ont rien à y voir. Mais l'originalité de l'antisémitisme russe est d'être, avant tout, administratif : quand on apprend en Europe la nouvelle d'un pogrome, on croit à des haines sans trêve et sans merci, tandis qu'en réalité, pres-

que partout, Juifs et chrétiens vivent côte à côte, plutôt indifférents qu'hostiles les uns aux autres, confondus dans la tranquille médiocrité de leurs existences plutôt qu'excités perpétuellement par des désirs de ruine et de sang. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait d'antisémitisme que par ordre; mais cet antisémitisme russe emprunte aux restrictions administratives dont les juifs sont l'objet, une sorte d'autorité et comme un caractère officiel qui le rend particulièrement dangereux et intéressant.

Il y a en effet, à ces fureurs, une cause profonde. Aux voyageurs qui descendent du train d'Europe, à la gare-frontière d'Oungheni, la porte des salles d'attente s'entr'ouvre avec méfiance : ils ne passent qu'un à un sous l'œil d'un fonctionnaire en vareuse et casquette blanches qui tend la main pour recueillir les passeports. Vous n'avez pas votre papier ? il y manque un timbre, un parafe ? Le train attend, prêt à vous ramener vers l'Europe... Au bout d'une demi-heure, les passeports, tournés et retournés, visés et signés, reviennent du bureau spécial et le même fonctionnaire les distribue en faisant l'appel des voyageurs, qui forment le cercle autour de lui. Cependant un douanier méticuleux a fouillé jusqu'au fond de vos bagages, feuilleté votre buvard de correspondance, votre Baedeker : rien de suspect, — rien que deux journaux quelconques, qui traînent dans votre valise depuis Paris : purement et simplement, sans autre forme de procès, il les déchire. Enfin reconnu bon pour l'entrée, vous poursuivez votre itinéraire : vous descendez à l'hôtel à Odessa, — à Kiev chez un ami : à l'hôtel, le portier vert et or, chez votre ami, son concierge, — personnage assermenté, — se précipite sur votre passeport, l'emporte, l'envoie à la police, l'y fait reprendre le lendemain, avec nouveau visa correctement daté. Loin de votre pays, avide de nouvelles, vous demandez, en dégustant un verre de thé, le *Figaro* ou le *Matin*, le *Berliner Tageblatt*, le *Daily Chronicle* : plaqué sur une des colonnes du journal un rectangle noir, absolument opaque, vous effraie : ce n'est rien, — c'est un article que la censure a « passé au caviar » pour en rendre la lecture impossible et sauver la Russie de sa contagion. Vous allez enfin, ce

UN VOYAGE D'ÉTUDES

soir, prendre le train du retour : halte-là ! Ne vous embarquez pas sans une autorisation écrite de sortie que délivre, après examen de tous les visas du passeport, la police de la dernière ville où vous séjournerez : on ne vous laissera passer la frontière qu'avec cet *exeat* : depuis votre entrée sur le territoire de l'Empire, vous étiez prisonnier !

... Et voilà pourquoi les juifs affolent l'administration russe. La Russie est fermée : censures et passeports veillent : hommes, idées, on n'entre pas : la Russie a sa Grande Muraille. Est en honneur dans l'Empire tout ce qui contribue à assurer la continuation de cet état de choses : popes, fonctionnaires et policiers, hiérarchie et résignation. Est suspect, tout ce qui pourrait la compromettre. Or les juifs, — il faut bien généraliser *pour* eux, puisqu'on généralise *contre* eux, — les juifs ne sauraient être une pierre inerte et brute dans un *rempart de prohibition* : au contraire, tout concourt à faire d'eux *un pont* entre la Russie retardataire et l'Europe libérée. — Déjà par la situation géographique du Territoire où l'autorité les parque, ils sont en contact avec l'Autriche et l'Allemagne, — avec l'Europe : l'isolement dans la barbarie est plus facile aux Cosaques de l'Oural. D'autre part, échappant à la tutelle des grands seigneurs fonciers, obligés de vivre dans les villes, contraints au négoce, ils tendent à former cette classe de moyenne bourgeoisie qui manque dans la société russe, — et qui, aux régimes autocratiques, ne dit jamais rien qui vaille. — Au point de vue moral, ils représentent un danger pire encore, puisque dans ce pays d'un seul Roy et d'une seule Foy, où l'Empereur est pape, ils sont en dehors de l'orthodoxie gouvernementale, — et qu'étant juifs, au lieu de se soumettre aux injustices de ce monde en vue d'une réparation dans un monde meilleur, ils veulent la justice dans ce monde même, et la vie avant la mort ! — Enfin quand on vient d'un pays où, par le long travail des institutions démocratiques, il semble que l'intelligence elle-même se soit équitablement partagée entre toutes les catégories de la nation, on est d'autant plus surpris de constater, à égalité sociale, des différences aussi étranges que l'inertie intellectuelle du Russe pauvre, dont les yeux

Georges Delahache

vaguent sans lueur et sans vie, et l'ardente curiosité de l'adolescent juif. Nous les avons vus, pendant trente-six heures de suite, dans l'entrepont du bateau qui nous conduisait de Kiev à Homel, — les moujiks misérables, d'un côté, échangeant des interjections rares et des bourrades fréquentes, — de l'autre les juifs aux tristes loques, qui causaient, discutaient, lisaient... L'homme admirable qui combattait alors son dernier combat dans les affres d'un mal implacable, Bernard-Lazare, dont la pensée navrante ne nous quitta pas un instant au cours de ce voyage auquel il nous avait encouragés, et dont nous avons recueilli le nom prononcé comme un vocable d'espoir, partout où nous passions, Bernard-Lazare nous disait quinze jours avant sa mort : « Le juif est l'homme qui depuis des siècles sait lire... » Le juif russe lit, réfléchit, sa pensée dépasse les murs de son échoppe souterraine, il sait qu'il y a, ailleurs, des juifs plus heureux, — et des hommes plus libres. Géographiques et sociales, morales et intellectuelles, beaucoup de raisons, on le voit, semblent destiner le juif de Russie à jouer le rôle bienfaisant d'intermédiaire entre des civilisations inégales et de courtier du progrès. Or le progrès ne saurait se faire dans le sens de l'autocratie russe. Donc le juif est dangereux. Donc le juif est persécuté.

A de si grands maux on voudrait entrevoir des remèdes. — Le sionisme, avec la double puissance d'une logique spécieuse et d'une illusion consolatrice, — affirmer que les juifs russes sortis de Russie apparaîtront partout comme des étrangers et que jamais, nulle part, ils ne seront chez eux tant qu'ils n'auront pas leur territoire à eux, voilà pour la logique, — vouloir rassembler dans la Terre-Promise et galvaniser une nation dispersée depuis vingt siècles, voilà pour l'illusion, — le Sionisme est un admirable élan d'espérance et de foi qui entraîne par instants, loin de leur misère, ces âmes lasses de la servitude. Mais, avec ou sans sionisme, l'émigration en masse implique mille questions, complexes et délicates, d'argent, de débouchés, d'acclimatation nouvelle, de bon accueil au point d'arrivée et même d'autorisation au point de départ : car, bien que les me-

UN VOYAGE D'ÉTUDES

sures récentes soient dirigées, au dire de l'Administration, non pas contre le sionisme agence d'émigration, mais contre le sionisme organisation dans l'État, il semble pratiquement difficile que la Russie, sans considération pour les conséquences économiques de cette exode, et sans pudeur aux yeux de l'humanité, laisse se détacher d'elle, uniquement pour cause de religion, tout un morceau de population qui fournit un solide contingent de roubles au trésor et de soldats à l'armée. — L'application aux juifs du droit commun, serait le remède héroïque : réforme effrayante comme une révolution. Un jeune instituteur juif qui remontait avec nous le Dniéper, sioniste enthousiaste, aux yeux brûlants de vivacité et de foi, à la parole vibrante et chaleureuse, nous montrait, à droite et à gauche, les rives du fleuve désertes à l'infini, et, avec une violence de ton où se confondaient le mécontentement de l'état social présent et l'énergique confiance dans la vitalité de la race : « Qu'ils nous donnent donc ces terres, disait-il, qu'ils nous ouvrent ce pays, et ils verront ce que nous en ferons ! » Mais ils ne le leur donneront pas, de peur que les juifs fassent précisément de la Russie ce qu'ils ne veulent pas que la Russie soit ! Et, — sans m'excuser de revenir encore à ces entretiens suprêmes où il persistait héroïquement à s'occuper du malheur des autres, — je revois le vague geste de lointain espoir dont Bernard-Lazare ponctuait ses questions : « Il n'y aura sans doute de guérison, n'est-ce pas ? que dans la guérison générale : les juifs ne seront libres que quand le pays sera libre... »

Mais, en attendant mieux du temps et de la politique, le devoir s'impose de faire connaître de plus en plus, par le livre, par la brochure, par le journal, l'état de misère matérielle et morale où l'autocratie russe se complait à écraser six millions de sujets russes, sujets de dernière classe, sans sécurité et sans droits, troupeau vil d'humanité auquel on refuse tout ce qui fait la dignité de la vie humaine, — et cela, parce que ces hommes sont juifs dans une nation orthodoxe, intellectuellement libres dans un milieu d'asservissement intellectuel, merveilleusement aptes à la vie moderne dans un état social qui s'obstine à méconnaître l'évo-

Georges Delahache

lution. Et il faut, pour peu qu'on ait de confiance dans la force des idées, espérer que le jour où l'opinion publique, plus « reine du monde » maintenant que jamais, connaîtra cette situation, on arrivera bien, en « sériant » et en précisant les questions, à obtenir, aujourd'hui l'annulation d'un arrêté brutal, demain l'adoucissement d'un règlement suranné, et qu'il sera permis d'entrevoir, au bout du chemin, l'égalité dans la tolérance. Il ne convient pas que les israélites de France, si fiers qu'ils soient de leur qualité de Français, se désintéressent de la question : je sais que nous nous considérons comme très différents du juif crasseux au guttural jargon qui monte sa garde obséquieuse à la porte de nos temples, et que nous éprouvons un mépris un peu hautain pour ces spécimens de misère et de dégradation que la Russie juive envoie jusqu'à nous ; mais il faut voir ce juif là-bas, dans sa vie normale et dans le milieu russe, — et se défier d'un sentiment mauvais qui repose sur une expérience insuffisante. Nous avons le devoir de penser à ces parias, — parce que, juifs, nous avons été des parias comme eux, que les maux qu'ils souffrent, rappellent ceux que nos pères ont soufferts, que nous éprouvons encore nous-mêmes la ténacité des préjugés sous le poids desquels ils plient, — et parce que, Français, nous travaillerons ainsi à une de ces œuvres d'émancipation généreuse auxquelles la France sera toujours fière de donner son concours, sous peine de n'être plus la France. Et c'est vers elle sans doute, la première émancipatrice des juifs, que s'élève l'émotion de ces cœurs misérables, lorsqu'au fond des taudis de Berditchev et des caves de Varsovie, les enfants des juifs promènent à la suite de l'étranger qui passe le glissement de leurs pieds nus et la fièvre de leurs regards curieux, — lorsque cette cohue d'êtres honnis se serre inquiète et navrée, mais vivante et pensante malgré tout, autour des frères affranchis qui viennent leur apporter, d'un lointain de liberté, un peu de compassion, d'amitié et d'espérance.

GEORGES DELAHACHE

VLADIMIR KOROLENKO

LA MAISON NUMÉRO 13

traduit par Elie Eberlin

Après Tolstoi et Gorki, l'écrivain le plus aimé en Russie est Vladimir Korolenko, chantre de la pitié humaine, l'auteur du « Musicien aveugle » et des « Récits de Sibérie ».

A la première nouvelle des massacres de Kichinev, Korolenko s'est rendu immédiatement sur le lieu du désastre et il a résumé ses douloureuses impressions dans ce récit émouvant dans sa simplicité et pénétré d'un sentiment d'immense pitié.

Elié Eberlin

LA MAISON NUMÉRO 13

I

Je suis arrivé à Kichinev deux mois après le « pogrome » (1) dont l'écho douloureux retentissait encore dans toute la Russie.

Malgré les mesures de la police, on apercevait encore partout, à Kichinev, des traces de l'émeute : même dans les grandes rues on voyait des maisons saccagées et des vitres brisées. Dans les faubourgs c'était pire et les traces du « pogrome » étaient autrement nombreuses.

A Saint-Pétersbourg, vers cette époque, le Juif Dachevsky avait blessé d'un coup de couteau M. Krouchevan, (2) et, — chose plus étrange encore, — un autre juif, un médecin, voulut-lui porter les premiers secours. M. Krouchevan, effrayé, refusa son assistance et écrivit « que la vie de Dachevsky lui appartenait » ; d'accord avec M. Komarov, le directeur du *Sviet*, il exigea la condamnation à mort de Dachevsky, parce que lui, Krouchevan, n'était pas un homme ordinaire, mais un homme « aux conceptions d'un homme d'État ». Et deux

(1) C'est le nom qu'on donne en Russie aux émeutes antijuives.

(2) Journaliste antijuif, l'instigateur des massacres de Kichinev.

Vladimir Korolenko

ou trois jours après, lorsque j'étais déjà à Kichinev, trois jeunes gens inconnus attaquèrent un lycéen israélite qui se rendait à l'école; l'un d'eux lui porta un coup de poignard dans l'aine : le poignard fut dirigé par une main plus habile que celle de Dachevsky, et c'est grâce à un livre qui se trouvait dans la poche du veston que le coup fut amorti, mais le jeune israélite fut cependant blessé. Ce jeune homme, qui se rendait paisiblement à son cours, n'était évidemment pas un personnage important, il n'avait pas encore comme M. Krouchevan des « larges conceptions d'un homme d'État »; c'est pour cela sans doute que MM. Komarov et Krouchevan, ainsi d'ailleurs que le journal du pays le *Bessarabetz*, ne soufflèrent pas un mot de l'incident, et personne n'osa en parler, en dehors de quelques Juifs qui se passaient la nouvelle avec une anxiété bien compréhensible. On disait, notamment, que ce coup de poignard était une réponse à l'attentat de Dachevsky. Si absurde que cela puisse paraître, cette opinion n'est cependant pas invraisemblable. D'ailleurs tout est maintenant vraisemblable. On peut s'attendre à tout à Kichinev, où il semble que l'air même soit saturé de haine et de rancunes féroces. La vie de la ville est comme arrêtée. Les maisons en construction restent inachevées, la peur et l'inquiétude du lendemain frappent les Israélites.

II

Arrivé par un de ces jours-là à Kichinev, et cherchant à m'expliquer le drame mystérieux et terrible qui venait de s'y jouer, je me promenais à travers la ville et les fau-

bourgs, à travers les rues et les marchés, en interrogeant les Juifs et les chrétiens sur les événements récents.

Je n'ai certes pas ici la prétention d'expliquer d'une façon plus ou moins complète cet épisode navrant et de vous raconter comment cette foule oublia dans un instant les principes de la civilisation la plus élémentaire pour revenir à ses instincts primitifs de féroce bestialité. « Il n'y a rien de caché qui ne devienne un jour manifeste ». Il est bien possible que tous les ressorts secrets du crime de Kichinev soient connus un jour, et cette affaire sera aussi claire que le mécanisme d'une horloge que l'on aurait démontée. Il est cependant certain qu'il restera toujours une chose qui ne pourra s'expliquer ni par les conditions du lieu ni par celles du temps. Et ce sera toujours une question troublante de savoir comment un homme ordinaire, moyen, pas méchant homme après tout et d'un commerce parfois agréable peut se transformer tout d'un coup en une bête fauve sans raison ni pitié. Il faudrait beaucoup de peine, de temps, et une étude approfondie pour rétablir le tableau complet des massacres. Les moyens me font défaut et le temps d'ailleurs n'est pas encore venu. On voudrait espérer que la justice fera ce travail, quoi qu'il y ait des raisons nombreuses pour croire qu'elle ne fera même pas cela. Je désire cependant donner une idée sinon de l'effroi (ceci est impossible) au moins du reflet de l'effroi sinistre qui s'empara de moi pendant mon court séjour à Kichinev, deux mois après le « pogrome ». Pour cela je m'efforcerai de rétablir avec autant de sang-froid que possible un épisode des massacres. Ce sera l'histoire de la maison numéro 13, désormais tristement célèbre.

III

La maison numéro 13 est située dans le quatrième arrondissement de Kichinev dans une ruelle qui porte le nom d'Asiatique au coin de la rue Stavrisky. D'ailleurs, les habitants de Kichinev eux-mêmes connaissent mal les noms de ces rues et ruelles étroites et entortillées, et le cocher juif (il y a ici beaucoup de cochers juifs et il y eut aussi des blessés et des tués parmi eux) n'a pas compris d'abord où nous voulions aller. Alors mon compagnon, qui était à Kichinev depuis trois semaines déjà, et qui connaissait à peu près les endroits où s'étaient déroulés les principaux incidents des massacres, lui dit : « la maison numéro 13... Là où on tuait... »

— Ah!... Bon ! répondit l'automédon en inclinant sa tête.

Et il donna un coup de fouet à son cheval, aussi maigre, aussi malingre et aussi abattu que son propriétaire. Je ne voyais pas le visage du cocher, mais je l'ai entendu marmotter dans sa barbe. Je croyais distinguer les mots : « Nissensohn » et « le Vitrier ». Nissensohn et le Vitrier étaient il n'y a pas longtemps des hommes. Maintenant ils sont devenus des symboles, la personification des horreurs récentes... Nous fîmes un assez long trajet, laissant derrière nous des rues larges et modernes; nous tournâmes dans le dédale des ruelles étroites de la vieille ville, où les pierres, les tuiles et la chaux étouffent les maigres arbustes qui poussent sur la pierre même, et où semblent planer les fantômes du temps des boyards et des invasions turques. Les mai-

sons sont petites, entourées de murailles en pierre, aux embrasures étroites.

Enfin dans une de ces ruelles nous avons trouvé la maison si tristement célèbre. Petite, couverte de tuiles comme toutes les maisons de Kichinev, elle donne sur une petite place. Autour d'elle sont groupées des maisons plus basses et plus misérables encore. Mais tandis que celles-là donnent une impression de vie, la maison numéro 13 a l'air d'un cadavre avec les trous béants de ses fenêtres dont les contrevents sont brisés, avec ses portes enfoncées et bouchées avec des planches et des débris divers... Il faut rendre justice à la police de Kichinev : car si elle n'a opposé qu'une résistance médiocre aux massacreurs, elle a pris des mesures énergiques envers les Juifs, en les forçant à réparer les maisons qui ont été saccagées et détruites. Mais elle n'a plus aucun pouvoir sur le propriétaire de la maison numéro 13.

La cour garde encore des traces éloquentes de la débâcle : elle est jonchée de plumes d'oreiller, de morceaux de meubles, d'éclats de carreaux, de vaisselle cassée et de lambeaux de vêtements. Il suffit de jeter un regard sur tout ceci pour se faire un tableau de cette destruction sauvage : les meubles sont brisés en menus morceaux, on a marché sur la vaisselle, et les vêtements ont été mis en pièces, une manche déchirée traîne par terre, et plus loin une camisole d'enfant en lambeaux. Les châssis sont arrachés, les croisées et les portes brisées, et les linteaux détachés sont suspendus dans les trous noirs des fenêtres comme des bras désarticulés. Au coin de la cour, sous le hangar, on voit encore distinctement une grande tache brune, — du sang coa-

Vladimir Korolenko

gulé, — au milieu de mille débris de glaces, de briques, de chaux et de plumes d'oreiller.

IV

« Ici, on assassina Gruenschpun... », s'écria une voix étrange, en se rapprochant de nous.

Quand nous entrâmes dans la cour elle était déserte. Maintenant, il y avait à côté de nous une petite fille de dix à douze ans. D'ailleurs on pouvait lui donner cet âge d'après sa taille et sa figure. Mais d'après l'expression de son visage elle semblait beaucoup plus âgée, et ses yeux n'avaient pas du tout le regard d'une enfant... Cette fillette avait assisté au drame qui s'était passé quelques jours avant à cet endroit. Et pour elle ce tableau de destruction dans cette cour silencieuse, sous les rayons brûlants du soleil, était resté dans son esprit comme un souvenir d'une indicible horreur. Depuis le « pogrome » elle se couchait, se réveillait, se levait, en un mot faisait ce qu'elle faisait avant : donc elle s'était calmée... Mais cet effroi précoce, qui avait ainsi défiguré ses traits d'enfant, n'avait pas complètement disparu de son imagination. Il avait laissé sur son visage comme un stigmate perpétuel, et ses yeux avaient gardé une expression étrange qui n'était pas celle d'une enfant, et comme un reste des contractions qu'avaient dû subir ses traits devant tant d'horreurs.

La voix de la petite fille était étouffée, et il était pénible d'écouter ses paroles ; les mots ne sortaient qu'avec effort : c'étaient des paroles entrecoupées, sans suite.

Il semblait que c'était une machine qui parlait plutôt qu'un être humain.

— Voilà ici... il a couru..., disait-elle, en respirant difficilement et en tendant la main dans la direction du hangar et de la mare de sang.

— Qui donc? Le vitrier? demanda mon compagnon.

— Oui-i... Le vitrier. Il courut là... Et il est tombé ici. Et ils le tuaient... Avec une sensation involontaire d'effroi et de dégoût nous avons reculé devant cette tache, où le sang était mélangé de chaux, de boue et de duvet de plumes. Dans la maison tout a été saccagé avec le même soin que dans la cour : les tapisseries sont arrachées, les portes enfoncées, les cheminées détruites et les murs tronés de part en part.

Ce « soin » méticuleux apporté à la destruction sauvage fit naître en ville une légende. On raconta qu'avant le « pogrome » l'un des « antisémites » mi-intellectuels de Kichinev avait préparé tout un stock de pieux munis de crochets que des « agents » spéciaux avaient distribués aux émeutiers et repris ensuite.

Il est difficile de démêler la part de vérité dans ce bruit, mais il est très suggestif en lui-même. Quoi qu'il en soit, on a quelque peine à croire que quelques jours auparavant ces lieux, qui ne sont plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines, étaient encore pleins de vie et de bonheur.

La maison numéro 13 se composait en effet de sept logements, dans lesquels vivaient à l'étroit, serrées les unes contre les autres, huit familles juives, en tout quarante-cinq personnes y compris les enfants. Le propriétaire de la maison, Mocha Makline, était commissionnaire et tenait aussi une boutique en ville. Toutes ses entreprises, — commission, fonds de commerce et maison, — ne lui rapportaient que 1.500 roubles

Vladimir Korolenko

(4.000 francs) par an. Les autres habitants de la maison le considéraient comme un heureux richard. D'ailleurs il n'habitait pas la maison numéro 13; c'étaient sa fille, son gendre et ses petits enfants qui occupaient un des logements.

Navtoula Serebrenik, petit boutiquier, en était un des locataires principaux. On peut reconnaître l'emplacement de sa boutique d'après les débris de coffres en bois qui formaient le comptoir et qui traînent par terre au milieu des murs délabrés.

Notons aussi le commis de magasin Berlatszki avec sa femme et quatre enfants. Il gagnait 45 roubles par mois. Nissensohn, âgé de 46 ans, était « comptable », c'est-à-dire qu'il tenait des livres de commerce et établissait la comptabilité. C'était une profession un peu savante qu'il exerçait à forfait et qui lui rapportait 25 à 30 roubles par mois. Gofcha Paskar était commis de boutique et avait un traitement de 35 roubles par mois. Il avait une femme, Ita, et deux enfants. Itzik Gervitz était surveillant à l'hôpital, mais resté sans place un peu avant le « pogrome », il se trouvait dans un grand dénûment. Gofcha Tourkenitch avait un atelier de menuiserie avec trois ouvriers et Bassia Barabasch une boucherie. Enfin le vitrier Gruenschpun partait tous les matins avec ses carreaux et retournait le soir avec le gain de sa journée.

Tous les chiffres cités sont tirés des dépositions des victimes et de leurs parents.

Ils nous prouvent de quels richards était peuplée la maison numéro 13. Et disons que ces dépositions, jointes aux demandes en dommages-intérêts, peuvent être plutôt suspectes d'exagération que de diminution de chiffres...

Ainsi menaient paisiblement et tranquillement leur vie les habitants du numéro 13 jusqu'au 6 avril de cette année. Nissensohn allait dans les boutiques et dressait les livres de commerce, Berlatzki et Gofcha Paskar vendaient dans les boutiques toutes sortes de marchandises, Navtoula Serebrenik débitait à ses voisins juifs moldaves et russes des bougies, du savon, des allumettes, du pétrole, de l'indienne à bon marché et des bonbons. Itzik Gervitz cherchait un emploi et le vitrier Gruenschpun remplaçait les carreaux cassés... Et personne ne présentait ce qui devait arriver.

Le 6 avril, premier jour de la plus grande fête chrétienne, le « pogrome » commença dans la ville. La nouvelle de l'émeute s'est répandue aussitôt à Kichinev, et l'on devine facilement l'angoisse des habitants de la maison numéro 13, bondée de Juifs, lorsqu'ils apprirent ce qui se passait et connurent l'attitude des autorités et de la société orthodoxe. On disait, d'ailleurs, que les choses se passaient ainsi parce que le gouverneur attendait des « ordres », les ordres devaient arriver sans faute dans la nuit et alors tout allait rentrer le lendemain matin dans le calme. Le soir les troubles cessèrent d'eux-mêmes et la nuit se passa dans l'angoisse, mais sans pogrome cependant.

V

Les anciens habitants et les voisins de la maison numéro 13 nous ont aussi raconté ce qui se passa le lendemain :

Vers dix heures du matin, apparut le sergent de ville,

(plaque numéro 148) personnage bien connu dans le quartier, qui, se souciant sans doute du sort des Juifs, leur conseilla à haute voix de rentrer dans leurs logements et de ne pas sortir dans la rue. Les Juifs, bien entendu, suivirent ce conseil, et les logements étroits juifs se remplirent de locataires effrayés. Les portes et les devantures fermées, toute la ruelle Asiatsky semblait engourdie dans une attente passive.

J'ai des raisons de croire que cet aspect : devantures closes, rues désertes et attente passive de ce qui devait arriver, — était celui de tous les faubourgs de Kichinev le deuxième jour du « pogrome ». En effet, j'avais la triste possibilité de voir et de causer avec une victime. C'est M. Meyer Selman Weissmann. Avant le « pogrome » il était borgne. Mais pendant les massacres un « chrétien » crut devoir lui crever l'autre œil. Lorsque je lui demandai s'il connaissait ce « chrétien », il m'a répondu d'un ton héroïque qu'il ne saurait l'affirmer. Mais que le fils du voisin se vantait d'avoir fait cela, avec un poids, attaché à une ficelle...

Ce Selman habite à côté des abattoirs dans le magale (faubourg). Là, comme partout dans les faubourgs, on parlait avec angoisse des événements, on attendait les « ordres » qui devaient venir dans la nuit et mettre fin aux troubles. Le sergent de ville du quartier apparut aussi dans ce faubourg qui n'avait pas encore été éprouvé par les massacres et attendait avec horreur le « pogrome », et il fut aussitôt entouré des Juifs et des Moldaves.

Il leur a dit qu'il revenait à son poste sans avoir reçu d'ordre spécial et que dans la ville le « pogrome » allait en croissant en présence des troupes et de la police.

Les Moldavanes tirèrent leurs conclusions de cette communication officielle. Ils tinrent conseil. L'idée générale qui se dégagait de leur conciliabule était que les habitants du quartier des abattoirs devaient évidemment agir de la même façon que leurs concitoyens aux différents points de la ville. Weissmann nous a transmis un détail de leur conversation : ils parlèrent de deux frères juifs et décidèrent qu'on pouvait laisser l'un d'eux tranquille. Ensuite les Juifs commencèrent à se cacher où ils pouvaient. Un des voisins de Meyer Weissmann, un Moldavane, l'avait abrité chez lui avec sa famille. Mais la femme du Moldavane vint en disant que la foule allait lui faire un mauvais parti pour avoir caché un Juif. « Alors, me raconte Weissmann, — nous nous mîmes à courir. » Il perdit beaucoup de temps en voulant confier ses petits à un ancien coreligionnaire aisé qui s'était converti au christianisme. Ses filles recueillirent les enfants, mais leur père les a jetés à trois reprises par-dessus la clôture de son jardin. Il a fallu se sauver avec les enfants. Meyer Weissmann courut dans un fondoir. Quelque temps après les Moldavanes y sont venus armés de bâtons ferrés et commencèrent à le « frapper ». Il ne se rappelle plus rien. Lorsqu'il reprit connaissance à l'hôpital, son premier mot fut pour sa famille et pour sa fille : — Ita, où est mon Ita ? — Je suis ici, répondit Ita, qui se tenait près du lit. Mais le malade s'agitait toujours et demandait de nouveau : « Ita, Ita, où es-tu donc ? » Lorsqu'elle se pencha de nouveau sur lui et répéta qu'elle était là, Meyer Weissmann, sans comprendre encore ce qui était arrivé, commença à agiter les bras en l'air et se plaignit de ne pas voir sa fille. Il ne pouvait la voir, puisque le « garçon chrétien »

Vladimir Korolenko

lui avait crevé l'autre œil avec un poids, sans doute pour la symétrie. D'ailleurs... il y a des gens qui pensent que, « le coupable », c'est Meyer Weissmann, et qu'il est déjà « récompensé avec usure », en ce qu'il ne peut plus jamais voir sa fille bien-aimée. Quant au garçon chrétien qui avait pratiqué sur le Juif cette opération à l'aide d'un poids, il ne mérite bien entendu aucun blâme. Il apparaît plutôt comme une « victime ». (1) Eh bien c'est peut-être vrai. Entrer dans la vie avec un tel acte sur la conscience..., ce serait vraiment horrible si le « garçon chrétien » pouvait le comprendre. Et s'il en était incapable, il serait aussi une victime, une victime plus malheureuse encore. Mais... est-ce bien à Meyer Weissmann qu'on doit cette victime ?

VI

La tragédie dans la maison numéro 13 a débuté de la même façon que celle qui s'est déroulée près des abattoirs. Le sergent de ville, (plaque numéro 148) ainsi que son collègue, rentra le matin de la ville, où probablement il croyait recevoir des ordres clairs et précis, mais ces ordres-là ne lui ont pas été donnés et alors arrivé dans son quartier, il a dû se borner à donner le conseil suivant : « Eh ! youpins, terrevez-vous dans vos maisons et tenez-vous tranquilles. » Et quelques instants après les émeutiers débouchèrent des rues et places voisines.

(1) M. Korolenko fait ici allusion à un article de Krouchevan, où les émeutiers et les assassins étaient représentés comme les « victimes des juifs ».

Ce sergent de ville, après ce conseil si bienveillant, s'est assis sur une borne, puisqu'il n'avait pas évidemment autre chose à faire, et, d'après ce qu'on dit, il resta là. Cet homme ainsi assis sur sa borne devait être un superbe « modèle » pour un sculpteur qui aurait voulu symboliser en lui « la plus grande des fêtes chrétiennes à Kichinev ». Et à côté, à quelques pas de ce philosophe, la tragédie de la destruction des chaumières israélites se déroulait dans toute son horreur. La foule arriva à onze heures, flanquée de deux patrouilles qui malheureusement n'avaient pas d'ordres non plus. Elle se composait de cinquante ou soixante individus parmi lesquels on remarquait aussi quelques bons voisins moldavans. On raconte qu'ils envahirent d'abord un débit de vins. Ils dirent au cabaretier : « Donne-nous trente roubles, sinon on te tue. » Il a donné les trente roubles et évita ainsi la mort ; bien entendu, il s'est caché afin de ne pas rester en vue et abuser ainsi de l'indulgence de la foule sauvage... Celle-ci, sans tarder, avait commencé son œuvre de dévastation, et en un clin d'œil la place se couvrit de vitres, de débris de meubles et de duvet de plumes.

Mais bientôt tout le monde a senti que c'est autour de la maison de Mochka Makline qu'allait se jouer l'acte principal de cette sanglante tragédie. Pourquoi ? c'est difficile à dire. Les émeutiers avaient-ils un plan préconçu, étaient-ils dirigés, comme on le dit à Kichinev, par une organisation secrète, ou tout simplement étaient-ils guidés par l'esprit des foules, ce démon qui fonce en avant les yeux fermés, avec l'inconscience d'un élément. C'est la question qu'élucidera (ou que n'élucidera peut-être pas) le procès qui aura lieu pro-

Vladimir Korolenko

chainement. Mais, quoi qu'il en soit, dans la maison numéro 13, au fracas des pierres, au craquement des murs et au bruit des verres brisés se sont joints bientôt des cris de meurtre et de mort...

A gauche de la porte d'entrée, dans le coin où l'on voit encore la tache de sang, sont situés quelques petits hangars en bois. Dans un de ces hangars se réfugièrent le vitrier Gruenschpun, sa femme et ses deux enfants, Ita Paskar, aussi avec deux enfants, et encore une petite fille de quatorze ans, une servante. A l'intérieur le hangar ne se fermait pas, et en somme tous ces hangars rappellent des boîtes en carton. Leur principal avantage était qu'il n'y avait rien là-dedans qui pût être saccagé ou brisé. C'est pourquoi les Juifs croyaient y être à l'abri d'une attaque. On ne pouvait pas penser à se défendre; il n'y avait que huit hommes dans la maison; le sergent de ville numéro 148, n'ayant reçu aucun ordre, était assis sur la borne, et les deux patrouilles stationnaient en haut et en bas de la rue où se trouvait la maison numéro 13. Et dans la foule on voyait remonter petit à petit tous les instincts de bestialité et de férocité sauvage qui devaient faire éclater bien vite la mince couche de vernis de civilisation que lui avait value la religion chrétienne. La destruction était à son comble; les carreaux cassés, les vitres brisées, les cheminées détruites, les meubles et la vaisselle réduits en pièces. Les feuilles des livres sacrés traînaient par terre, des tas de duvet de plumes couvraient la cour; le duvet flottait dans l'air et pendait aux arbres comme une gelée de givre. Au milieu de cet enfer de fracas, de craquements, de ricanements sauvages, de rires et de cris de terreur, la soif du sang

s'éveillait dans l'âme des émentiers. Ils avaient trop longtemps saccagé pour rester des hommes.

On s'est précipité d'abord vers le hangar. Là il n'y avait qu'un homme, le vitrier Gruenschpun. Un voisin, un Moldavane, que la veuve de Gruenschpun nous désignait par son nom (c'était une connaissance) a frappé le premier le vitrier d'un coup de couteau à la gorge... Le malheureux voulut s'enfuir du hangar, mais fut attrapé, traîné sous le hangar et achevé à coups de triques, à la place même où maintenant encore on voit une tache du sang.

Comme nous lui demandions si elle connaissait vraiment le nom de l'assassin, si elle ne se trompait pas et si ce n'était pas un assassin de passage, un Albanais de Turquie ou un forçat évadé, la veuve de Gruenschpun répondit avec conviction :

« Je l'ai porté sur mes bras encore enfant. Que le Seigneur nous donne une bonne vie, comme nous étions de bonnes connaissances. Cette « bonne connaissance » avait porté le premier coup de couteau dans la maison numéro 13. Après cela la situation devint claire : le rôle du vitrier, et les Juifs, et la foule elle-même peut-être avaient compris à quoi il fallait s'attendre.

Les israélites s'agitèrent « comme des rats dans une souricière », selon l'expression d'un des « chrétiens » de Kichinev, homme jovial et qui trouve en pareils cas matière à plaisanteries...

Quelques juifs s'élancèrent dans le grenier... Sous le même hangar où fut tué Gruenschpun, un trou noir dans le plafond mène au grenier. Issue étroite et inconmode. Le premier qui s'y engagea fut Berlatzki avec sa fille; le propriétaire de la maison, Makline, l'y suivit. Makline,

Vladimir Korolenko

comme nous l'avons déjà dit, n'habitait pas la maison. Inquiet du sort de sa fille qui y demeurerait, il vint la chercher. Mais sa fille était déjà partie avec ses enfants. Il lui fallait maintenant penser à son propre salut. Tous les trois pénétrèrent sans peine dans le grenier. Il faut en conclure que la foule d'émeutiers n'était pas toute entière dominée de la soif du sang; autrement on ne leur eût pas permis de passer dans ce trou étroit, où on pouvait passer à peine à la vue des massacreurs; c'est là qu'ils se cachèrent, et les gens qui croyaient de leur plaisir (ou de leur devoir) de saccager les biens des juifs, mais pas de les tuer, le leur permirent. Néanmoins, les assassins se précipitèrent aussi dans le grenier à la suite des fugitifs.

Le grenier de la maison numéro 13, local étroit et obscur, est encombré de poutres, de tuyaux de cheminées et de supports de toits. Les malheureux fugitifs, après avoir fait quelques tours de ce grenier, comprirent qu'il leur était impossible de se cacher là dans l'obscurité du grenier étroit et ayant entendu derrière eux des cris de poursuite, ils commencèrent, pris de désespoir, à démolir le toit.

On aperçoit encore sur le toit de la maison numéro 13 deux trous béants et autour des tuiles cassées. Près d'un de ces trous gisait au moment de notre visite un lavabo en fer.

Il a fallu que les gens fussent bien désespérés pour pratiquer, en quelques instants de danger mortel, rien qu'avec leurs mains, sans outils, ces ouvertures, mais ils y ont réussi, ayant voulu à tout prix monter sur le toit. En haut, c'était la clarté du soleil, c'étaient les maisons, la foule, le sergent de ville numéro 148, la

patrouille... C'était tout de même le jour, la lumière... et les hommes...

Et ils ont pratiqué deux ouvertures. Le premier qui y passa était Movcha Makline, car il était « petit et léger » (d'après les dires d'un témoin oculaire). Berlatzky aida d'abord à monter sa fille Chaïka. Ensuite, lorsqu'il s'engagea lui-même dans le trou, ses persécuteurs étaient déjà là, dans le grenier, et l'un d'eux l'avait saisi par le pied. Et voilà que sous les yeux de la foule une lutte acharnée s'engage. La fille tirait son père en haut et en bas un émeutier le tenait par la jambe. La lutte était, bien entendu, inégale, et sans doute Berlatzky n'aurait plus revu la lumière du soleil, si sa fille, après avoir cessé de tirer son père, ne s'était penchée vers l'ouverture et n'avait prié le persécuteur de le lâcher.

Et il le lâcha.

Qu'au moins une partie de sa faute soit pardonnée à cet homme, qui a laissé pénétrer dans son âme, au milieu de ces ténèbres, un rayon de pitié humaine, ne fût-ce que pour un instant, pour avoir compris la peur qu'éprouvait cette fille juive en voyant son père traqué par les assassins.

Il lâcha le Juif.

Mais qu'a-t-il donc fait après cela ? Peut-être avait-il quitté le lieu du massacre, honteux, confus, ayant entendu la voix de Dieu, qui, comme le disent toutes les religions, se manifeste dans l'amour des hommes et dans la fraternité, et non dans l'assassinat des êtres sans défense... Ou, peut-être, est-il revenu de son sentiment primitif, et « s'en voulut-il », non de ses accès de férocité, mais de son élan de pitié pour les

Vladimir Korolenko

Juifs massacrés, comme nous l'avions vu par d'autres exemples.

Quoi qu'il en soit, les trois victimes apparurent sur le toit. Pour une fois encore ils virent la lumière du jour, et la place, et les maisons voisines, et le ciel bleu, et le policier numéro 148 sur la borne, et les patrouilles, qui attendaient les ordres, et peut-être aussi le prêtre qui, obéissant à sa conscience chrétienne, essayait seul et désarmé d'aborder la foule féroce des massacreurs. Ce prêtre passait par hasard sur la place lorsque des Juifs qui regardaient des maisons voisines ce qui se passait dans la maison numéro 13 le prièrent d'intervenir. Je ne connais malheureusement pas le nom du prêtre. C'était, évidemment, un brave homme qui ne croyait pas qu'il pût y avoir dans la « Sainte Russie », ou même ailleurs, un peuple dont les membres méritaient, pour des crimes collectifs quelconques, d'être tués comme des bêtes fauves. Il ne pensait pas non plus qu'il peut se trouver en Russie des gens qui aient le droit d'assassiner les Juifs inoffensifs, sans craindre la lumière et le soleil. Son premier mouvement, son impulsion immédiate, fut de s'approcher de la foule avec des paroles de persuasion chrétienne. Mais les émeutiers le menacèrent, et il se retira. C'était, évidemment, un brave homme, non pas un héros du devoir chrétien. Il faut supposer au moins qu'il n'a pas eu honte d'être intervenu et d'avoir cédé à sa première impulsion.

Est-ce à ce moment précis ou non que cet épisode eut lieu, toujours est-il que les trois victimes apparurent sur le toit, au milieu d'une ville, parmi des centaines de gens, sans défense cependant. Derrière eux surgirent les assassins. Ils se mirent à courir sur le toit, tantôt

LA MAISON NUMÉRO 13

apparaissant sur le côté qui donne sur la rue, tantôt passant du côté de la cour. Derrière eux couraient les assassins. Le même voisin qui porta le premier coup de couteau à Gruenschpun blessa Berlatzky. Un autre émeutier jetait dans les pieds des Juifs le lavabo en fer que deux mois après le « pogrome » nous vîmes encore sur le toit. Le lavabo en fer résonnait en se heurtant contre le toit. Et la foule riait probablement. Enfin tous les trois furent précipités du haut du toit. Chaïka par hasard tomba dans un tas de duvet, et resta en vie. Makline et Berlatzki, déjà blessés, se sont contusionnés en tombant du toit, après quoi la tourbe immonde des bourreaux volontaires les acheva de coups de bâtons et en riant les ensevelit sous un monceau de plumes d'oreiller. Ensuite on versa sur eux quelques tonneaux de vin, et les malheureuses victimes (on affirme que Makline respira encore pendant quelques heures) étouffaient dans cette flaque de boue, de vin et de duvet.

VII

Nissensohn fut assassiné en dernier lieu. Il était caché avec sa femme dans la cave lorsqu'il entendit les cris de ses coreligionnaires qu'on assassinait; il comprit que la mort et le meurtre étaient déjà entrés dans la maison numéro 13 et courut dans la rue. Nissensohn réussit à pénétrer dans la cour qui est en face du numéro 13; il allait être sauvé, mais voyant les émeutiers sur les traces de sa femme, il l'appela. Ses cris attirèrent l'attention sur lui. On laissa la femme et on poursuivit le mari; il fut rejoint et tué en face du numéro 7 de la

ruelle Asiatsky. On dit que l'un des assassins est Polonais et l'autre Moldavane. Comme il avait plu avant Pâques, il y avait des flaques d'eau aux bords de la rue. Nissensohn tomba dans une de ces flaques ; alors les meurtriers le rincèrent dans la boue, comme un torchon qu'on lave et que l'on tord.

Après cela la foule, ayant satisfait ses instincts de meurtre, cessa de tuer et se borna à démolir les maisons. Les Juifs des maisons voisines sortirent pour voir le malheureux Nissensohn. Il vivait encore, revint à lui et demanda à boire. Ses mains et ses pieds étaient broyés... On le retira de la boue, on lui donna à boire. Un émeutier ayant vu cela, héla ses camarades. Les Juifs s'enfuirent et Nissensohn resta seul. Alors le même individu qui tua Gruenschpun et blessa Berlitzky lui porta un coup de pieu à la tête et mit ainsi un terme à ses souffrances...

La foule continuait à travailler. La place était toute encombrée de débris de meubles, de loques et de cadres brisés, de sorte qu'on ne pouvait plus la traverser qu'avec peine. Une juive m'a raconté qu'étant obligée de se rendre de l'autre côté de la place, où se trouvaient ses enfants, elle essaya en vain à deux reprises de la traverser, ayant à ses bras un nourrisson. Enfin un voisin chrétien lui prit l'enfant, et ce n'est qu'alors qu'elle se glissa à travers ces barricades improvisées. A cinq heures de l'après-midi, on apprit que les « ordres » attendus par les Juifs depuis le premier jour du « pogrome » étaient enfin arrivés. Et dans une ou deux heures, « l'ordre fut rétabli » dans toute la ville. Il n'a fallu pour cela ni effusion de sang, ni coups de feu. Il a fallu seulement un peu de décision...

Mais il faudra maintenant des années pour effacer le souvenir honteux de ces événements, qui sont une tache de boue et de sang sur la conscience des chrétiens de Kichinev... et sur la conscience non seulement de ceux qui tuaient, mais de ceux qui y incitaient les autres en leur prêchant la haine et le mensonge; de ceux qui trouvent que les coupables sont les assassinés et non les assassins, et qui pensent qu'il peut y avoir une irresponsabilité et une privation de droits collectives...

VIII

Je sens combien je renseigne peu le lecteur par cette chronique de reporter. Mais j'ai voulu tirer un épisode de ce chaos enchevêtré et impersonnel qui a nom de « pogrome », et donner au moins, par ce seul exemple concret, une idée de ce que devait être la réalité. J'ai profité dans ce but des impressions des témoins oculaires qui en ont fait part soit à mon compagnon, soit à moi, et qui m'ont aidé à rétablir le tableau trait pour trait. Il est vrai qu'il est reconstitué d'après les témoignages des Juifs. Mais il n'y a pas de raison de douter de leur véracité. Le fait est incontestable : dans la maison numéro 13 on tuait en masse des êtres humains durant des heures, au milieu d'une ville populeuse, comme dans une forêt. Les cadavres sont là... Et après n'est-il pas indifférent aux Juifs de savoir comment on les a tués ? A quoi bon inventer des détails ?... La moralité des événements est claire pour tous ceux en qui vit encore le sentiment humain. Mais ceux-là

Vladimir Korolenko

sont-ils nombreux ? Cette question pénible se dresse quand on a vu ce que j'ai vu, moi, à Kichinev.

IX

Et pourtant... Lorsque j'étais en train de finir ces notes décousues, écrasé par cet amas de terribles matériaux, j'ai appris par les journaux le suicide du notaire Pisarjewski. Le nom de cet homme était sur toutes les lèvres au moment où je me trouvais à Kichinev. Jeune, joli, riche, fréquentant la meilleure société de Kichinev, toujours en quête de nouvelles aventures, Pisarjewski, tout le monde le disait, avait pris part au « pogrome », en dirigeant la foule des émeutiers. On disait aussi que de fortes influences s'employaient à jeter un voile sur cette affaire monstrueuse et à dissimuler la participation du jeune lion kichinevien au « pogrome ». On voudrait croire que tout n'était pas vrai dans ce qu'on avait raconté à ce sujet, mais déjà la part de vérité contenue dans ces récits pourrait servir d'intéressante illustration à l'épopée terrible de Kichinev. Ces efforts n'ont pas réussi. La vérité était trop évidente et les journaux annoncèrent les poursuites contre Pisarjewski. Il continuait à mener son train de vie ordinaire, allait dans le monde, faisait la débauche, jouait aux cartes. La nuit de son suicide il jouait avec beaucoup de chance, fut très gai, et au petit jour il alla dans le jardin, écrivit sur un banc : « Ici est mort le notaire Pisarjewski », et se brûla ensuite la cervelle. Les commentaires des journaux nous apprennent qu'il était alcoolique, que la per-

spective du procès le hantait, qu'il avait des chagrins d'amour...

Est-ce bien tout ? Le fait est là, le triste règlement des comptes a eu lieu... Je crois ne pas avilir la mémoire du malheureux, en supposant que dans ce compte dont il a fait le bilan sur le banc du jardin, il manquait encore quelques chiffres. Je pense aussi qu'à l'aurore de son dernier jour il eut conscience de ce qu'il a fait, lui homme cultivé, à ses frères chrétiens qui tuaient les Juifs. D'ailleurs tout cela ne sont que des conjectures, et peut-être même des conjectures par trop optimistes.

Mais la vérité, la vraie vérité, bien que pas neuve pour moi, il m'a été donné de l'entendre avant mon départ, de la bouche d'un homme du peuple, d'un cocher de Kichinev, originaire de Russie d'ailleurs. Lorsque nous causions avec lui du « pogrome » et de ses conséquences, il m'a raconté qu'une de ses connaissances, un horticulteur qui devait payer ses ouvriers, était venu dernièrement pour emprunter de l'argent à Kichinev. Les Juifs, encore incertains du lendemain, avaient coupé le crédit. Force fut donc à l'horticulteur de s'adresser aux usuriers chrétiens au lieu des usuriers Juifs. « Et dès lors, je vous dirai, monsieur, la chose est certaine, conclut mon cocher avec conviction, lorsque le Juif vous écorche la peau, notre usurier russe vous l'écorchera trois fois. » On s'en aperçoit très bien à Kichinev... Et parmi les gens, qui avaient sympathisé avec les massacreurs et excité dans la foule les préjugés obscurs, la haine de races et les instincts sauvages de meurtre et de rapine, on pourrait citer certains usuriers très connus qui y ont trouvé leur profit.

Je n'ai pas l'intention de préconiser les projets desti-

Vladimir Korolenko

nés à résoudre la question juive. Mais si j'étais un de ces millionnaires juifs qui semblent s'occuper de cette question, je ne saurais pas résister à la tentation d'une expérience sociale que voici : j'aurais transplanté, sinon tous, au moins la grande majorité des Juifs du lieu du « pogrome ». J'aurais rendu au riche sa fortune et fait du pauvre un homme aisé, pourvu qu'ils consentissent à émigrer. Et lorsque du dessous de la couche du capital juif, ainsi enlevée, le capital chrétien et même patriotique serait apparu sans alliage ni mélange ; lorsque M. Krouchevan n'aurait plus eu le moyen de créer de sombres légendes de meurtres rituels, lorsque les usuriers et les accapareurs se seraient proménés habillés à l'européenne, alors il faut croire qu'on aurait vu clair dans l'affaire ; alors on comprendrait s'il est possible de résoudre pareilles questions par les « pogromes », par les assassinats des « comptables » comme Nissensohn, des vitriers pauvres comme Gruenschpuñ, et des cochers israélites gagnant leur pain durement par un labeur aussi pénible que celui de leurs collègues chrétiens...

Et, en effet, l'oppression de l'usurier est-elle donc moins lourde parce qu'il porte un costume européen et se dit chrétien ?...

VLADIMIR KOROLENKO

traduit par Elie Eberlin

TABLE DE CE CAHIER

	PAGES
Notre <i>catalogue analytique sommaire</i>	II
CHARLES PÉGUY. — Cahiers de la Quinzaine ..	V
Raoul Allier. — <i>L'enseignement pri-</i> <i>maire des indigènes à Madagascar</i>	VII

juifs russes

ELIE EBERLIN. — Les partis juifs en Russie .	3
<i>Introduction</i>	5

Sur les onze millions de Juifs que l'on compte dans le monde entier la Russie en possède plus de cinq; à peine un dixième épars dans les campagnes; quatre millions et demi environ entassés dans les villes et les bourgs du *Territoire* ou *zone de résidence*; composition de cette masse; un prolétariat méconnu; Bernard-Lazare; on n'a jamais étudié le Juif que dans sa bourgeoisie; un aperçu mondial du prolétariat juif; les ghettos du monde; le renouveau présent; mais en Russie; une sourde résistance; un caractère particulièrement tragique; les causes économiques; les motifs d'ordre social et psychologique prédominant; le véri-

juifs russes

table « esprit juif »; esquisser le grand mouvement intellectuel et social qui agite à l'heure actuelle le judaïsme russe, et suivre la formation ainsi que l'évolution des partis qui se sont constitués au sein du prolétariat juif dans ce pays;

I. — *La population juive de la Russie : la bourgeoisie, la classe ouvrière, les petits marchands et les agriculteurs.....* 9

D'après la méthode Besser et Ballod, chiffre de la population masculine juive de Russie au-dessus de quatorze ans; 1.115.000; répartition par professions; *Recueil de matériaux sur la situation économique des Juifs de Russie*; l'artisan, l'ouvrier, le petit boutiquier prédominant; les Juifs cultivés, diplômés, en infime minorité; pourquoi; les Juifs et les professions libérales; les Juifs propriétaires, rentiers, industriels; ouvriers industriels; un tiers des usines situées dans le Territoire aux mains des Juifs; mais seulement 18 o/o de la valeur totale de ces établissements industriels; usines juives ne peuvent supporter la concurrence des industriels russes; empêchements de tous ordres; les marchands et les artisans; marchands de première et seconde guilde, nombre non considérable; une foule de petits boutiquiers; commis, colporteurs, commissionnaires, mendiants; une armée de sans-travail; grossie tous les jours; progrès du machinisme; « Bund » et émigration; tableau du nombre des artisans israélites des différents métiers dans les seize Gouvernements ci-après, dressé en 1891; majorité, petits artisans; prolétarianisation de la classe ouvrière; tableau dressé en 1901-1902, où ajouté les dix gouvernements de la Pologne russe; comparaison de ces deux tableaux; petits

TABLE

patrons diminué; ouvriers augmenté; mais augmenté beaucoup moins; salaires de famine, hommes et femmes; nombre relativement restreint d'ouvriers juifs dans les établissements industriels; pourquoi; exceptions; tableau des ouvriers juifs comparé à celui des ouvriers chrétiens dans différentes fabriques appartenant aux israélites de Bialystok; métiers favoris des artisans israélites en Russie; les métiers durs ne répugnent pas; une statistique, en date de 1857, sur les ouvriers juifs de la Pologne russe; quelques chiffres sur les juifs agriculteurs; les juifs et l'agriculture; 1807 et 1808 colons juifs dans les gouvernements de Kherson et d'Iékaterinoslav; mieux outillés; malgré tous empêchements; progrès rapides; quelques données statistiques; en Sibérie; au Caucase;

II. — *Les causes historiques, psychologiques et morales du mouvement révolutionnaire parmi les Juifs russes.*.....

19

Cantonnée dans les vingt-six gouvernements du Territoire; dans les villes conditions d'existence effroyables; autres interdictions; impôts spéciaux; administration et police moscovites; surtout les travailleurs; l'organisation de ce prolétariat; comparée, pour la proportion des travailleurs organisés, à celle du prolétariat ouvrier, industriel, chrétien; comparaison des journaux; comparaison des proclamations; comment a pu sortir et s'organiser ce prolétariat conscient; histoire des Juifs en Russie; martyrologe des Juifs russes; les Juifs ne sont point des intrus dans l'Empire des tsars; ils comptent parmi ses plus anciens habitants; détail de leur histoire; mais les persécutions, les souffrances subies par les Juifs en Russie ne sauraient expliquer à elles seules les progrès

juifs russes

rapides du mouvement révolutionnaire juif en Russie; autres opprimés; nature et caractère juifs, esprit juif en général; M. Leroy-Beaulieu; Bernard-Lazare; conception de la vie et de la mort; conception de la divinité; la seule justice; haine enracinée de l'injustice; causes d'ordre économique et social;

III. — *Le mouvement ouvrier juif avant la création du « Bund »* 30

L'industrie, la grande industrie surtout, n'existait en Russie, il y a trente ans, qu'à l'état embryonnaire; la population juive semblait être homogène et les rapports sociaux empreints d'un caractère patriarcal; abolition du servage vint les changer de fond en comble; industrie, commerce, chemins de fer; population urbaine; travailleurs d'usines et de fabriques; capitalisation des métiers; magasins; concurrence; lentement mais sûrement la différenciation entre les classes de la population juive s'opère et les antagonismes de classes, jusque-là effacés, s'accroissent de plus en plus; prolétarianisation rapide de la petite bourgeoisie juive; « lois d'Ignatiev »; un grand mouvement ouvrier; naissance en Lithuanie, à Vilna; premiers cercles ouvriers 1885-1886; jeunes « intellectuels »; propagande parmi les ouvriers israélites; la jeunesse cultivée juive, durant le règne d'Alexandre II, se tenait à l'écart de son peuple; tolérance relative; ruée aux écoles, aux études, aux mouvements littéraires, esthétiques, surtout politiques; parmi les révolutionnaires russes; pourquoi; après la mort d'Alexandre II, réveil effroyable de la réaction autoritaire; excès de la démagogie antisémite; encouragements gouvernementaux à cette démagogie; quelques encouragements « révolutionnaires »; la jeunesse juive

TABLE

se tourne vers le prolétariat juif; mais au commencement non particulariste; attendaient de l'ouvrier russe le salut de l'ouvrier juif; seulement une répartition de compétence; au début un caractère théorique; une élite ouvrière; cercles de secours mutuels et caisses professionnelles; grèves, la première en 1888; de plus en plus fréquentes; toutes spontanées, sans organisation préalable, couronnées de succès; un changement de tactique; une vaste agitation; extension du mouvement; en Pologne; en Lithuanie; en Russie blanche; la journée de dix heures; une loi de Catherine II; *de l'agitation dans la masse ouvrière*; lutte économique et politique des classes; tendances politiques futures du « Bund »; deux luttes étroitement liées entre elles; masse ouvrière et agitateurs intellectuels; communion étroite; complémentarité mutuelle; agitation partout, et non seulement dans les centres industriels; artisans aussi; question juive en Russie; émancipation nationale juive doit venir de la classe ouvrière; un parti ouvrier juif; idée reprise en 1894 et 1895 par quelques autres théoriciens; affranchissement des ouvriers juifs doit être l'œuvre des ouvriers juifs eux-mêmes; revendications spécifiquement juives; non en contradiction avec principes internationalistes du socialisme; idées sympathiquement accueillies dans milieux ouvriers; deux ans avant parti ouvrier organisé; plusieurs villes; Bialystok; une grève monstre; en 1895; Vilna, Minsk, Varsovie; « caisses de combat »; grèves; une « Trade-Union »; groupe socialiste de Vilna; éditions; une imprimerie clandestine en Russie; *la Voix de l'Ouvrier*; relations avec organisations prolétariennes de Russie et de l'étranger; le Premier Mai; au Congrès de Londres; le gouvernement russe poursuit; mais le mouvement se répand de plus en

juifs russes

plus; journaux socialistes; Vilna insuffisant; il faut un parti régulier;

IV. — *Le « Bund » et son activité; ses rapports avec le parti Social-Démocratique russe*

40

Au mois de septembre 1897, premier congrès socialiste ouvrier juif; « Union générale ouvrière juive de Russie et de Pologne », ou « Bund »; deux raisons : une lutte active contre les lois restrictives qui pèsent sur le prolétariat juif en Russie; les besoins de la propagande socialiste en langue juive; en 1898 entre dans le « Parti social-démocratique ouvrier russe »; à titre d'organisation autonome; le parti accorde au « Bund » pleins pouvoirs dans toutes les questions relatives au prolétariat juif; de son côté le « Bund » adhère au programme du parti; le « Manifeste »; points essentiels; individualité « nationale »; cinq ans après, rupture entre le « Bund » et le Parti social-démocratique russe; organisation du « Bund »; quatre congrès, 1898, 1900, 1901 et 1903; fonds du « Bund »; caisses de grèves; ouvriers payant régulièrement leurs cotisations; bibliothèques; le contrôle des comités locaux; le comité central; activité; le « comité étranger »; le congrès; deux associations ouvrières professionnelles; activité économique du « Bund »; statistique des grèves; causes des grèves; résultats; néanmoins il faut constater que dans les dernières années le « Bund » tend de plus en plus à abandonner le terrain de la lutte économique et à devenir un parti révolutionnaire politique; plusieurs raisons; toute participation à une grève est en Russie un crime politique; et un Juif est puni plus qu'un chrétien; moins une question de réglementation qu'une question d'offre et de demande; chômage augmente; crise; dispari-

TABLE

tion fatale de la petite industrie; grande industrie non encore pris son essor; ne peut le prendre; patrons eux-mêmes arrivés aux limites des concessions; eux aussi des prolétaires; d'où intérêts communs des ouvriers et des patrons; d'ailleurs le « Bund » non organisation purement ouvrière; les chefs et bon nombre de militants « prolétaires intellectuels »; la lutte politique pour un idéal; enthousiasme; statistique des persécutions subies par le « Bund »; comment expliquer cette sévérité extraordinaire; un appel du Comité du « Bund »; manifestations des Juifs; ouvertes; répression; punitions corporelles aux manifestants de Vilna; en 1902, le soir du Premier Mai, le gouverneur von Wahl; statistique des manifestations; un appel du « Bund »; vengeance; deux jours après, un ouvrier juif, Hirsch Lekert, tira plusieurs coups de revolver sur le gouverneur; légèrement blessé; enthousiasme du « Bund »; Lekert, en cour martiale, condamné à la pendaison; mort simplement et bravement; un appel du « Bund »; la « politique des verges » abandonnée; von Wahl révoqué; le « Bund » croissant; le parti socialiste russe; compliments et encouragements au « Bund »; puis, au cours des deux dernières années, contestations sur attributions; l'*Iskra*; polémique très acerbe; au second Congrès du parti socialiste russe, rupture; intransigeance du parti; attaques de l'*Iskra*; le parti russe et les autres partis nationaux en Russie; intervention du Sionisme; le « Bund » une sorte d'union fédérale; le congrès de Brunn, en 1897, pour l'Autriche-Hongrie; décisions de ce congrès sur la question des nationalités; rupture fâcheuse; repoussé un unitarisme étroit et forcé, — héritage de l'absolutisme russe; — tendances nationales s'accroissent de plus en plus;

Dans tous les pays de la dispersion juive des partis et des fédérations sionistes; un État juif en Palestine; le docteur Herzl; négociations diplomatiques; institutions financières; agitation et propagande; en Russie plus intense, plus étendu et plus profond qu'en Occident; M. Max Nordau; le Messianisme; les idées égalitaires de la Révolution française; Moïse Mendelssohn et ses disciples en Allemagne; établissement du monothéisme juif; morale juive pour la fraternité universelle; religion d'idéal progressif; mais réveil de l'antisémitisme; coup décisif au sionisme spirituel de Mendelssohn; sionisme traditionnel; Moïse Hess, *Rome et Jérusalem*; juifs allemands; mais en Russie un mouvement populaire; en Occident, antiquité de race; sentiment de nationalité; antisémitisme; en Russie instinct; traité de Berlin, exemples nationaux; une colonie agricole en 1879 en Palestine; en 1881 émeutes antijuives; brochure du docteur Pinsker, *l'autoémancipation*; préluait au sionisme politique; une nation; en Palestine; régénération à la fois économique, physique, intellectuelle et morale; une vingtaine de colonies agricoles; plusieurs sociétés auxiliaires; Théodore Herzl; *l'État juif*; point de départ du sionisme politique; congrès sionistes; souscriptions des pauvres et des misérables; la Russie tient la tête du mouvement sioniste; activité des sionistes russes; laissent aux Comités occidentaux le soin des démarches et des négociations politiques; éducation politique et nationale des populations juives; sionisme d'Occident et sionisme russe; toute une culture, toute une vie hébraïque; l'hébreu; vieux sionistes; sionistes socialistes; en Occident la France, en Orient la Judée autonome

TABLE

deviendront les foyers d'où la lumière et l'action socialistes jailliront sur le monde entier ; les Poalé Zion ; lutte de classes ; en même temps sionistes ; un « Manifeste » ; Comités de défense ; une émeute antijuive à Homel ; une résistance vigoureuse ; ailleurs ; premiers rapports tendus entre bundistes et Poalé Zion ; au cours de ces dernières années, rapprochement ; persécutions communes ;

<i>Conclusion</i>	66
-------------------------	----

Un parti national et un parti prolétarien ; en somme un véritable réveil national des juifs en Russie ;

GEORGES DELAHACHE. — Un voyage d'études...	69
---	----

Nous ne ferons point le sommaire de ce courrier ; si l'on veut bien se reporter à notre catalogue analytique sommaire, on y verra que nous avons constamment suivi cette méthode ; nous établissons des sommaires pour les cahiers de travail et de recherches proprement dits et nous n'en établissons pas pour nos cahiers de courriers ; les courriers en effet sont à lire et à relire, en suivant le fil de la narration, et non pas à lire puis à consulter pour y trouver des références ; le courrier de M. Georges Delahache, tout considérable qu'il soit, et tout plein de renseignements, reçoit ce traitement commun.

VLADIMIR KOROLENKO. — La maison numéro 13 ; — traduit par Elie Eberlin.....	119
---	-----

Elie Eberlin. — Vladimir Korolenko.....	120
---	-----

VLADIMIR KOROLENKO. — La maison numéro 13..	121
--	-----

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne,
rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

Le prix de l'abonnement est de vingt francs pour la série. Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; le prix de l'abonnement recommandé est de vingt-cinq francs pour la série ; tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont emballés à part et recommandés à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du 2 octobre au 31 décembre 1904 on peut encore avoir pour vingt francs les vingt cahiers de la cinquième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins

au total des prix marqués; ainsi à dater du premier janvier 1905 la cinquième série complète, s'il en reste, se vendra quarante-sept francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le premier mercredi du mois de trois heures à quatre heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution; toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable; nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Nous avons annoncé dans le précédent cahier le cours de notre collaborateur M. Romain Rolland; de même que l'on avait satisfait aux vœux du public en ouvrant ce cours, qui était primitivement un cours fermé, de même on a satisfait à ces vœux en déplaçant l'heure même du cours; cette heure de neuf heures était une heure de cours fermé; elle était excellente pour des étudiants, qui ont besoin de se lever de bonne heure; elle était un peu jeune pour le grand public; depuis jeudi dernier inclus, le cours de l'histoire de la musique a lieu le jeudi à quatre heures et demie, même amphithéâtre Turgot.

Je serai au bureau des cahiers le jeudi 29 décembre 1904 et le jeudi 5 janvier 1905 de neuf heures à onze heures et de deux heures à six heures.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce sixième cahier le mardi 6 décembre 1904.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Il est impossible de suivre honnêtement le mouvement littéraire, le mouvement d'art, le mouvement politique et social si l'on n'est pas abonné aux *Cahiers de la Quinzaine*.

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand-jésus, marqué cinq francs.

Pour s'abonner à la sixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer un mandat de vingt francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour les cahiers déjà parus de cette sixième série; puis on recevra de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître; toute personne qui s'abonne à la sixième série reçoit donc automatiquement le premier cahier de cette série, qui est le catalogue analytique sommaire de nos cinq premières séries.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; sixième cahier de la sixième série; un cahier jaune de XXXII + 164 pages; in-18 grand-jésus; nous le vendons deux francs.